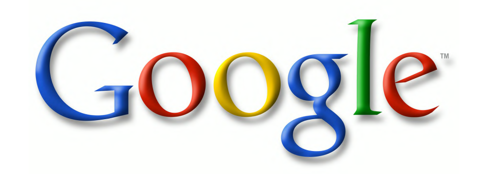
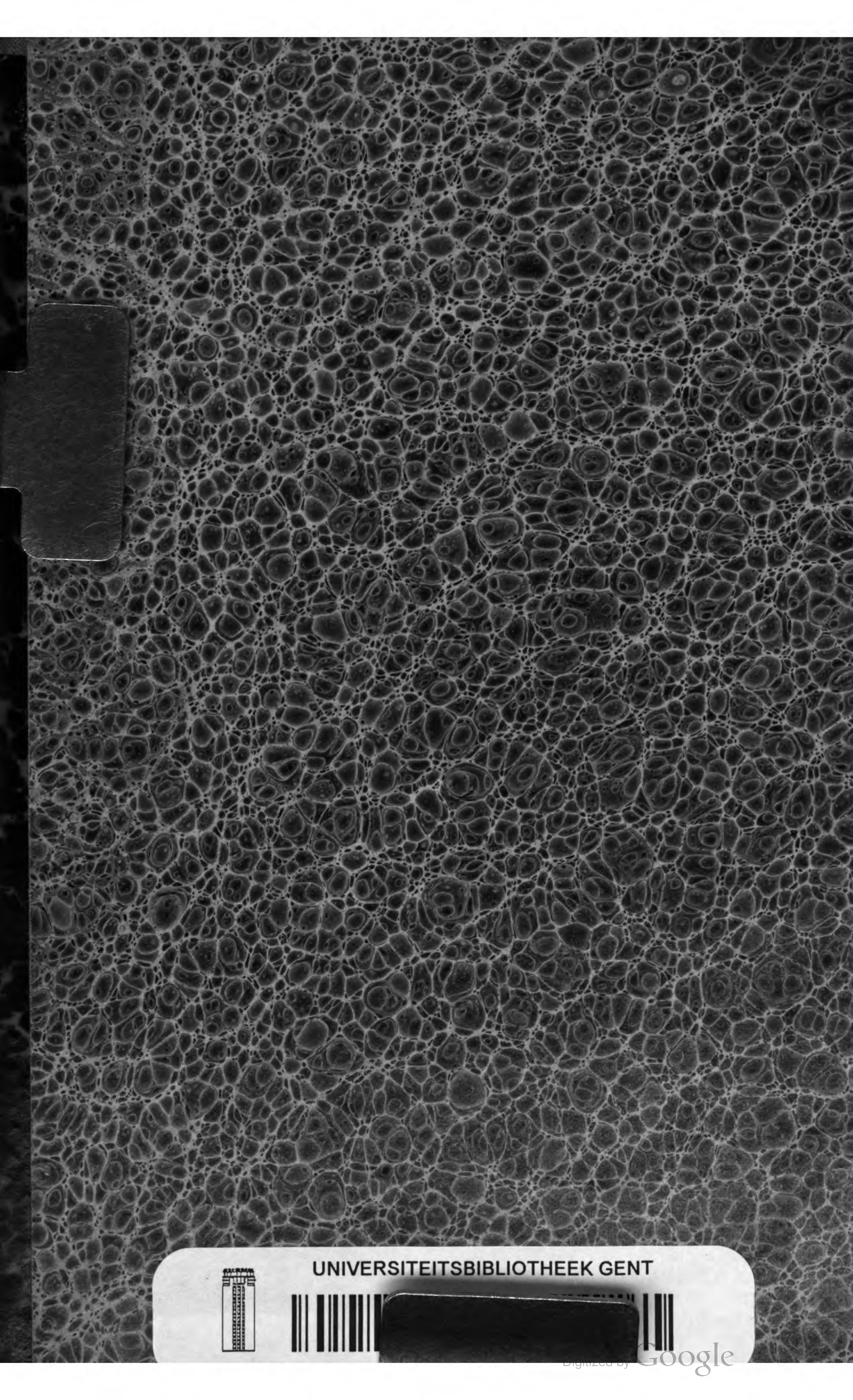
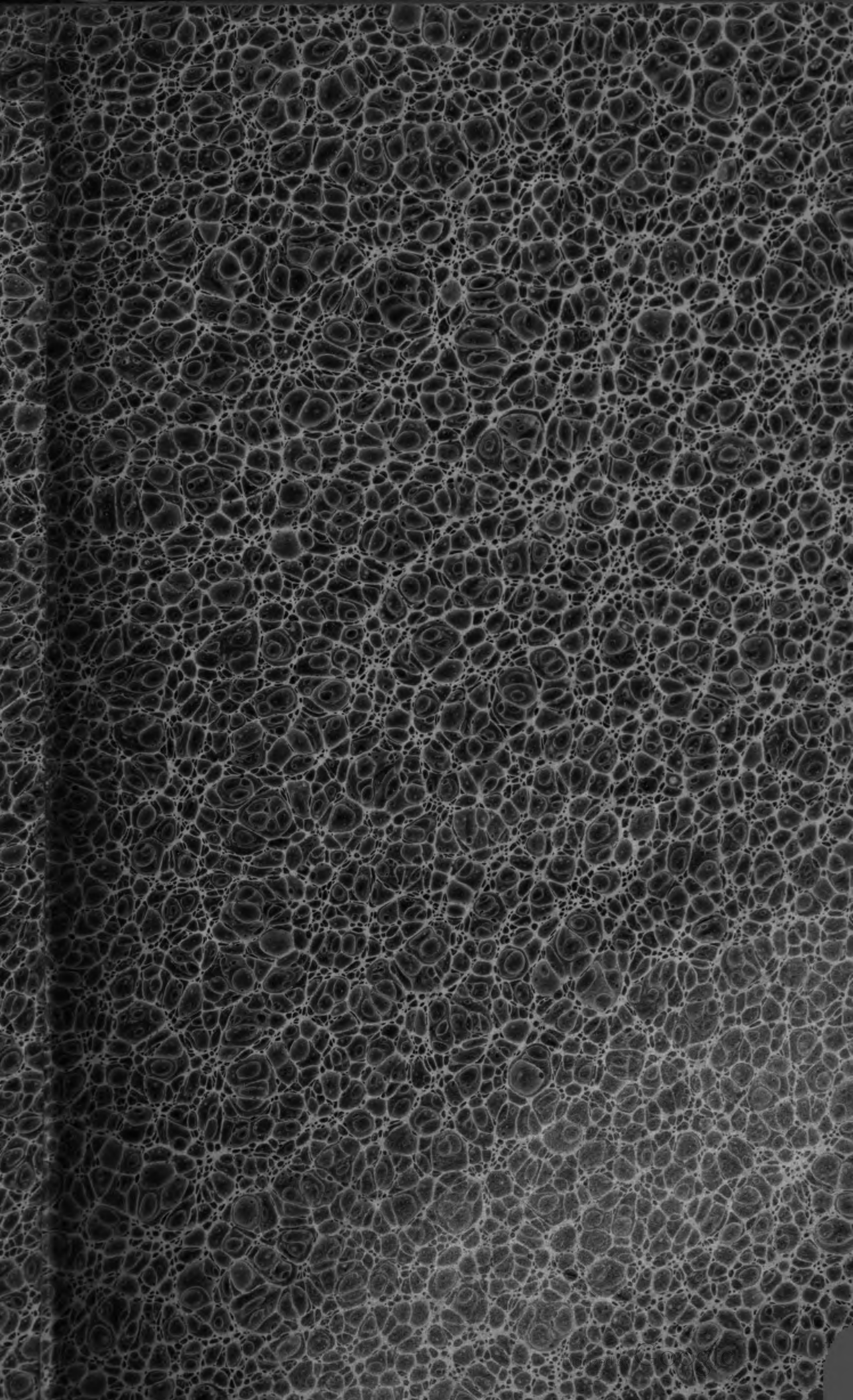





UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
Digitized by Google



MON PORTE-FEUILLE

OU

PAPIERS DÉTACHÉS.

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE LEVRAULT.

Écrivain courtisan et ampoulé.

MON

PORTE-FEUILLE

OU

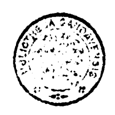
PAPIERS DÉTACHÉS

SUR DES SUJETS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES;

PAR

LE MARQUIS DE SALVO.



PARIS,

Chez F. G. LEVRAULT, rue de la Harpe, n.° 81;

STRASBOURG, même maison, rue des Juifs, n.° 33.

1834.

A Son Excellence

le Prince de Cassaro.

Mon Prince,

Placé à la tête des relations extérieures d'un royaume qui reçoit l'impulsion bienfaisante du plus jeune des rois, auquel l'amour pour le bien de son peuple a fait deviner tout ce que l'expérience aurait pu lui apprendre, j'offre à Votre Excellence le tribut de mon bulletin sur l'Allemagne confédérée, comme un compte rendu du temps que je passe à parcourir les pays étrangers. Quel que soit le prix que vous mettrez à mon travail, je serai toujours satisfait, M. le Prince, de vous en avoir fait hommage. Si vous l'agréez, j'en serai très-flatté, et si vous ne le croyez pas digne de votre indul-

gence, j'en accuserai le peu de mérite de mes remarques.

Je prie Votre Excellence de croire aux sentimens de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble serviteur,

M.is DE SALVO.

MON PORTE-FEUILLE

OU

PAPIERS DÉTACHÉS.

Bulletin politique de l'année 1833, sur l'Allemagne confédérée,

PAR L'HOMME AU COIN DE SON FEU.

Francfort-sur-le-Mein, ce 30 Mars 1833.

LORSQUE les premiers rayons du soleil de printemps viennent m'avertir que bientôt je dois quitter le coin de mon feu et renoncer aux jouissances d'une douce paresse, protégée par la chaleur narcotique des poêles allemands, qui ne ressemble en rien à la sensation produite par le confortable des cheminées; quand je pense que je dois bientôt renoncer à cette volupté casanière qui s'accroît par l'aspect de ces toits blanchis par la neige et de ces hommes à moustaches glacées, je regrette le temps qui s'écoule, et je me hâte de me résumer, de crainte d'oublier tout ce qu'une indolente méditation m'avait fait connaître dans les jours où je n'avais rien de mieux à faire qu'à passer en revue tous les journaux, à compiler tous les discours que j'entendais au milieu d'une

société éminemment allemande. Je me suis si bien façonné à cette société que je suis sûr que, si je voulais reprendre mon ancienne manière d'être, je paraîtrais gauche dans ma démarche et mon attitude. Je ne sais quand je pourrai passer un hiver à Naples; alors je serai forcé de me taire; car je n'aurai ni cheminée ni poêle pour me retenir à la maison, et ma pensée, toujours en extase de tout ce qui la frappera en dehors, sera par cela même passive et sans essor. Mais cette année que je suis en Allemagne, je tiens mon engagement annuel de présenter mes remarques, fruit de mes heures passées au coin de mon feu. Plus je vieillis, plus je deviens bavard; c'est naturel! Un jeune homme n'a pas besoin de parler pour être compris et pour être agréé; mais à mon âge, qui voudrait de ma société si je n'avais quelque chose à raconter?

L'année passée mes amis m'avaient laissé en France, ainsi je leur parlai de ce pays-là; alors mes impressions n'étaient pas très-favorables. Je fuyais le choléra, et je rencontrais des insurrections et des complots; je m'éloignais des lieux turbulens, et je rencontrais le choléra; je ne pouvais sortir de ce cercle vicieux. Il fallut donc prendre mon parti et m'en aller en Allemagne; je n'hésitai pas, et je dois m'applaudir de ma résolution; car sans cela je serais resté avec mes anciennes idées sur ce pays; j'aurais peut-être cru tous les faux plaidoyers de

certains journaux qui me faisaient supposer que les États du corps germanique vivent toujours dans des angoisses mortelles, oppressés, malheureux, soupirant pour des changemens, pour l'unité et l'indépendance, toujours inquiets et turbulens.

Depuis que j'habite ces contrées, je n'ai pas besoin de mettre des lunettes pour voir ce qui en est, et je conseille à bien des personnes de venir passer quelques mois dans ces pays soi-disant malheureux. Cela fera du bien à la santé; car l'esprit a aussi besoin de repos, sans quoi l'on est dans un état de tension continuelle, surtout lorsqu'on a la bonhomie de croire à tout ce qui se dit et se publie dans les grandes villes qui servent d'oracles à la crédulité publique.

Une des raisons qui m'engageaient le plus à m'approcher des rives du Rhin, c'était le bruit qu'avaient fait, dans les pays étrangers, les mesures prises par la diète à la fin de Juin et au commencement de Juillet. On croyait que ces mesures allaient bouleverser le corps germanique, et que le contre-coup s'en ferait vivement sentir dans les autres États. La réunion de Hambach, mauvaise parodie d'une saturnale politique à la romaine, faisait croire à un esprit de révolte, ou au moins à une attitude hardie et prononcée de la part des masses allemandes. D'un côté on les plaignait, de l'autre on les craignait; car un des caractères prononcés de l'époque

actuelle, c'est l'incertitude continuelle dans laquelle on est de sa propre force : on ne la mesure qu'en grandissant les obstacles, et on n'ose pas la comparer moralement. Au moyen de ce faux tableau, présenté sans trève par les feuilles publiques, l'imagination restait frappée sans pouvoir former une opinion positive sur l'état des choses; il fallait voir le pays et comparer. Le moment était favorable, la France était partout agitée; sa physionomie n'avait point de masque, on s'attendait à une réaction dans les chambres, et on ne calculait pas la lassitude de toujours prétendre et de toujours se compromettre. Les révolutions et les émeutes ont besoin de grands entr'actes, et ceux qui se trouvent à la fin du spectacle profitent toujours du dénouement, qui souvent ne ressemble pas, ni au commencement, ni à la suite du drame. La masse, qui n'était nullement classée, présentait abattement et malaise d'un côté et irritation de l'autre, mais aussi besoin d'ordre et de repos dans tout; on pouvait apercevoir les dernières agitations d'un ouragan et répondre de sa disparition. Le gouvernement adroit et éclairé connut les avantages qu'il devait tirer de cette position et en profita; ainsi il devint fort en se plaçant sans crainte vis-à-vis l'oppositon de l'intérieur; sa force même rassura les cabinets étrangers qui n'appréhendaient que sa faiblesse. On transigea avec ses principes en grace de son système. Le Roi des Français comprenait à

merveille l'état de l'Europe, celui de son pays et surtout sa mission.

Je venais de traverser une portion de la France méridionale, les bords de la Durance, le Dauphiné, contrées si poétiques lorsqu'on vivait d'amour, d'obéissance et de traditions; j'avais été frappé du peu d'aisance, et surtout du peu de soin et de propreté que je remarquais dans toutes ces contrées, où la civilisation s'isole dans l'esprit, dans les idées, dans les principes; mais où elle disparaît dans la vie matérielle et dans tout ce qui constitue le bien-être des individus et des sociétés de ce pays, qui, par leurs institutions, se considèrent au-dessus des autres.

L'aisance et la richesse se montrent avec des enseignes infaillibles partout où elles existent; c'est la supériorité dans la manière de satisfaire les besoins de la vie; c'est ce luxe commun à toutes les classes qui sont le thermomètre du niveau financier et moral de chaque pays. Les progrès des lumières aident et dirigent ces progrès mêmes de la vie intérieure; car le but de l'homme est celui d'améliorer son sort; ainsi la France, qui est certainement plus riche en ressources que les autres pays; la France, qui les surpasse en connaissances et en lumières, et qui a tant fait pour établir sa supériorité sur les autres nations, qui ne jouissent pas de ses avantages intellectuels et législatifs, ne remplit pas, dans les progrès de la vie matérielle, l'attente de l'observateur

qui parcourt certaines provinces, et lorsque, en franchissant ses frontières, on passe en Allemagne, on s'arrête pour savoir si c'est un rêve qu'on a fait, s'il est vrai qu'on vient de quitter un pays libre où le gendarme vient à chaque ville, à chaque village vous demander votre passe-port, et vous faire la première visite quand vous descendez à l'auberge; un pays extrêmement civilisé où l'on est souvent obligé de coucher en voiture, dégoûté de l'extrême malpropreté de quelques auberges qu'on rencontre sur les routes. De tels inconvéniens ressortent plus vivement encore, quand, se débarrassant de toutes ces entraves et de ce tableau statistique très-peu soigné sur lequel on a de la peine d'arrêter ses regards, on se retrouve dans un pays où à peine vous déclinez une seule fois votre nom à la première barrière, où vous n'avez pas besoin de rendre, à qui que ce soit, compte de votre conduite, où tout ce que vous avez vu s'est métamorphosé dans un nouveau tableau d'extrême propreté, d'aisance, d'ordre, de politesse, et où vous recevez tous les égards dus aux convenances sociales, égards qui forment et formeront toujours les charmes de la vie pratique; car les théories et les principes ne sont pour rien ou du moins pour très-peu de chose dans le commerce habituel de notre existence. L'adulation et la bassesse sont certainement le contrepoids et l'excès opposé de la rudesse et de la brutalité; mais les

égards et la politesse des manières sont les formes nécessaires pour rendre agréables les rapports les plus passagers des hommes. Tout principe démocratique qui voudrait les éliminer, sera toujours odieux par l'éloignement même qu'il produira dans les différentes classes de la société qu'il voudrait égaliser. Une différence de manières et de procédés s'établit nécessairement parmi les personnes qui diffèrent dans leur éducation, et le seul moyen de la faire disparaître, c'est de la respecter et de la reconnaître.

J'étais à chercher le malaise et le mécontentement de ce peuple allemand qu'on m'avait peint comme vivant sous la sujétion la plus pesante; et au lieu de trouver des mécontens, je voyais partout des gens assez heureux de leur sort, des gens qui faisaient leurs repas avec une abondance de mets qui ne laissait rien à désirer; peu ou presque point de pauvres, les rues des villes bien propres, les maisons décorées non-seulement avec décence, mais aussi avec un petit luxe bourgeois, commun à toutes les classes; et plus je faisais des recherches pour dénicher le mauvais côté, plus j'étais forcé de corriger mes préventions, me convainquant, partout où j'allais, de deux grandes vérités : 1.° que la petite propriété répandue sur tous les degrés sociaux rendait la masse intéressée à la conservation de l'ordre, et occupée de l'industrie particulière; 2.° que la circulation de l'argent avait déjà donné à l'industrie un essor natio-

nal tel que l'Allemand était à même de comparer l'aisance de son état avec celui des autres pays. Ce calcul devait être journalier et commun à toutes les classes; car jamais l'Europe n'a été si mêlée par le mouvement continuel des voyageurs et par les rapports de commerce comme elle l'est de nos jours. On peut dire que les différentes nations (la Russie exceptée) ne font qu'une grande famille, en échangeant partout leurs idées et leurs mœurs.

Une autre recherche me restait à faire dans tous les endroits où je m'arrêtais; elle consistait à prendre connaissance de l'effet des ordonnances de la diète; mais j'ai vu que ces ordonnances n'avaient frappé d'indignation que quelques étudians, quelques journalistes, quelques docteurs et cette partie des gens de lettres qui était en correspondance avec les exaltés Français qui se berçaient encore des illusions ultra-patriotiques produites par la révolution de Juillet. Je pensais qu'il fallait aller dans les villes d'université pour en entendre discuter la légalité ou l'illégalité, tandis que partout ailleurs, partout où on ne s'occupait que de commerce, d'industrie, d'agriculture et d'intérêts positifs, les ordonnances avaient été la nouvelle du jour où elles avaient été publiées; et personne ne pensait que de telles mesures pussent toucher directement ou indirectement les intérêts des particuliers. On pensait que de telles mesures avaient été prises pour avertir les personnes

remuantes de ne pas se livrer aux abus de la presse et des associations libérales. Un peu étonné de cette indifférence, j'ai voulu connaître si elle était l'effet de l'ignorance du bas peuple; mais plus je m'efforçais de faire de nouvelles recherches, plus mes découvertes étaient satisfaisantes et à l'avantage des contrées rhénanes que je parcourais. J'ai trouvé les écoles primaires tellement répandues dans les pays de Baden, Hesse-Darmstadt, Nassau, etc., qu'il n'y a pas de misérable paysan, de servante d'auberge, de domestique, qui ne sache bien lire, bien écrire, faire son calcul arithmétique, et être à même de juger et de comparer. Je puis même dire, sans crainte d'être démenti, que l'instruction primaire, soit dans les campagnes, soit dans les villes et les villages, est beaucoup plus répandue, beaucoup plus encouragée qu'en France, où un instituteur d'école primaire n'a que deux à trois cents francs d'appointemens, tandis qu'en Allemagne, dans les plus petits villages du Darmstadt, de Baden, etc., chaque maître d'école publique a au moins trois à quatre cents florins (700 à 800 fr.).

Ce degré de développement moral, presque général et sans exception, commença à me convaincre des progrès non interrompus que fait cette masse régulière allemande, qui se classe dans l'ordre de la civilisation dont elle veut faire la conquête, mais sans usurpation et par les droits que lui assurent le temps

et l'industrie, et tout cela sans exaltation et sans impatience, mais avec cette régularité qui donne le loisir de calculer les progrès sans les faire avorter par trop de précipitation. J'observais que la meilleure intelligence régnait entre le catholicisme et le protestantisme. Aucune divergence ne se fait remarquer parmi les populations, qui restent en harmonie au milieu de leurs différentes croyances. Dans ces lieux même où les souvenirs de la réforme ont laissé tant de monumens intéressans pour l'histoire, on n'observe plus les traces de ces passions qui éclatèrent avec fureur comme tout ce qui tient à un schisme religieux qui exalte l'imagination des peuples, parce qu'il touche leur conscience, qui devient fanatique avant même d'avoir la conviction de ses principes.

Le tableau qui était sous mes yeux méritait une attention suivie pour en comprendre les couleurs et les nuances. Je ne connaissais pas l'Allemagne avant la révolution française, je l'ai peu vue au temps de la confédération du Rhin, je l'avais observée au moment du congrès de Vienne, je la revoyais après dix-sept ans; il fallait donc pour moi la considérer en partie historiquement (ne pouvant comparer autrement ce qui n'était pas tombé sous mes yeux) et en partie sous le point de vue des faits qui, dans ce court espace de temps, me présentait une différence assez remarquable.

Le congrès de Vienne avait donné une nouvelle

physionomie et une nouvelle attitude surtout à cette partie allemande fédérée dont on a composé le nouveau corps germanique. Napoléon avait entièrement détaché les petits princes des intérêts de la maison d'Autriche, qu'ils étaient accoutumés à regarder comme la protectrice de l'Empire et comme celle qui, par l'étendue de ses domaines et par l'influence et la considération d'un titre qu'on regardait comme héréditaire, s'était chargée de représenter, pour ainsi dire, toute l'Allemagne, qui n'était pas indifférente à l'idée d'avoir remplacé l'ancien empire d'Occident. L'union rhénane, fondée par Napoléon, détruisit la partie féodale et représentative de l'empire germanique en même temps que son indépendance; ainsi, lorsqu'ensuite on se vit obligé de recourir aux mêmes ressources que présentait la nature de la vieille confédération, les princes se trouvèrent vis-à-vis de leurs peuples (que le système de Napoléon avait émancipés de leurs anciennes obligations) et vis-à-vis de l'ancien chef du corps germanique, dans un état complet de libération à l'égard des anciens devoirs contractés comme souverains et sujets. De cette décomposition politique devait naître une nouvelle attitude morale pour les masses; et lorsqu'on se vit forcé de combattre celui qui avait fait de l'Allemagne un grand bailliage, d'où il tirait des contingens de troupes, de munitions et d'argent, on appela ces mêmes masses non-seulement

à la gloire de le vaincre, mais encore à l'intérêt de faire partie de cette nouvelle rédemption : voilà comment est arrivée l'émancipation morale d'une nation qui avait vécu pendant bien des siècles sous des formes inaltérables. Dans ce nouvel état de choses, les habitudes anciennes reparurent à peu près avec la même influence dans la marche sociale, parce que l'Allemagne n'avait pas subi de révolution dans ses mœurs, dans ses principes et dans ses croyances. Son attitude politique était changée; mais comme elle était l'effet de l'impulsion d'un autre pays, elle n'eut aucun pouvoir sur la vie de famille. C'est cette physionomie de la nouvelle position politique, nuancée par les mœurs anciennes, qu'il fallait examiner et étudier pour se former une juste idée de l'état actuel de l'Allemagne réunie en corps germanique, et de son côté moral et industriel, véritable thermomètre du développement de cette force de l'Europe centrale qui doit avoir un jour une grande influence sur la marche et l'attitude des puissances continentales. L'impulsion que paraissait imprimer à tous ces États confédérés le séjour de la diète, m'engagea à me rendre dans la ville de Francfort, pour être à même de faire mes remarques de ce point, auquel semblent se rattacher les destinées communes des États confédérés.

Afin de se former une idée précise du pouvoir d'opinion et du pouvoir de fait qu'exerce la réunion

de ces représentans du corps germanique, il faut se reporter à la nature de son organisation, et au but qu'on a voulu atteindre par ce nouveau pacte fédéral.

La constitution générale de l'ancien empire germanique, purement aristocratique, tirait sa force de son unité. Son objet principal était de régler les droits du chef de l'Empire, de surveiller les prérogatives que lui donnait son origine, de décider les grandes questions de vasselage et les controverses de juridiction; les masses y entraient pour très-peu de chose : ainsi on peut dire que les peuples, à l'exception de quelques villes, n'étaient point représentés. Le congrès de Vienne changea la nature et la forme des anciennes institutions; il individualisa les différens royaumes en les faisant constituer séparément. Le corps germanique devint par là même une réunion d'États représentés; et cette grande famille des peuples allemands, formant proprement l'Empire, se trouva classée avec une existence politique propre à chaque peuple, et entièrement différente de celle qui existait avant la révolution française. Ce changement doit être considéré comme immense pour l'action morale d'une nation appelée à connaître, discuter et prononcer sur ses propres intérêts : voilà pourquoi l'on envisage maintenant l'union des princes et des souverains à la diète, non plus comme les représentans des suzerainetés féodales de l'ancien Empire, mais comme

ceux de leurs peuples et des États sur lesquels ils exercent leurs droits légitimes; considération qui donne à cette auguste assemblée un caractère qui, loin d'être absolu, ne doit être considéré que comme une investiture du nouveau Droit public de l'Allemagne.

Par une devise qui appartient exclusivement à cette nouvelle époque où nous vivons depuis la chute de Napoléon, on n'a pu arrêter les idées que sur bien peu de choses, parce qu'on n'a eu le temps ni de bien examiner, ni de bien calculer ce qui pourrait être utile, ce qui devait être nécessaire; et se laissant aller toujours à des tâtonnemens d'essai, on a donné à tout ce qu'on a fait les inconvéniens d'un ouvrage non achevé. Par ce caractère même de l'époque dont j'ai parlé, et qui n'est pas encore bien dessiné, on n'a pu ni fixer ni bien déterminer tout ce qui aurait donné une notion exacte et précise des droits et des devoirs des princes et des États qui se trouvent dans cet ensemble politique. La pensée même d'attendre, d'observer et de flotter sans cesse pour corriger les abus ou accroître les libertés, a été cause qu'à chaque nouvelle impulsion que les États du corps germanique ont reçue des événemens arrivés en France, on a vu s'élever de nouvelles prétentions d'un côté, de nouvelles craintes de l'autre; contraste nuisible au cachet d'une nationalité qui aurait dû présider à toute organisation

politique de cette terre antique pour les institutions et les mœurs indigènes. Mais avant d'entrer dans d'autres développemens sur le même sujet, assis au coin de mon feu, je me suis mis à considérer s'il est vrai que la France exerce une si grande influence sur les opinions et sur les idées des peuples allemands?

Les sympathies des peuples se forment ou par l'analogie de leur caractère, ou par celles de leurs habitudes, ou par la nature de leur gouvernement, ou, enfin, par les progrès et le niveau de leur littérature. Tout ce que la France a pu faire depuis la révolution pour séduire et entraîner les nations étrangères, n'a nullement ou très-peu réussi en Allemagne. Le caractère compassé, grave et laborieux de l'Allemand, l'a toujours empêché de prendre les formes et de suivre les goûts d'un autre peuple. Cette nation primitive, toujours placée au centre, ne communiquant ni avec la partie orientale, ni avec la partie méridionale de l'Europe, a conservé son caractère, ses usages toujours intacts; et l'on peut dire que jusqu'au commencement de ce siècle elle avait gardé la même attitude politique et le même principe gouvernemental. La réforme avait désorganisé cet ensemble si compacte du corps germanique; on s'était séparé, partagé dans les liaisons politiques, et comme le sentiment religieux est le seul qui pût isoler les peuples, et empêcher leur

réunion dans un temps où les lumières n'étaient pas encore assez répandues pour distinguer l'homme civil et politique de l'homme religieux, cette scission de croyance prépara en partie une espèce d'individualité politique qui pouvait nuire à l'ensemble du corps germanique; mais une fois les passions calmées, les intérêts sociaux ayant pris plus de force, la marche politique de tout cet ensemble de l'Allemagne qui parle la même langue, qui avait les mêmes traditions, et qui conservait les mêmes habitudes, garda la même physionomie morale, quoique souvent les mêmes États se trouvassent contracter des alliances opposées avec les puissances étrangères. Des deux rois philosophes, Fréderic et Joseph II, qui voulurent introduire des réformes, l'un ne fit que baser un système militaire, l'autre n'eut pas le temps de voir aucun de ses principes s'établir avec succès; les rois successeurs revinrent aux traditions de leurs ancêtres, et tandis qu'en France il y avait depuis bien des années tous les élémens des commotions politiques qui se sont ensuite déclarées comme faisant partie des legs que Richelieu, la régence, les parlemens et l'Amérique leur avaient laissés, en Allemagne on marchait dans l'attitude de la féodalité avec les mêmes principes, les mêmes mœurs, la même obéissance.

La révolution vint surprendre tous les pays situés sur les bords du Rhin, mais le centre de l'Allemagne

ne la connut pas; et lorsque les plénipotentiaires de Rastadt furent chargés d'organiser une insurrection dans toute cette partie de l'Allemagne, non-seulement ils ne réussirent pas, mais ils furent dénoncés par ceux-mêmes auxquels ils s'étaient confiés; ce qui fut la véritable cause de l'assassinat qui, dans ce temps-là, fit tant de bruit en Europe, en l'attribuant à ceux qui l'ignoraient.[1]

Durant tout le temps des guerres de la révolu-

1 On a toujours cru que le coup était parti de Paris : on s'est trompé. L'assassinat des plénipotentiaires de Rastadt a été une conséquence d'une grande conspiration, qui se tramait alors en Italie et en Allemagne, organisée par des émissaires français. Averti de cela, M. Windham, commissaire anglais, s'étant procuré des papiers et une portion de la correspondance avec les plénipotentiaires français à Rastadt, qui lui avait été envoyée de l'Italie par une tête couronnée, insista pour faire arrêter lesdits plénipotentiaires; mais comme cela ne pouvait pas avoir lieu pendant qu'ils étaient au congrès, le général . . . . émigré, au service d'une puissance étrangère, s'offrit pour les faire arrêter au sortir de la ville lorsqu'ils auraient passé le bois; on y consentit, et on eut l'art de surprendre un ordre signé par un des princes et des guerriers les plus illustres et les plus dignes d'admiration et d'estime, qui commandait l'armée sur le Rhin, sous prétexte de faire une vérification de certains papiers. Cet émigré, accompagné d'un sous-lieutenant et de six soldats, surprit les plénipotentiaires au milieu de la forêt: ceux-ci, ayant fait une forte résistance, furent tués; mais, au grand désappointement des agresseurs, on ne trouva pas les papiers qu'on cherchait, et lorsque le prince général apprit le fait, il montra toute son indignation, et celui qui avait conçu le projet ne fut pas récompensé comme il l'espérait.

tion, aucun de ses principes ne put ébranler les anciens dogmes des peuples allemands. Ils étaient tranquilles; leurs gouvernemens n'avaient point de dettes; ils ne payaient presque point d'impositions, et cette grande influence de l'aristocratie, ce grand pouvoir des seigneurs feudataires de l'Empire, cadraient parfaitement avec les habitudes d'une nation accoutumée depuis bien des siècles à être l'apanage des princes et des grands propriétaires, au milieu desquels existaient les villes libres, qui représentaient encore l'origine du schisme de la première féodalité. La désorganisation de l'empire germanique, qui date de la confédération rhénane, trouva les anciens électeurs et les autres potentats obéissans, faibles, timides, s'engageant pour eux et leurs peuples à tirer le char de gloire de Napoléon. La maison d'Autriche, toute entière à ses guerres d'Italie, ne pouvait plus cuirasser l'Empire; la Prusse n'avait plus Fréderic; mais les masses allemandes n'aimaient pas s'identifier avec une nation dont la langue et les usages étaient entièrement différens des siens. La barrière des Vosges et de l'Alsace, où l'on parle le même idiome que sur les bords du Rhin, empêcha cette fusion de dialectes qui exerce une très-grande influence dans la révolution des mœurs et des idées. Bientôt les liens avec le chef de l'empire français devinrent insupportables pour les peuples. Les princes, obligés de guerroyer sans cesse et de

tenir sur pied des armées bien au-dessus de leurs ressources, étaient forcés d'accabler d'impôts et de reduire à la misère tous les habitans de leurs possessions, laissant sans aucune espèce d'encouragement l'industrie presque perdue, et l'agriculture presque totalement abandonnée. L'époque de la confédération rhénane fut celle des calamités de l'Allemagne, et les peuples germaniques sentirent tout ce qu'il y avait d'humiliant et de pénible dans cette coalition.

Si du temps des guerres de la république ils avaient été pillés et volés, du temps de Napoléon ils étaient écrasés et avilis; ainsi dans ces deux époques aucune sympathie ne pouvait s'établir parmi les deux nations, et le seul résultat de cet amalgame fut un cri d'indignation qui réveilla une résistance générale en Allemagne; par cette résistance, dont l'initiative fut prise d'abord par les masses, on conquit l'indépendance et on obtint la liberté de leur pays avec celle de leurs princes; ainsi les peuples allemands se trouvaient pour la première fois avec une gloire et une opinion qui leur appartenaient exclusivement: on voulut en conséquence tenir compte et du principe et du fait, et les récompenser.

L'ancien édifice du corps germanique n'existant plus, il fallut lui donner d'autres bases; mais dans cette nouvelle organisation on devait calculer pour

beaucoup les intérêts des particuliers et la condition des peuples, qui marchaient avec un autre élan et avec un grand besoin d'industrie et de développement progressif.

Par cette dernière attitude que l'Europe avait prise, on pouvait croire que l'influence française exercerait un grand pouvoir sur les mœurs allemandes, au moins dans tout ce qui approcherait les rives du Rhin. Mais les Allemands, délivrés du joug de l'empire dont les souvenirs étaient si désastreux, souhaitaient ardemment de retourner à leurs habitudes, qui les avaient autrefois rendus heureux, et leur premier sentiment a été celui de repousser toute influence étrangère, et se façonner à une nationalité tout-à-fait allemande, comme des proscrits malheureux qui rentrent dans leur pays en faisant retentir l'air de cris d'alégresse dès qu'ils aperçoivent la haute tour du clocher de leur village.

Pendant qu'en France on s'était plu à détruire tous les monumens qui pouvaient servir de témoignage à sa belle histoire, en Allemagne on s'occupait à relever ceux qui avaient été abattus par les généraux français de la révolution; chacun était content d'employer son bras pour réparer le château de son ancien seigneur : et lorsque sur la rive gauche du Rhin on ne trouva plus les vieux manoirs des ducs et des comtes de ces contrées classiques, on a été comme orphelin de ses maîtres,

qui tous avaient émigré sous les drapeaux de l'Autriche, de la Prusse ou de la Bavière. L'objet de la révolution française a été celui d'abattre et d'oublier; pour elle il ne fallait plus avoir d'histoire, et pour tirer un rideau épais et impénétrable sur tout le passé, elle creusa un tombeau à tous les siècles qui l'avaient précédée, et démocratisa le sol pour faire disparaître cette légende monumentale. Les tours et les châteaux eurent le sort des pavots de Tarquin; le peuple, qui se crut tout, oublia qu'il avait aussi ses ancêtres (car la gloire des princes est dans les annales des nations, et l'aigle de leur renommée s'élève des champs de bataille ou des places publiques); ainsi la révolution et ses héritiers forcèrent la France à devenir roturière, et à s'en vanter; mais lorsque le même glaive abattait les tourelles des bords du Rhin, les seigneurs, loin de se soumettre à leur nouvelle destinée, se sauvèrent au sein de leur patrie commune, et se présentèrent au chef de l'Empire pour servir sous ses drapeaux; ils suivirent en partie sa destinée, et s'il y eût des vicissitudes, ils ne les jugeaient que par leurs sentimens.

Lorsqu'on rendit les terres confisquées au profit des vainqueurs, la plupart d'entre eux ne purent souffrir d'être possesseurs de biens qui ne portaient pas les enseignes de leurs familles, et préférèrent de les vendre en quittant leur pays natal, sans renoncer à la patrie de la grande famille germanique.

Quoique ce sentiment niveleur eût été comprimé en France sous la force de l'empire, il couvait toujours sous la cendre comme l'héritage de la révolution qu'on cachait aux yeux de celui qui voulait l'usurper, et ce fut par sa puissance même que le règne de la gloire et du despotisme fut vaincu; alors, reparaissant sous mille formes, le fantôme démocratique a fait entrevoir tantôt ouvertement, tantôt sous le masque de l'hypocrisie philantropique, la même tendance et le même but. Ainsi, de toutes les manières et à toutes les époques, cette allure et cette attitude anti-aristocratique, peu religieuse et menaçante, d'une nation voisine, ne pouvait sympathiser avec le caractère, les idées et la littérature même des peuples allemands.

Nul doute que l'analogie de la littérature ne soit pour beaucoup dans la manière de penser, et dans les rapports des sociétés; ce qui a établi l'influence des institutions anglaises en France, a été ce commerce continuel d'idées, de journaux, de productions littéraires entre les deux pays. Les progrès du développement intellectuel donnèrent à la manière de voir et de penser des deux peuples, la même direction et le même but, de sorte que dans les grandes circonstances et dans les grands dangers on imita mutuellement le langage des orateurs, on emprunta leurs discours, leurs raisonnemens, on eut recours aux mêmes moyens; et l'opposition, la riva-

lité et les animosités même choisissaient pour arène commune l'éloquence de la tribune et les armes acérées de la presse. Ces analogies n'ont nullement existé entre la France et l'Allemagne; la satire, le contrôle des actions et des mesures de l'administration, l'analyse des mœurs publiques et privées, le développement des passions, l'examen détaillé du cœur humain, enfin les considérations des grands intérêts sociaux que le commerce, l'établissement des colonies, les productions des Indes, entraînent à leur suite, ne faisaient pas le fond des occupations littéraires de l'Allemagne, alors même que ces considérations élevées remplissaient les pages des écrivains de l'Angleterre et de la France. La philosophie abstraite, les sciences positives, les anciennes traditions, absorbaient exclusivement la pensée germanique; ainsi ce peu d'affinité, soit dans les mœurs, soit dans les institutions, soit dans la littérature, fut la cause que, lorsque l'ancien édifice germanique vint à s'écrouler, on resta en Allemagne avec les mêmes idées, le même caractère, les mêmes habitudes.

Revenant à l'époque où je me trouvais en Allemagne, les clameurs de la fête de Hambach, et tout ce qu'on avait écrit à ce sujet, me faisaient supposer un grand levain de mécontentement là où tout portait les traces de la tranquillité la mieux établie; je m'approchai donc avec une extrême méfiance des rives du Rhin; et lorsque plus tard, revenu de mes

préventions, j'ai voulu me rendre raison de tout ce que j'avais vu et examiné, je me vis encouragé à rectifier le jugement que j'avais porté d'abord, en considérant avec attention le tableau que me présenta la marche de ce corps germanique placé maintenant sous un autre point de vue, et offrant par la nature de sa nouvelle organisation une tout autre physionomie.

Reconstruire la diète germanique, donner des constitutions aux États qui en faisaient partie, était l'ouvrage le plus intéressant qu'on eût à faire, et en même temps celui qui demandait le plus de méditation et de soin; car il s'agissait d'opérer une complète métamorphose dans la vie politique des princes et des peuples allemands. Le congrès de Vienne s'était livré avec attention à ce grand travail; mais des événemens d'une importance majeure, et d'où dépendait le sort de l'Europe entière, empêchèrent que l'ouvrage fût achevé avec de mûres réflexions. Deux créations n'eurent pour ainsi dire d'autre Code que quelques articles discutés à la hâte, présentés et sanctionnés comme une espèce de texte de la nouvelle Charte..... Pour la première fois les peuples de la confédération devaient être représentés dans un sens et sous une forme entièrement différente de l'ancienne; pour la première fois la nature de la diète n'était pas féodale, puisqu'elle n'était plus la confédération des princes mais celle des États.

Ainsi cette grande base de la nouvelle architecture politique allemande ne pouvait pas être jetée avec précipitation, ce qui fit que l'on se ressentit ensuite de l'empressement forcé qu'on y mit, et les différends qui se sont élevés entre les particuliers et les États, les États et la diète ont prouvé que ce nouveau Droit public avait besoin d'être précisé et augmenté.

Au commencement de cette nouvelle ère politique, les peuples allemands manifestèrent une force morale qu'ils avaient acquise par l'expérience des malheurs, par l'exemple des autres nations, et par la nécessité dans laquelle ils s'étaient trouvés de combattre pour leur affranchissement. Les privations que le gouvernement français leur avait fait subir à l'égard du commerce, leur avaient démontré la nécessité de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. L'Allemagne, au milieu des guerres, des conscriptions et des calamités de toute espèce, devint plus industrieuse, plus manufacturière, plus agricole, sans pourtant tirer un grand parti de l'une ou de l'autre de ces améliorations; car tout était absorbé par les impositions forcées dont on accablait les habitans, pour lever les contingens que demandait Napoléon, auquel il fallait obéir sous peine d'encourir une prompte disgrace. Le secrétaire d'État de Baden ayant osé lui présenter un rapport financier qui constatait l'impossibilité où l'on était de faire face à ses demandes vit son manuscrit déchiré et le ministre

badois résidant à la cour de Napoléon fut sévèrement réprimandé à ce sujet. Comment s'étonner, après cela, de l'appauvrissement général de la confédération ?

Un seul avantage était mis en compensation pour tous ces désagrémens, c'était celui qui résultait de l'établissement du Code civil français, et de l'organisation administrative des communes. La réalité de cet avantage ne pouvait être contestée ; et l'on peut même dire qu'il avait ouvert les voies au développement moral des masses. Une fois le joug étranger et par suite l'arbitraire du système militaire détruits, ces institutions judiciaires et administratives, bonnes en elles-mêmes, devaient produire un effet salutaire, même dans le nouvel édifice social que le congrès de Vienne venait d'élever ; et si ni les principes républicains ni l'entraînement du pouvoir impérial n'avaient pu changer les mœurs et l'attachement des peuples allemands pour leurs princes et leurs devoirs de sujets, ces institutions et ce mouvement continuel d'affaires et d'intérêts publics les mirent en état de goûter et d'apprécier leur nouvelle position.

La vente considérable des biens qui s'était opérée dans les premiers temps des guerres de la république, et qui avait été ensuite continuée par les seigneurs qui émigraient dans le centre de l'Allemagne ; les aliénations de domaines que les princes confé-

dérés se voyaient obligés de faire pour soutenir leur rôle forcé auprès de Napoléon, ou pour obtenir des titres qu'ils n'avaient pas auparavant, fondèrent la puissance de la petite propriété, que la centralisation des terres dans les mains des grands seigneurs avait empêchée jusqu'alors de s'élever. Industrie, agriculture, échange de produits dans l'intérieur, tranquillité, dévouement à des princes dont les titres étaient pour ainsi dire inféodés dans les cœurs de la masse allemande (accoutumée à être heureuse en leur obéissant, et en même temps organisée de manière à jouir de nouveaux droits et des droits essentiels dans la législation de chaque pays); numéraire accumulé par des ducs et des particuliers; dette publique représentant un emploi de capitaux plutôt qu'une charge pesante de l'État, tel fut l'ensemble du tableau moral et politique qui se présenta à mes yeux, lorsque je fus à même de connaître une portion des contrées faisant partie de la confédération germanique.

J'étais à Francfort, et je me plaisais à étudier la nature de cette diète présentée par les journaux étrangers, comme l'Hercule de la fable donnant à tort et à travers des coups de sa massue, tantôt pour abattre la liberté de la presse, tantôt pour emprisonner les écrivains, tantôt pour contrôler toutes les mesures prises par les différens États, et toujours pour influencer et dicter ses lois et ses ordonnances à ceux qui veulent s'émanciper de son auto-

rité. Je me rappelais une phrase de la déclaration de Vienne, rendue le 23 Novembre 1814; lorsqu'on fixa l'idée de cette nouvelle confédération, il y était dit : *L'Allemagne sera un corps politique, qui formera, par sa situation au centre du monde civilisé, un édifice qui offrira à tous les États de l'Europe une garantie durable de leur sûreté et de leur repos.* L'occasion était très-favorable à mes observations; les affaires de la France, la question hollando-belge, la convocation des petits États de l'Allemagne, tout me mettait à portée d'observer si les plaintes et les accusations étaient fondées, si l'idée de ce nouveau système de la Germanie confédérée répondait précisément à l'idée de sa création, et si son influence dans les affaires de l'Europe, comme point central, était telle qu'on le croyait; j'ai donc continué mes remarques à ces sujets, et je vais en faire mon bulletin, sans prétendre à autre chose qu'à la bonne foi.

J'étais frappé au commencement de trouver une contradiction continuelle entre ce que disaient les feuilles publiques et mes propres observations. L'action de la diète me paraissait non-seulement extrêmement circonspecte, modérée et sans le cachet d'aucune passion, mais encore presque incertaine dans toutes les résolutions qu'elle avait à prendre; tant elle craignait qu'on pût lui reprocher la moindre précipitation, non pour ce qu'elle avait déjà fait, mais pour la terreur qu'on aimait à concevoir,

en supposant ses actes comme annonçant des mesures de surveillance sur les corps législatifs des divers États, et un contrôle des délibérations de leurs représentans.

Je ne fus pas long-temps sans me convaincre que, sans les menaces et le langage inconsidéré, pour ne pas dire inconvenant et absurde, tenu à la fête de Hambach, les ordonnances et les mesures de précautions, prises par la diète en Juin et en Juillet, n'auraient jamais eu lieu; mais lorsqu'on proclame une conspiration, un désordre possible, le devoir d'une autorité quelconque est celui d'en empêcher le fait.

Dès le congrès de Carlsbad on avait signalé le commencement des abus de la liberté de la presse en Allemagne; le prince de Metternich en avait prévu les conséquences et signalé les sources[1] avec cet esprit clairvoyant et ce tact si sûr qui le distin-

---

1 Les objets sur lesquels S. A. le prince de Metternich voulut fixer l'attention du congrès de Carlsbad, furent :

1.° L'incertitude qui régnait sur l'interprétation de l'art. 3 de l'acte de confédération relatif aux assemblées représentatives;

2.° L'absence d'une définition exacte des droits et des pouvoirs de la diète fédérative et du moyen nécessaire pour les faire valoir;

3.° Les vices de l'éducation publique dans les écoles et les universités;

4.° L'abus de la presse, et notamment les excès auxquels s'étaient portés les journaux, les feuilles périodiques et les écrits éphémères.

guent. Cependant de 1819 à 1832 on supporta quelques écarts, on toléra quelquefois même la licence de la presse, dans la pensée qu'ils ne pouvaient avoir aucune influence sur le caractère de la masse; mais après les événemens de France en Juillet, le nombre des soi-disant patriotes, et surtout de ceux qui s'érigeaient en tribuns des peuples, s'était accru considérablement, et on songeait à profiter des occasions pour se réunir et présenter une certaine force morale, compacte et décidée, pour s'opposer à la marche des gouvernemens. Si les feuilles publiques s'étaient contentées de signaler les abus, le mécontentement que soulevait le système des douanes, de contributions, de certains priviléges ou de toute autre mesure considérée comme vexatoire, on aurait certainement ajourné toute décision qu'on a été forcé de prendre pour réprimer des excès; mais la diète qui, par sa nature et ses devoirs, est obligée de surveiller l'union et l'harmonie des différens États confédérés, s'est vue forcée d'empêcher la lutte qui commençait à s'engager entre les gouvernemens et la presse, les prétentions des particuliers et l'ordre public.

Lors de mon arrivée à Francfort, on criait encore pour l'unité allemande; cette unité était l'utopie de tous ceux qui appartenaient au libéralisme germanique, si différent du libéralisme français. Une chanson populaire, et qui est permise dans toute l'Allemagne, donne une idée parfaite de la nature de ce patrio-

tisme, et de l'éloignement marqué qu'il a pour le mélange avec la France. Cette chanson, que j'ai tâché de traduire et que je vais rapporter ici, est caractéristique; elle est en grande partie le catéchisme des chanteurs des rues et des menétriers libéraux, sans que cependant ce chant produise des attroupemens et des charivaris.

La patrie de l'Allemand.

« Quelle est la patrie de l'Allemand? est-ce la terre de Prusse, la terre de Souabe? est-ce celle où près du Mein la grappe devient pourprée? celle où l'on voit la mouette se diriger vers le Belt? Oh non! oh non! la patrie de l'Allemand est bien plus grande que tout cela.

« Quelle est la patrie de l'Allemand? est-ce la terre de Bavière, de Styrie? est-ce celle où s'étendent les troupeaux du Marse; celle que couvre le fer de la Marche? Oh non! etc.

« Quelle est la patrie de l'Allemand? est-ce la terre de Poméranie, la terre de Westphalie? est-ce celle où le sable balaie les dunes, où le Danube roule ses eaux en mugissant? Oh non! etc.

« Quelle est la patrie de l'Allemand? nommez-moi donc cette grande patrie. Est-ce la terre de Suisse, la terre de Tyrol? cette terre et ce peuple me plaisent. Oh non! etc.

« Quelle est la patrie de l'Allemand? nommez-moi

donc cette grande patrie. Peut-être est-ce l'Autriche, si opulente en honneurs et en moissons? Oh non! etc.

« Quelle est la patrie de l'Allemand? nommez-moi donc cette grande patrie. Est-ce celle qu'a déchirée en lambeaux la conduite de ses princes, celle qu'ils ont dépouillée de l'Empereur et de l'Empire? Oh non! etc.

« Quelle est donc la patrie de l'Allemand? nommez-moi donc enfin cette grande patrie. Aussi loin que résonne la langue allemande, aussi loin que des chants allemands se font entendre pour louer Dieu, là doit être la patrie de l'Allemand. Allemand si brave, nomme ce pays ta patrie.

« La patrie de l'Allemand est le pays où le serrement de mains suffit pour tout serment, où la bonne foi pure brille dans tous les regards, où l'affection siége brûlante dans les cœurs : là est la patrie de l'Allemand. Allemand si brave, nomme ce pays ta patrie.

« La patrie de l'Allemand est ce pays où le courroux saura effacer le géant français, où tout malfaiteur est un ennemi, tout cœur noble un ami : là est la patrie de l'Allemand, tout ce pays est sa patrie.

« Tout ce pays est sa patrie. O Dieu du ciel, abaisse tes regards sur elle, et donne-nous cet esprit si pur, si vraiment allemand, pour que nous puissions vivre *fidèles et bons*. Là est la patrie de l'Allemand, tout ce pays est sa patrie. »

Il faut bien remarquer que ces chansons, ces cris patriotiques, ont tous le cachet de la bonne morale et le caractère d'un sentiment religieux; il y a dans ces accens quelque chose qui traduit le véritable épanchement d'un cœur allemand, inspiré par le désir de l'indépendance nationale et non de la révolte, ni de cette insubordination démocratique qui menace de renverser l'ordre, qui veut se soustraire à l'obéissance des lois, creuser un tombeau à l'aristocratie, et y faire aussi descendre le trône; qui veut envahir la propriété et dépouiller les hommes de toute consolation, en s'emparant, par la force, du domaine des droits publics et particuliers; contester enfin aux siècles leurs annales, à l'histoire ses plus belles pages, à l'héroïsme ses lauriers, aux gouvernemens leur éclat, aux peuples leur tranquillité et leur bonheur. Quand on ôte aux nations le majorat des dynasties qui les ont gouvernées, on les rend orphelines. Les races anciennes pour les peuples sont une belle propriété.

L'idée de l'unité allemande, qu'on rêve toujours comme le remède universel dans toutes les circonstances critiques (car les hommes ont besoin d'une chimère pour se consoler, et pour y attacher l'idée d'un palladium); cette unité allemande, dis-je, si on veut bien considérer la chose, est représentée uniquement par la diète de Francfort. La réunion de tous les divers États, dont les princes ou leurs mi-

nistres, ainsi que ceux des villes libres, sont les représentans, peut seule former le noyau des États confédérés. La diète seule maintient l'union germanique, qui forme un tout national et conserve l'ensemble et le caractère politique de cette grande et ancienne famille qu'elle représente. Sans la diète de Francfort, les États allemands resteraient isolés; et si même ils gagnaient en indépendance, ils perdraient cette force de cohésion qui les a rendus puissans, et qui répond parfaitement à l'idée du congrès de Vienne; car l'Allemagne individualisée se trouvera toujours faible contre l'action d'une grande puissance, mais réunie elle se présentera comme une grande masse centrale, dont l'organisation politique sera le compromis entre les deux extrêmes en principes, la France et le Nord.

Par la nouvelle forme de la diète (qui n'a aucun des caractères de l'ancienne), les princes se font représenter, parce qu'ils sont membres de cette réunion comme chefs individuels des États qu'ils possèdent, et non comme faisant partie de l'ancien corps feudataire des seigneurs qui apportaient leurs voix pour juger de leurs propres prérogatives et de leurs priviléges vis-à-vis le chef de leur Empire, lorsque cet Empire existait. Cette représentation, qui a une physionomie toute particulière, donne à ceux qui la composent une double impulsion. Ne pouvant isoler la marche des intérêts communs

de certaines vues particulières, les pays qui ont des biens hors de la confédération sont obligés en même temps de consulter les intérêts de ceux qui forment cette même confédération; ce qui explique l'extrême circonspection qui force les membres de la diète à une prudence et à une attitude très-réservées. Si elle agit avec trop de force, elle est accusée de compromettre les cabinets; si elle agit avec trop de réserve ou si elle hésite, on lui reproche les troubles des États. La diète, en un mot, est comme un ministère placé vis-à-vis la chambre haute, composée des rois et des princes, et celle des députés, formée par le peuple des États, responsable devant les uns et les autres de sa mission.

Si l'union de la diète est la seule qui puisse répondre au désir de conserver l'unité allemande, idée fixe de plusieurs personnes, et à laquelle on s'attache quelquefois sans pouvoir la définir, il y aurait encore une autre chose qui contribuerait beaucoup à faire sentir les avantages de la réunion de cette grande famille, ce serait un pouvoir judiciaire commun à tous, un tribunal fédéral comme l'ancienne chambre de Wetzlar et le conseil aulique de Vienne, auquel seraient portées les plaintes de tous les divers membres de la confédération. Un système uniforme de législation contribue mieux que toute autre chose à assurer le bonheur des peuples; la vie politique se compose de la vie civile. Garantir les

intérêts particuliers, leurs actions et leur fortune par un code général et des tribunaux indépendans, ne saurait mécontenter les masses, et le désir des changemens continuels serait un délire qui ne trouverait pas d'écho.

Un système général de douanes, une administration qui réunirait tous les avantages d'un commerce libre et commun à tout ce qu'on appelle la patrie allemande, est certainement le sujet de toutes les conversations et de tous les souhaits, même des personnes les plus sages et les plus expérimentées dans les affaires. Avant cette récente organisation politique, la plupart des États qui composent la confédération ne connaissaient ni douanes, ni entraves de commerce; il n'y avait pas de pays plus libre sous ce rapport que l'Allemagne. L'administration intérieure était sans gêne, même au milieu des priviléges et des droits seigneuriaux. On voudrait vivre comme en Suisse, point de barrière, point de péages, point d'empêchemens pour l'industrie; mais il faut réfléchir qu'avant cette dernière époque, avant que l'Allemagne eût souffert trente années de sacrifices et de calamités, elle n'avait pas de dettes, et qu'après 1815, les différens princes qui n'avaient pas soldé les engagemens contractés sous le gouvernement de Napoléon, eurent recours à tous les moyens qui pouvaient leur assurer un revenu considérable;

ainsi, avant de calculer les avantages futurs de leur pays, ils durent songer à former une rente pour l'État. Les peuples allemands auraient peut-être préféré d'être assujettis à des impôts directs beaucoup plus lourds, et qui auraient satisfait en peu de temps, une fois pour toutes, les engagemens ou les besoins de leurs princes, plutôt que de se voir entravés dans la marche de leurs spéculations et de leur industrie; mais tout peut se corriger avec le temps, et surtout dans un pays où l'on sait attendre!

Une seconde considération qui s'offre pour expliquer les obstacles d'un tel système administratif, c'est que les petits comme les grands États allemands n'étant pas encore au même niveau d'industrie, les uns étant plus manufacturiers, les autres plus agricoles, on a toujours préféré l'avantage particulier à l'avantage général. L'influence des États prépondérans a fait que ce système, au lieu de devenir un sujet d'examen et de discussion pour la diète dans l'intérêt commun (de manière à pouvoir le présenter comme une mesure générale à toute l'Allemagne, dans le genre de celle prise par le congrès de Vienne pour la navigation du Rhin), a été un sujet de discussions particulières; et il faut encore quelque temps pour fondre les réclamations et les intérêts de chaque État dans un accord général.

En réfléchissant sur la nature géographique et statistique de l'Allemagne, on peut se convaincre

que cette belle contrée est plus agricole que manufacturière, et que ses intérêts sont plus attachés aux encouragemens des productions qu'aux avantages qui résultent de la culture des arts. Cette tendance devrait faire sentir la nécessité d'un système de douanes libre, qui servirait à faciliter l'échange des productions du sol. Sur trente-deux millions d'habitans, deux à trois millions à peu près sont occupés par l'intérêt manufacturier, et dix à douze millions par l'intérêt agricole. Un État ainsi composé et organisé en confédération, ne peut supporter aucune entrave dans le commerce intérieur.

La Prusse et le Hanovre se disputent l'influence pour réunir les États allemands par un traité de commerce : mais chacune de ces influences est considérée, celle de l'Angleterre, comme opposée aux intérêts des produits de l'industrie indigène; celle de la Prusse, comme tendant ensuite à rapprocher de son système politique les États des deuxième et troisième ordres; et cette adhésion, selon les vues particulières de certains États, donnerait à la longue au cabinet de Berlin un pouvoir très-étendu dans le corps germanique, qui finirait par remplacer, et qui remplacerait de fait, celui que par tradition et par échelle de puissance a toujours exercé l'Autriche. Dans la nouvelle organisation politique les intérêts autrichiens sont en dehors du centre de l'action du corps germanique. Se reportant beaucoup plus du

côté de l'Orient et de l'Italie, l'Autriche ne surveille que les principes et les garanties de l'ordre public; tandis que, par sa position géographique, la Prusse pourrait exercer une grande influence sur tous les États secondaires entre le Rhin et l'Elbe, et donner à une partie de ce pays son propre mouvement. Il y a, il faut l'avouer, entre le peuple prussien et le reste de l'Allemagne un très-grand rapprochement dans les mœurs, dans l'uniformité du culte, dans l'esprit national, dans les rapports littéraires (qui dans l'époque actuelle exercent une grande sympathie), et par conséquent dans la tendance à un grand développement intellectuel, qui constitue une espèce de pouvoir politique. Ce rapprochement et cette sympathie ne se rencontrent pas dans l'attitude calme, uniforme et tranquille de l'Autriche, que la foi parfaite dans la conservation de tout ce qui a été, et la confiance dans sa propre force, ainsi que dans sa morale et dans le bonheur de ses peuples, rend d'un côté très-puissante, mais à certains égards un peu isolée; elle commande l'estime et la considération, mais on l'envisage comme une puissance *a parte;* elle inspire la confiance, elle règne même dans les cœurs de tous les Allemands, qui sont tous Autrichiens par sentiment, mais elle ne sert pas d'exemple, parce que maintenant on veut changer, et l'Autriche se trouve bien de conserver ce qu'elle a et de rester où elle a été.

La manière d'envisager la question commerciale qui s'agite maintenant, et dont nous avons déjà parlé plus haut, tient en suspens la marche des idées qui dirigent la confédération ; et comme l'Allemagne n'est pas encore arrivée au point de s'émanciper de tout protectorat, on sera pour quelque temps dans les voies des mesures incertaines pour contrebalancer d'un côté l'influence commerciale entre le Hanovre et la Prusse (ce qui est absolument comme si l'on disait entre l'Angleterre et la Prusse), et pour conserver d'un autre côté cette espèce de déférence qu'on a toujours accordée aux conseils de la maison d'Autriche, tutrice du sort général de l'Allemagne. Mais comme tout ce qui arrive dans notre siècle porte le caractère et l'empreinte de la révolution industrielle, ce sera cette action sociale qui paraît heurter à chaque instant et faire brèche à l'ancien ordre de choses, qui décidera la question, puisqu'elle n'est que l'effet de la nouvelle condition des intérêts publics, qui marche pour se classer dans cette attitude de prééminence que lui assure et lui garantit la vie commerciale.

Pour bien se pénétrer de quelle influence sera la révolution opérée par l'industrie en Allemagne, on n'a qu'à bien méditer les expressions de l'assemblée générale pour l'industrie et le commerce tenue à Cassel, dans la communication qu'elle a faite au commencement de Mars 1833, et que nous transcrirons en entier, vu son importance.

Assemblée générale pour l'industrie et le commerce, et une route de fer continentale.

« L'Allemagne, qui, par une suite d'anciennes habitudes et des avantages des morcellemens politiques, était restée étrangère aux entreprises industrielles, réunit aujourd'hui ses forces pour exercer le commerce et l'industrie. Tous ceux qui aiment leur patrie dirigent leur activité vers ces entreprises, qui vont remplir l'existence entière des peuples.

« Une foule d'écrits réunis sur l'économie politique et le commerce ont préparé une grande réforme. Les besoins publics exigent de nouveaux moyens d'existence; les progrès des arts mécaniques accélèrent et multiplient les communications, rapprochent les nations entre elles, et donnent une nouvelle vie à l'industrie.

« Mais les moyens sont dispersés, il faut les réunir. Le point de réunion que nous présentons consiste dans l'extension des sociétés d'actionnaires, moyennant la représentation élective, et une administration hiérarchique, au lieu de la convocation de tous les intéressés. Par ces moyens notre société peut s'étendre sur des pays entiers, et réunir des forces infinies. Elle ne connaît point de différence de nations, et n'est point bornée par les limites que la politique a tracées.

« L'association universelle pour l'industrie et le commerce est le noyau de toutes les associations pour des entreprises spéciales ; elle repose principalement sur la centralisation de tous les capitaux. Les individus ne seront plus ni débiteurs ni créanciers les uns des autres. Celui qui emprunte devient débiteur de la masse, et donne des gages à l'administration centrale ; celui qui place des capitaux à intérêt, les donne à la masse, et trouve sa sûreté dans les hypothèques qu'il a reçues. La banqueroute devient impossible, et la plupart des causes de procès entre les particuliers disparaissent. Publicité, représentation élective, salaires en tantième, et responsabilité des fonctionnaires, sont la loi fondamentale de la société dont les statuts seront bientôt publiés. Le but principal de l'association est de favoriser les entreprises utiles, et non de les faire elles-mêmes.

« Elle porte d'abord son attention sur les chemins de fer et les transports par vapeur, comme étant les plus grands leviers de l'industrie ; mais ces constructions demandent de plus grands moyens que ceux que nous sommes accoutumés à réunir, et elles sont en même temps nouvelles encore sur le continent. Nos opérations se divisent sous ce rapport en deux branches : l'une est confiée à une réunion de négocians entreprenans et riches, qui ont à examiner la garantie et les avantages de ces entreprises ; l'autre est dirigée par un conseil d'ingénieurs et

d'experts distingués par ces sortes d'ouvrages. L'administration de ces entreprises repose sur le principe d'association. Le but est d'offrir un point de réunion, et non de s'arroger des pouvoirs.

« Les chemins de fer et les transports par vapeur sont devenus un besoin urgent pour l'industrie languissante; ils sont la base d'un meilleur avenir, et désormais la condition de l'existence de l'industrie et du commerce. La direction que l'invention des transports par vapeur va donner au commerce du monde, lie le sort des peuples à ces établissemens. Un coup d'œil dans un avenir peu éloigné nous apprend que le commerce qui par eau se dirigeait autour du continent, va se croiser dans l'intérieur par les chemins de fer. C'est dans l'Allemagne, au milieu des pays européens, qu'aura lieu un échange continuel de marchandises et de voyageurs, qui ne sera point interrompu par les dangers de la navigation maritime. Ici vont se concentrer toutes les communications entre la France et la Russie, entre les mers du Nord et les pays méridionaux. Le commerce entre la France et la Russie abandonnera les mers, et prendra la direction d'un grand chemin de fer de l'Ouest vers le Nord-Est. La navigation sur la mer Baltique est souvent interrompue en hiver; alors le commerce des grains n'atteint pas son but, parce que les blés de la Russie ou de la Pologne arrivent quelquefois dans les pays méridionaux lorsque le besoin

en a déjà diminué. Les vins qui vont des pays méridionaux vers le Nord, sont sujets à se détériorer dans les transports de mer. Si l'on évalue les masses de blé que les ports de la Baltique envoient chaque année par cette mer impraticable en hiver, et par le détour de la mer du Nord, dans les pays méridionaux, et la quantité de vin que ces pays expédient vers le Nord, et que l'on songe que tous ces transports se feront par terre, aussitôt qu'une route de fer, passant par Königsberg, Berlin et Francfort jusqu'à Lyon, et par Cassel, Cologne et Bruxelles jusqu'à Paris, aura ouvert une communication par le moyen de la vapeur entre la France et la Russie, on concevra la grande activité qui régnera sur cette route, où l'on verra rouler avec la force et la vitesse du vent plus de marchandises et de voyageurs que jamais le plus grand fleuve de la terre n'en a offert l'exemple.

« On a parlé naguères d'un congrès général pour relever le commerce ; les chemins de fer sont reconnus comme un des moyens les plus propres à atteindre ce but, et sont un sujet précis de délibération (suit l'annonce de la réunion de l'assemblée pour le 1.er Mai). A force de toujours porter plainte, de calculer, d'analyser, de raisonner, on affranchira l'Allemagne de toutes ces petites entraves qui ne servent qu'à la parquer, et sensiblement on en viendra au point de comprendre qu'en affaires de commerce le

plus grand avantage est celui de n'avoir point d'avantage exclusif, ni d'influence prépondérante. Par ces moyens l'Allemagne, comme tous les autres pays, cessera d'avoir des intérêts particuliers, et obtiendra cette unité qui jusqu'à présent n'a eu qu'un but guerrier dans l'explication même d'une patrie indépendante; mais pour que cela s'accomplisse d'une manière avantageuse aux peuples, il faut laisser agir les gouvernemens sans les entraver par une opposition systématique qui ne peut produire que le désordre, et par conséquent retarder ce qu'on voudrait obtenir. »

Revenant maintenant au traité de commerce de la Prusse proprement dit doganal; ce traité, sur lequel on a voulu alarmer l'esprit de quelques États, en le faisant envisager comme un moyen d'acquérir une suprématie de la part de la puissance qui le propose, est celui cependant qui trouvera le plus de sympathies parmi les masses et les économistes allemands; car, outre les avantages réels qu'en tireraient le commerce et l'industrie par l'affranchissement des mille barrières dans l'intérieur, il conduirait à cet ensemble d'intérêts qui se rapproche de l'idée de l'unité allemande, de cette unité qui formera toujours l'utopie de la politique rêveuse du peuple germanique, et qui, impraticable sous certains points de vue, ne le serait pas à l'égard

des intérêts commerciaux; alors la confédération germanique pourrait résoudre le problème de jouir des droits des peuples fédérés et des avantages de l'unité d'action dans tout ce qui regarde l'industrie et l'administration. Les vues privées de quelques employés et une certaine méfiance, qui est toujours fille des petites jalousies, font naître souvent une opposition quelconque, lorsqu'il s'agit d'un rapprochement à l'unité d'un système; et tandis qu'on voudrait élargir le cercle des rapports intérieurs, on conçoit de l'ombrage dès qu'une puissance de premier ordre en présente les moyens à celles qui sont moins fortes. Le système doganal de la Prusse pourrait avoir une heureuse influence, en cela même qu'assurant aux relations commerciales de l'Allemagne confédérée un intérêt de famille, il donnerait plus d'ensemble et plus d'unité à cette masse qui est placée comme un rempart entre deux grandes puissances, pour élever du côté de l'Occident une digue avec les mots *halte-là*, et offrir du côté du Nord un véritable modèle des progrès sages et utiles de la civilisation.

Le principe de nationalité est sans contredit plus prononcé en Allemagne que partout ailleurs, mais c'est une nationalité qui a plus de physionomie démonstrative que d'enthousiasme; et ce qui contribue beaucoup à la faire ressortir, c'est cette régularité de

mœurs et d'habitudes qu'on observe depuis le premier village des bords du Rhin jusqu'à Hambourg et aux frontières de la Pologne. Une chose singulière à remarquer, c'est que la domination française au temps de Napoléon n'a pas laissé de traces qui puissent indiquer un changement positif dans la société allemande, tellement il existe peu de sympathie entre ces deux nations.

Continuant mes remarques sur la marche de la diète, je voulais voir, à l'époque où l'on pensait que les affaires hollando-belges nécessiteraient une espèce d'intervention, si cet aréopage germanique aurait pu répondre, par la nature de son établissement, à l'idée que je m'en étais faite, et qui était celle que le but de son organisation avait été de former un grand État militaire qui pût servir de barrière à la France, sans qu'on fût obligé de coaliser les puissances de l'Empire. Ce moment d'épreuve n'est heureusement pas arrivé, et je n'ai pu juger par le fait si le mouvement de tous ces contingens peut exercer une action assez rapide, et en même temps assez homogène, pour résister avec avantage à une tentative de la France. Il me semble pourtant qu'il serait bien difficile de retirer une grande utilité de tous ces petits contingens disséminés, dont la nature de leur localité, le manque de numéraire qui doit être consenti par les États, l'irrésolution des princes,

qui aimeraient quelquefois à faire prévaloir leurs intérêts particuliers, peuvent si facilement retarder la marche. Ce n'est que dans une campagne compassée, lente et partielle, ou bien dans une guerre où le peuple serait excité à l'enthousiasme pour la défense de son indépendance, comme au temps de Napoléon, qu'on pourrait, je pense, tirer un grand parti de tous ces contingens; mais, dans le cas d'une agression subite de la France, ce serait la Prusse qui ferait face au danger, et représenterait la confédération germanique.

Une des observations que me suggéra la question hollando-belge a été celle que, dans le siècle actuel, il deviendra presque impossible de faire la guerre. Il fut un moment où, dans les circonstances critiques du siége d'Anvers, la diète, mue par l'envie de soutenir un de ses confédérés, et peut-être aussi par l'opinion de quelques personnes influentes, aurait voulu pousser un peu plus vivement les préparatifs d'une guerre, et tenir un langage énergique; mais, obligée de consulter les deux premiers cabinets de l'Allemagne pour savoir jusqu'à quel point les mesures à prendre seraient approuvées et secondées, toutes ses séances commençaient par des propositions d'agir, et finissaient par des ajournemens. Lorsque les oracles de Vienne et de Berlin lui arrivaient, elle voyait qu'il y avait une certaine force supérieure à toute rancune et à tout ressentiment

politique, qui paralysait l'action et détruisait ce principe qui avait fait toute la politique des temps passés. Immense conquête de la prudence sur les passions, des principes sages sur les calculs de l'ambition, et de la grande influence de l'industrie, qui, ayant la parole dans tous les événemens, ne laisse plus les cabinets libres de faire ce qu'autrefois ils auraient décidé dans cinq minutes. Les intérêts de plusieurs millions d'hommes, la quantité des emprunts qui font maintenant vivre les États, l'appel de toutes les fortunes particulières au soutien des gouvernemens, assujettissent les mesures politiques au calcul des besoins de l'État, et hypothèquent les décisions des conseils du trône sur l'opinion publique par l'emploi des biens et des substances de toutes les classes de la société, qui, sans s'en douter, ont obtenu le véto dans les grandes circonstances, lorsqu'elles ne sont pas perverties et entraînées par la démagogie et les perturbateurs.

Ces considérations, qui peuvent être regardées comme un épisode, ne m'empêchent pas d'envisager le principal objet de la confédération germanique comme bien conçu et bien dessiné. Constituer au centre de l'Europe un noyau d'États confédérés, pouvant mettre sur pied une force de trois à quatre cent mille hommes, ayant un même intérêt pour la défense des parties qui en forment l'ensemble, obligés à une espèce de solidarité pour

maintenir l'intégrité du territoire, appuyant ainsi la faiblesse particulière par la force générale, c'est présenter aux puissances étrangères une grande ligne de défense territoriale, qui ne peut manquer d'être regardée par l'observateur attentif comme une belle conception sous le rapport de la politique extérieure, et un moyen efficace pour conserver cet esprit de nationalité qui s'appuie sur l'amour de l'indépendance. Un tel objet est beaucoup mieux précisé et beaucoup plus solide que ce qui regarde les droits et l'influence de la diète sur l'organisation intérieure des différens États de l'Allemagne.

Le congrès de Vienne, en accordant aux princes souverains le droit d'améliorer le sort de leurs peuples, n'a pas songé à rendre toutes les institutions essentiellement allemandes, c'est-à-dire formées dans l'esprit de ce corps germanique dont on a reconstruit la force mécanique et organisé la force morale. De ce manque de prescriptions a découlé la tendance des nouveaux États qui s'est dirigée vers les modèles étrangers, point de départ assez divergent du but de la confédération germanique, parce que tout ce qui n'est point dans la nature d'un caractère primitif ni dans l'esprit des anciennes institutions coutumières, ne peut sympathiser avec la véritable attitude d'une nation quelconque. D'un autre côté le congrès de Vienne, en décidant du sort des princes médiatisés, et en les faisant dé-

pendre des princes de la confédération, leur a laissé l'exercice et la jouissance de plusieurs droits, parmi lesquels sont compris les revenus tirés des dîmes et autres redevances seigneuriales, et avait fait entrevoir l'intention que l'on avait eue d'attaquer l'ancienne partie féodale représentative de l'Allemagne, et de laisser intacte la féodalité de la propriété; or, comme celle-ci ne pouvait trouver appui et protection que dans la nouvelle force représentative des États, les droits de cette propriété féodale se sont trouvés naturellement assujettis au contrôle du nouveau pouvoir législatif, organisé dans les principautés souveraines qui, marchant dans le but de réduire les priviléges, ont dû attaquer certains droits des princes médiatisés.

Telles sont donc les contestations qui s'élèvent souvent entre les prétentions des seigneurs et l'autorité des chambres représentatives; les premiers, cherchant une protection, ont recours à la diète, comme cela se fait dans les grandes circonstances; mais le recours à la diète, dans une pareille occasion, fait supposer en elle une espèce de suprématie législative qui annulle, à l'égard de certaines questions, le pouvoir des États, puisqu'elle s'assujettit au contrôle de cette autorité centrale. Voici donc à quoi se résume la question :

Les rois et les princes de l'Allemagne avaient-ils le droit de donner des constitutions à leurs pays?

S'ils l'avaient et s'ils ont transmis une portion de leur pouvoir aux représentans des chambres, ce pouvoir peut-il être considéré comme indépendant dans tout ce qui regarde leur propre organisation et leur territoire? Le doute élevé sur cette question a fait naître des contestations perpétuelles entre les princes et les peuples, les chambres et la diète; c'est pour cela qu'à l'ouverture des assemblées législatives de Hesse-Cassel, Hesse-Darmstadt, Wurtemberg, etc., la diète s'est vue l'objet d'une très-vive opposition, lorsqu'elle a voulu se prononcer avec énergie pour l'exécution des ordonnances du 28 Juin 1832.

Les chambres législatives ne veulent pas supposer qu'on doive obéir à une autre autorité que la leur, parce qu'autrement ce serait avoir deux souverainetés, dont l'une annullerait l'autre; ainsi, il y a dans cette question toute la vitalité du principe, et par conséquent de la nature des États constitués.

De son côté la diète, représentant le faisceau de tous les pays confédérés, croit devoir veiller à ce qu'aucun d'eux ne trouble l'ordre et la tranquillité de l'Allemagne par des lois qui protégeraient le principe insurrectionnel, et pense aussi que pour sauver l'ensemble elle doit avoir des droits supérieurs à ceux exercés par les États respectifs. Cette collision de doctrines entre l'indépendance particulière et la dépendance générale pourrait devenir très-animée et produire une résistance morale qui

mettrait l'Allemagne dans une position critique; car l'on serait obligé d'en venir à la force, qui n'a pas le bon côté pour elle lorsqu'on l'emploie contre des institutions, ou bien l'on devrait renoncer à assurer la considération de cette assemblée générale qui représente la confédération, et alors on perdrait les avantages de l'unité représentative du corps germanique. Dans cette lutte continuelle, il faut convenir que tout dépend de la sagesse et de la modération des chambres des différens États; car si elles se prescrivent certaines bornes raisonnables, la diète ne cherchera jamais à s'opposer, ni à contrôler leurs travaux.

Le congrès de Vienne est l'oracle dont on commente la réponse quand on veut et comme on veut; c'est le texte qu'on augmente ou qu'on mutile selon que les circonstances le demandent; il est ainsi bien commode, dans certains cas, de pouvoir le reconnaître et le méconnaître, selon les événemens et les avantages particuliers qu'on peut y trouver, ce que nous avons vu dans nos derniers temps. Cependant, jusqu'à ce que l'Europe prenne une tout autre physionomie et qu'elle commence une nouvelle ère politique, le congrès de Vienne sera toujours le texte du Droit politique du 19.ᵉ siècle; mais comme l'époque actuelle n'est qu'une transition du passé à l'avenir de chaque nation ébranlée par la fin et le

développement du siècle qui l'a précédé, le congrès de Vienne péchera avec le temps par le défaut d'être un compromis entre l'ancienne marche sociale et les nouveaux besoins politiques, et il sera remplacé par un nouveau code, qui décidera d'une manière plus précise la physionomie du temps, et qui répondra mieux à l'attitude que prendront les nations. Un pareil code ne peut être que l'ouvrage du temps, et je suis persuadé que si nous voyons que d'autres peuples, pour vouloir atteindre trop tôt ce résultat, sont malheureusement destinés à subir des épreuves révolutionnaires et des essais de désordre, les Allemands obtiendront leur assiette politique peu à peu, se plaçant de temps en temps sur un terrain plus favorable à la fusion de leurs droits nouveaux et de leurs devoirs, sans que pour cela l'on ait à craindre une résistance positive, ni l'unité de l'action hostilement exercée par les masses contre leurs princes. Là où il n'y a ni haine ni passion qui excitent à la vengeance et à la destruction, on ne doit jamais appréhender la résistance populaire. L'attachement à l'ordre public et à la propriété, la considération pour les grands noms et les familles souveraines sont encore dans la nature de la nation allemande; et après tout, comment cette contrée, avec sa probité scrupuleuse, peut elle, comme le dit M. Klimrath[1],

---

1 Nouvelle Revue germanique, tom. XII, pag. 199.

ne pas s'alarmer des partis décisifs ? Si donc elle s'efforce d'arriver à un résultat, elle reculera toujours devant l'idée de suivre les principes de la presse française.

Dans l'automne de 1832, pour se précautionner contre tout ce qui aurait pu faire naître des collisions dans les mesures et dans l'esprit des États, et qui aurait produit par conséquent un embarras, on avait songé à envoyer des individus sans caractère apparent dans les différentes villes où se tenaient les assemblées législatives, sinon pour exercer une surveillance, du moins pour veiller à ce qu'on ne s'écartât pas de la ligne de conduite analogue aux vues de la diète, afin de conserver l'ordre et de garantir l'harmonie générale des intérêts des peuples confédérés ; mais les princes eux-mêmes se sont presque opposés à cette mesure, qu'ils ont regardée comme attentatoire à leurs droits et à leur indépendance. En prenant sur eux la responsabilité de leur marche, ils ont montré le désir de ne vouloir pas être influencés par tout autre pouvoir, jaloux de conserver leurs droits particuliers dans toute leur intégrité.

Tel est le véritable état du corps germanique ; et cette espèce d'indépendance morcelée en petits et grands États qui se rencontrent dans la déférence à l'autorité suprême de la diète, n'ayant pas été bien développée dans tous ses détails, produira toujours cette opposition de droits et de devoirs qu'on ob-

serve maintenant. De là on veut déduire la nécessité de l'unité politique de l'Allemagne, nécessité qui rencontrera toujours des obstacles insurmontables, mais qui pourra bien être remplacée, comme je l'ai fait remarquer, par l'unité de législation et l'unité d'un système commercial, qui ôterait ces petites entraves qui rendent encore inégale la mosaïque des États et des propriétés allemandes. Les rapports fondés sur la législation et sur les intérêts positifs sont les seuls convenables au caractère allemand, et sont préférables aux rapports purement politiques des peuples et des rois, au moyen desquels on ne saurait jamais éviter les collisions et les mécontentemens.

L'ancienne constitution allemande était une constitution d'Empire toute féodale, toute germanique; elle portait l'empreinte du moyen âge avec les variantes du traité de Westphalie; la constitution de la ligue rhénane, donnée par Napoléon, n'était autre chose qu'un code militaire qui rendait les princes absolus envers leurs États, dévots et sujets envers le protecteur; celle du congrès de Vienne est une constitution des États où entrent à peine les anciens élémens féodaux. Retrempée dans la première, on a voulu lui laisser la possibilité de se nationaliser au siècle actuel, sans lui assigner d'une manière assez précise ni limites ni conditions; or, cette nouvelle organisation, n'ayant pas encore une physio-

nomie tout-à-fait neuve et particulière, se ressentira pendant quelques années de cet amalgame de principes opposés et assez mal développés[1]. Mais toutes ces questions se décident en Allemagne par la discussion et l'influence des circonstances, jamais par des révolutions; car on ne peut donner ce titre à quelques émeutes et quelques essais de frénésie encouragés par des étrangers et par ceux qui vivent de troubles et de commotions populaires. Si l'on connaissait bien l'Allemagne, on rendrait plus de justice aux peuples dans leur action sociale et aux ministres qui dirigent leur marche par leurs principes.

Cette manière de discuter avec calme, et d'ajourner bien souvent une décision importante, mènera à établir un accord parfait entre les chambres législatives et les gouvernemens; on finira bientôt par s'entendre avec les représentans de tous les différens États constitués, qui, pénétrés de tout ce qui peut être vraiment utile aux peuples, feront tous les ans des conquêtes paisibles auxquelles le gouvernement

---

1 La réunion de plusieurs ministres les plus éclairés des principaux cabinets allemands qui va avoir lieu, s'occupera sans faute de la manière de préciser une institution qui a besoin de force et de confiance et d'une allure tout-à-fait indépendante. Les conceptions des hommes sont sujettes à être corrigées et souvent changées; mais pour y toucher il faut qu'elles se présentent sous leur côté défectueux : alors l'expérience, la prévision et le bon sens sont là pour les vérifier et les redresser.

même et les princes se prêteront. C'est cette association de principes et la conformité d'administration qui donneront bientôt à l'Allemagne confédérée une grande puissance morale dans l'existence sociale, qui la placeront chaque année dans une échelle de progrès très-marquante et très-rapide, par la raison même de son partage; car chaque pays, une fois affranchi de certains priviléges et d'un système particulier de douanes, sera pour tout le reste en émulation avec son voisin.

Les peuples allemands tiennent à leurs ducs, à leurs uniformes, à leurs fêtes, comme à une propriété précieuse; ils ont une pudeur historique qui les sauve du désir d'un bouleversement, et le sentiment de renverser leur est aussi odieux qu'il était cher à leurs voisins. Ils paraissent inféodés à leur histoire. Les chroniques de leur existence sociale ont sur eux un pouvoir de tradition qui exerce son influence sur les idées des masses, pour leur faire chérir et respecter les mœurs de leurs ancêtres et les imiter : ainsi, bien loin de flétrir leurs annales en exhumant les cadavres de leurs monarques, en rappelant, comme tant d'autres, les crimes, les débauches, les excès de ceux qui les ont gouvernés, ou de ceux qui ont agité leur patrie, ils aiment à se vanter de la chevalerie de leurs princes, à réveiller toutes les idées historiques des anciennes maisons

d'Allemagne; et lorsque la voix de leur souverain se fait entendre, ils croient encore devoir suivre leurs chefs comme faisaient leurs ancêtres, regardant les châteaux et les palais comme les sanctuaires du commandement et de la suprématie. Les titres de prince, de duc, de comte, etc., exercent un pouvoir d'habitude sur l'éducation publique du peuple allemand; et jusqu'aux chevaux bien enharnachés, aux livrées brillantes, ne laissent pas que d'avoir aussi un certain effet sur les masses.[1]

---

1 Un écrivain, qu'on ne soupçonnera pas certainement de servilisme, Henri Heine, dans un des numéros de l'Europe littéraire, a, dans un passage que nous citons, confirmé nos paroles. Voici l'extrait :

« Il n'est pas de peuple qui aie autant d'attachement pour ses princes que le peuple allemand; et ce qui l'affligeait le plus, ce n'était pas le triste état où la guerre et la domination avaient jeté le pays, mais l'aspect déplorable de leurs princes qu'ils voyaient ramper aux pieds de Napoléon. Les Allemands ressemblaient à ces vieux serviteurs des grandes maisons que nous voyons avec attendrissement au théâtre, qui souffrent plus que leurs maîtres des humiliations que ceux-ci sont forcés de subir; qui versent des larmes amères quand le besoin fait vendre la vaisselle d'or et d'argent, et qui dépenseraient leurs épargnes plutôt que de voir la chandelle bourgeoise remplacer la bougie aristocratique sur la table de leurs seigneurs.

« Nous eussions aussi supporté tranquillement Napoléon; mais nos princes, en espérant que Dieu les délivrerait, se livrèrent en même temps à la pensée que les forces réunies de leurs peuples pourraient bien y faire quelque chose. On chercha à ce dessein un sentiment commun à tous les Allemands, et alors

Dans plusieurs contrées la noblesse s'use sous chaque dynastie, et ne se transmet pas comme un héritage sacré qu'on doit perpétuer jusqu'à ses descendans les plus éloignés. Chaque règne voit

---

on parla d'une nationalité allemande, d'une patrie commune à tous. On nous commanda le patriotisme, et nous devînmes patriotes, parce que nous faisons tout ce que nos princes nous demandent. Il ne faut se représenter cependant sous ce nom de patriotisme le sentiment que porte ce nom en France. Le patriotisme du Français consiste en ce que son cœur s'échauffe, qu'il s'étend, qu'il s'agrandit, qu'il enferme dans son amour non-seulement les plus proches, mais toute la France, toute la civilisation. Le patriotisme de l'Allemand consiste au contraire en ce que son cœur se rétrécit, qu'il cesse d'être un citoyen du monde, un Européen, pour n'être qu'un étroit Allemand.

« Ce qui arriva ensuite en Allemagne vous est bien connu. Lorsque Dieu, les frimas et les Cosaques eurent détruits les meilleures troupes de Napoléon, il nous prit la plus vive envie de nous délivrer du joug étranger. Nous nous échauffâmes au son des belles mélodies et des mauvaises chansons de Kœrner, et nous gagnâmes la liberté dans les combats; car nous faisons tout ce que nous commandent nos princes. »

Une des choses que l'on doit aussi remarquer, c'est l'influence qu'exercent, sur les sentimens de toutes les classes, les habitudes de la vie privée de ces mêmes princes allemands, habitudes qui leur garantissent maintenant, à l'égard de l'amour de leurs sujets, les mêmes avantages qui leur étaient assurés de tout temps. Elles ont toujours été les mêmes : simples, sans faste et sans cette étiquette gênante qui distrait souvent les cœurs des peuples en frappant trop leur imagination.

L'attitude de l'ordre social dans notre siècle, les concessions que le pouvoir a faites aux États, les conquêtes assurées par le

d'illustres familles briller et s'éteindre tout à coup, sans qu'on sache quel est le vent mystérieux qui a soufflé sur ces grandes flammes. Dans les autres pays les mésalliances qui s'infiltrent peu à peu dans

---

commerce et l'industrie, la discussion publique et la presse, qui présentent sous un autre point de vue les devoirs proprement dits, et les convenances, le respect et la soumission, les usages qui se sont introduits partout avec l'empire de la mode, et qui ont percé même dans le sanctuaire des cours, ont changé l'allure des monarchies et des monarques. L'ancien prestige d'apparence agissant avec moins de force, ce changement marqué a dû produire un effet positif dans l'opinion et dans le calcul des masses. Les princes allemands étant les seuls qui n'aient pas eu besoin de rien changer, leur allure, leurs manières et leurs habitudes se sont trouvées parfaitement analogues et conformes à l'esprit du siècle actuel. Ainsi les peuples de la confédération germanique ont toujours vu leurs princes avec la même simplicité de costume, avec la même amabilité et la même familiarité dans leurs rapports avec les particuliers, avec la même bonhomie et la même vérité dans leur conduite, les mêmes affections dans leur intérieur, comme si de tout temps leur caractère avait été façonné pour convenir aux exigences de notre époque. Cette attitude, qui n'a pas eu besoin de changer comme dans d'autres États, conserve aux princes le même ascendant sur les cœurs de leurs sujets, qui n'observent pas, dans la manière d'être de ceux qui les gouvernent, une métamorphose due aux temps et aux circonstances. Cela fait qu'en Allemagne aucune nouvelle impression peut modifier les idées et les sentimens des peuples, comme pourrait arriver dans d'autres royaumes où, loin d'envisager la nouvelle physionomie des cours comme un heureux hasard, on la regarderait comme une concession faite à l'époque et à l'esprit public.

les veines des grandes maisons, corrompent la pureté de leur sang; la raison en est simple. Les autres pays ont été envahis, conquis, et ont pour ainsi dire complétement changé leur nature primitive; ceux qui se sont établis en conquérans, ont remplacé la noblesse et les premières races du pays. Les Allemands sont restés Allemands; ils ont colonisé des nations entières, et leur ont donné des princes, mais les leurs n'ont pas été remplacés. En Allemagne, le fils, s'il déroge, craindra le mécontentement de son père, et gardera pur et sans tache le nom de ses ayeux; aussi voyez l'admirable spectacle que cette contrée donne à l'Europe dans ce siècle de mépris et de négation.

La vieille noblesse germanique, la race des hommes libres qui conduisit le monde en s'asseyant à la fois sur les deux plus grands trônes de la terre, celui de l'empereur et celui du pape; cette race qui donna Charlemagne à la France, n'a plus mission maintenant de doter l'Europe d'une civilisation nouvelle, mais de la doter de ses rois. Autrefois elle a donné des princes à la France; maintenant ils règnent en Angleterre, en Belgique, en Italie, et bientôt elle a fini la génération européenne, en envoyant un de ses fils placer son trône sur la tribune de Démosthènes, et sa religion sur les autels du Parthénon. En Allemagne on comprend encore la puissance de ce qu'on est convenu d'appeler dédaigneusement des

parchemins, et l'on peut se livrer, sans craindre le ridicule, à sa vénération pour les grands seigneurs et tout ce qui regarde l'aristocratie; d'ailleurs le respect dont on l'entoure n'est qu'un hommage naturel rendu au courage, au génie, au vrai patriotisme, à la vertu. Le contrat entre les rois et les peuples n'est pas sur le point d'être rompu sur cette terre de loyauté et de dévouement. Les Allemands savent encore que jeter de la boue sur leur noblesse, c'est la jeter sur la patrie, parce que sa considération a été acquise en combattant pour le pays sur tous les champs de bataille où l'avidité des conquérans a appelé la valeur germanique, depuis Varus jusqu'à Napoléon. Les titres ne sont point chose vaine et légère en Allemagne : on ne les jette pas, comme dans quelque autre pays, sur les genoux d'une maîtresse ou d'un favori; on est noble de droit, ou on ne l'est point; et ce droit n'a point cessé d'être digne et vénérable, parce qu'il n'a jamais été mal employé.

Les familles allemandes gardent avec un soin vraiment religieux les documens qui constatent l'origine pure et sans mélange, qui leur permet de prendre le titre de maison chapitrale; et il me semble que c'est une chose bien digne de louange que cette persévérance à conserver l'héritage de gloire de ses pères, quand on ne le souille point soi-même. Ce n'est pas de l'orgueil ou de la morgue, c'est seulement de la piété filiale.

Cette espèce de rigueur que l'on met à conserver intacte la pureté des maisons chapitrales, donne à l'Allemagne la physionomie majestueuse de ces gisemens géologiques qui s'étendent couche par couche dans un ordre simple et grandiose en même temps. Les annales des autres nations n'ont pas de généalogie suivie, il y a de la roture dans leur histoire; et quand on veut reconnaître l'héritage intact des sociétés modernes, on se tourne vers l'Allemagne, souche de toutes les races de l'Europe. L'influence des principes religieux est pour beaucoup dans cette marche calme et régulière de la vie sociale allemande.

Nulle part la vue d'un clocher, l'aspect d'un temple, ne produit autant d'effet, n'inspire autant de respect, ne parle plus à l'imagination qu'en Allemagne. On peut dire que son histoire est en grande partie déposée dans ces voûtes tristes et rebâties de ses cathédrales; et les révolutions, de quelque nature qu'elles aient été, n'ont porté aucune atteinte à ces monumens de l'ancienne civilisation, qui sont devenus les dépositaires des vicissitudes du christianisme, marquant par leurs ornemens ou leur simplicité, par leurs richesses ou les arts qui les décorent, les changemens et l'époque de leur importance.

La sécularisation de certains évêchés en Allemagne n'a eu aucune mauvaise influence sur l'esprit du bas peuple; cette mesure a changé en partie l'organisation politique de quelques États, mais n'a

pas touché à ce qui regarde le culte. Les curés en Allemagne, il faut l'avouer, sont très-instruits, et ont du pouvoir sur le bas peuple, non pour l'influencer dans sa conduite politique comme en Espagne et en Portugal, en se servant de la religion comme d'un instrument pour allumer les passions, exalter les esprits, les faire servir à former des complots et renverser l'ordre pour s'assurer une puissance morale et une force d'opposition; mais pour tout ce qui a rapport aux devoirs religieux, à la morale publique et aux mœurs des familles. Les curés catholiques sont plus instruits que partout ailleurs, et la raison en est simple; comme ils sont toujours vis-à-vis des curés protestans, sans cesse occupés à analyser et à raisonner, ils ne veulent pas leur céder en instruction ni en bon exemple.

En fait de religion, le gros bon sens du peuple allemand est admirable; car jamais il ne mêle les devoirs du chrétien avec ceux du citoyen. Se présenter à l'église dans une attitude de respect et de dévotion, qui pourrait servir de modèle aux tableaux de Granet, y porter ses plus beaux vêtemens, est un point d'amour-propre pour ce peuple méthodique et grave; il prend la religion sous le point de vue d'une consolation et d'une récompense de la vie, sans que jamais personne se permette, dans la conversation, ces plaisanteries sur le culte, si communes en France, en Italie et dans d'autres pays où l'incré-

dulité s'allie souvent à la plus forte dévotion, et où l'on croit quelquefois que le mépris des croyances rend l'homme supérieur aux préjugés, comme si le sentiment de la religion et des vérités éternelles n'était pas le plus bel hommage que l'homme pût rendre à ce grand mystère de la création qui l'enveloppe. En Allemagne la religion est plus une affaire de mœurs qu'une foi abstraite; et par là même elle est tellement liée avec les habitudes de la nation, qu'elle entre pour beaucoup dans les devoirs de la vie sociale. La superstition n'est pas commune dans les pays de la confédération que j'ai observés; j'ai été même étonné de voir comment, au milieu d'un peuple qui se nourrit de traditions et de chroniques, dans une contrée où l'on voit des centaines d'églises, où les cérémonies du culte sont si pompeuses et si fréquemment répétées, on soit si peu superstitieux! Mais le peuple allemand n'est pas exalté; il a une imagination calme, et il reporte toutes les occupations de son esprit sur l'assurance de son bien-être matériel; il n'est donc disposé ni à beaucoup craindre, ni à beaucoup espérer. La superstition a besoin d'une espèce de luxe d'imagination qu'on ne trouve que dans les habitans du Midi ou dans les contrées très-peu civilisées, où l'on mêle les symptômes d'un premier développement aux croyances absurdes de leur origine. Une dame aimable disait que rien n'était plus consolant pour elle que la vue du clocher de Saint-

Étienne de Vienne, et que les heures passées le dimanche au milieu de ce chœur d'église étaient plus ravissantes que toutes celles qui s'écoulaient au milieu des plaisirs. Cette idée peut s'appliquer à plusieurs parties de l'Allemagne. Pour une ame tendre, le recueillement dans le temple du Seigneur a une volupté indéfinissable; elle jouit de toutes les émotions mondaines en les purifiant avec une idée sainte; elle se sert de ses palpitations profanes pour nourrir son imagination de béatitude.

L'aspect d'une église le dimanche, dans les contrées rhénanes, le Wurtemberg, la Bavière, le pays de Baden, de Darmstadt, etc., est vraiment touchant; les gens du peuple se parent pour assister aux prières, et se prosterner avec décence devant les autels du Seigneur. Le respect du temple de Dieu est vivement senti par les Allemands; ils savent se poser pour supplier, et les accords de toutes ces voix qui chantent en chœur le service de la messe, exerce, si je puis m'exprimer ainsi, le magnétisme de la dévotion par un effet beaucoup plus touchant que celui produit par les mélodies de cette musique savante et théâtrale qu'on a introduite dans les églises d'Italie et dans les chapelles des cours, et qui, par le luxe d'une méthode fleurie, profane les paroles d'humilité plutôt que de les rendre dans leur juste sens. On veut mettre trop d'art pour moduler les accens de la prière, tandis que leur expression

toute naturelle doit rendre un sentiment et pas une école; une émotion, un rêve, et pas un talent. On doit attendrir et non pas étonner ou plaire; c'est ce premier but qu'atteignent ces chœurs du peuple allemand, dont la mélodie solennelle et mystique fait retentir les voûtes des églises des hameaux et des cathédrales des grandes villes.

J'ai parlé du parfait accord qui existe entre le catholicisme et le protestantisme dans toutes les contrées allemandes, et je dirai même qu'il y a émulation pour les progrès de la civilisation confiée aux pasteurs. Les curés protestans sont très-instruits, les catholiques sont très-pieux; mais ni les uns ni les autres ne mêlent les devoirs de leurs conditions avec les intrigues politiques, et les fidèles sortent du temple sans emporter aucune idée qui puisse influencer la vie sociale. Le curé allemand comprend la mission qu'il a à remplir, et les bornes de son ministère; ainsi, après avoir satisfait à ses devoirs religieux, il rentre dans la vie de simple citoyen, et vaque aux affaires de sa maison et de son revenu. En général les curés en Allemagne, et sur tout le long du Rhin, jouissent d'un traitement assez considérable pour leur assurer une existence indépendante. La sécularisation de certains évêchés a fait du bien au bas clergé.

Le besoin d'être à son aise est général en Allemagne; et ce que les Anglais nomment le confortable, n'est qu'un raffinement de plus, ajouté à l'existence ordinaire des Allemands, qui, aimant à bien vivre chez eux, ne savent pas endurer ces privations auxquelles peuvent s'accoutumer les Français, et en général tous les peuples du Midi, qui se nourrissent quelquefois de phrases, de projets, et des jouissances que leur donnent tantôt un beau soleil, tantôt un beau clair de lune, tantôt une intrigue, parfois un succès d'un genre quelconque, empruntant à l'imagination la nourriture morale pour remplacer la nourriture physique.

Quoique pourtant l'Allemand aime le confortable et l'aisance chez lui, il n'y a pas de peuple qui se livre tant à l'esprit d'émigration, et qui aime tant à quitter son pays pour tenter fortune dans des régions lointaines. J'étais étonné de voir former dans ce but des associations dans les contrées rhénanes, où ce besoin d'émigration prend de jour en jour plus de consistance.

Ce que le Français appelle *amour de la patrie*, est tout-à-fait différemment compris par l'Allemand. L'un, enthousiaste de sa patrie, attaché avec exaltation à sa gloire, croit que nulle part il ne peut se trouver aussi bien qu'en France. Les gens les plus misérables du Dauphiné, de la Champagne, des Landes, etc., vivant dans de mauvaises chau-

mières, se nourrissant de pommes de terre, réhaussent leur accent toutes les fois qu'on parle de la France, comme s'ils n'avaient rien à envier à personne, et se bercent d'une certaine vanité qui a été de tout temps un caractère distinctif de leur nation. Prononcez les mots de sol français, de rives de la Seine ou de la Loire, et vous voyez les Français s'élever de quatre pouces, se croire maîtres de la terre, en disant : je suis de tel ou tel autre département, je suis Français! L'autre, au contraire, ne croit pas que son pays soit le *nec plus ultra* de la perfection; et quoiqu'il possède une habitation propre et décente, qu'il puisse aisément satisfaire tous les besoins de la vie, il pense qu'il peut améliorer son sort ailleurs, et employer son bras et son industrie avec plus d'avantage dans un pays neuf à exploiter. De pareilles idées se trouvant déjà dans les masses, il n'est pas étonnant que le besoin de faire de nouveaux établissemens s'empare comme une idée fixe de toute cette partie du peuple germanique qui ne sait pas vivre sans un travail matériel et permanent: alors il n'hésite pas un instant à quitter sa maison, sa ville natale, ses parens, pour aller profiter de son travail là où il s'est imaginé pouvoir plus facilement faire fortune; c'est encore une pensée systématique, une doctrine.

Ces émigrations, qui se renouvellent souvent et en grand nombre, rappellent les anciens temps de cette masse germanique qui la première sentit le

besoin d'exploiter l'Europe occidentale, où elle succéda à la race romaine, sans lui emprunter ni ses lois, ni ses mœurs.

C'est une chose bien remarquable que la physionomie du peuple allemand qui, n'ayant jamais été conquis et renouvelé, a conservé des traces de son ancienne manière d'être assez marquantes pour donner une idée de ces temps où il quittait ses forêts et ses terres incultes pour jouir des fruits de sa valeur et de son intrépidité au milieu de ces courses vagabondes qui régénérèrent l'Europe à la chute de l'Empire romain.

On a souvent présenté la confédération germanique pour modèle à une confédération italienne; mais ces deux pays ont, par leur caractère, une divergence si prononcée et si évidente, qu'il suffit de réfléchir sur leur nature et leur organisation politique, pour voir qu'il y a incompatibilité de causes, et par conséquent impossibilité d'obtenir les mêmes effets. En Allemagne, tout est allemand et marche avec les mêmes intérêts; en Italie, il y a une puissance centrale, qui souvent ne peut pas se mêler à la politique des autres États sans présenter une influence ecclésiastique, dont les vues ne sauraient s'accorder toujours avec les principes et l'attitude des autres gouvernemens; une autre a des

intérêts marquans hors de l'Italie, et doit donner à ses possessions au-delà des Alpes une allure qui puisse sympathiser avec ses autres États. Les royaumes des deux extrémités de la péninsule diffèrent, dans leur point de vue politique, par les intérêts mêmes de leur localité : l'un est exposé à tout, l'autre est à l'abri de tout; l'un doit être toujours en sentinelle, l'autre peut jouir sans craindre; ses ports, la fertilité de son sol, ses limites lui assurent prospérité et confiance. Ainsi, en Italie, chaque royaume peut jouer son rôle isolément, et si même on parvenait à surmonter toutes les difficultés, à réunir les puissances qui ont des considérations individuelles à garder, plus fortes que des intérêts communs, leur confédération ne pourrait avoir ni la même marche, ni le même objet.

Le partage, ou pour mieux dire, le morcellement de l'Allemagne en petites et grandes principautés, ayant à peu près la même direction, les mêmes élémens, la même moralité, le même point de vue, est d'un côté très-avantageux au développement de la véritable civilisation, et de l'autre il se prête sans obstacle à une représentation fédérative qui forme sa force centrale et son unité. Un petit État qui prospère, a mille moyens de se créer des ressources spéciales; et l'émulation, lorsqu'elle est dirigée vers le bien-être de la patrie commune, fait germer des élémens de progrès.

Pour en revenir aux émigrations allemandes, ces entreprises doivent être considérées comme très-utiles à la civilisation de l'Amérique; et c'est une belle mission que celle qui, ayant pour but le gain et l'industrie, obtient encore pour résultat l'amélioration du sort des peuples encore barbares. L'Europe a besoin d'un débouché d'hommes; Napoléon s'était chargé d'y pourvoir, en les faisant moissonner sur les champs de bataille : pour que la politique actuelle, qui a pris pour devise la paix générale, puisse trouver un véritable profit dans ce système consolateur pour l'humanité, il faut des émigrations et des colonisations volontaires, suggérées par le commerce et l'industrie, encouragées seulement par les gouvernemens.

Si l'Allemand n'est pas superstitieux en matière de religion, il l'est extrêmement en matière d'histoire. Il n'y a presque pas un château qui ne renferme une tradition chevaleresque, une chronique de revenans, une légende de quelque grand exploit; et chaque village des bords du Rhin et d'autres parties de l'Allemagne abonde de tous ces contes populaires, de ces narrations qui sont une espèce de code pour la crédulité du bas peuple; code qui retient toujours l'esprit public dans une sorte de respect et de vénération pour les anciennes familles des comtes et des ducs. Chaque monument est une

autorité; les gens même qui, par leurs études, leurs connaissances, leur éducation, sont au-dessus des superstitions populaires, racontent avec plaisir, et même avec une espèce de foi, les aventures féodales des plus anciens châteaux et des plus anciennes familles. Cette espèce de religion aura toujours une grande influence sur les mœurs du peuple allemand, et sera en quelque sorte une barrière qui préservera cette nation d'aimer les bouleversemens et d'oublier le passé. On trouve une certaine consolation à se voir entouré de tant de témoignages de la société qui nous a précédés; on est comme au milieu des siècles avec ses princes, ses concitoyens, ses ancêtres, lorsqu'on reste attaché à leur mémoire, soutenue par tant d'édifices, de statues et de simulacres de tous les genres. Si le peuple n'honore pas ce qui a été, il se trouve orphelin du passé, sans ancêtres et sans écusson; et si on veut le forcer de tout oublier pour tout créer, il ne reconnaîtra que l'ouvrage de sa propre force, triste et dangereuse idole, qu'on élève sans prévoyance, qu'on abat sans remords; idole qu'on ne sait jamais respecter, parce qu'on aime à rappeler son origine et son enfantement.

Il ne faut cependant pas se faire illusion et croire que cette influence aristocratique, assez puissante, sans doute, dans l'opinion des masses allemandes, puisse conserver encore long-temps sa force, et empêcher le renouvellement des idées et le chan-

gement dans les principes et les habitudes de la nouvelle société du pays. L'organisation des États représentatifs et le personnel des magistratures et des administrations qui, n'étant plus féodales, se sont plus ou moins modelées sur le système français, changent peu à peu la direction de l'opinion publique envers les grands seigneurs, qui se trouvent en seconde ligne pour la considération et l'influence que donnent les talens d'un député, les connaissances d'un magistrat, ou l'habileté de tous ces employés qui, ne devant leurs places qu'à leur propre mérite, travaillent insensiblement à une révolution morale dans les idées des peuples. L'Allemagne (l'Autriche exceptée) peut être regardée comme organisée d'après un système général posé sur les mêmes bases par le congrès de Vienne. Ce système, prôné par toutes les ambitions du second et tiers état et par les intérêts publics, est une espèce d'appel pour engager les masses à comprendre leur nouvelle condition, et à la préférer à l'ancienne. Ainsi l'on doit considérer dans l'attitude actuelle des peuples allemands deux choses : l'influence qu'exercent encore les anciennes habitudes, les mœurs et le respect pour la haute aristocratie; et de l'autre, le mouvement progressif de la nouvelle organisation sociale, dont l'impulsion a été donnée par les vicissitudes politiques sous la révolution et l'empire français, ensuite par le congrès de Vienne, enfin par

l'exemple de la France et les sermons de la presse. Ces deux points de vue mettent l'observateur à même de juger que l'Allemagne se place tous les ans dans un milieu politique qui changera son ancienne physionomie sans la faire oublier; mais une telle révolution sera toujours modérée et adoucie par cette morale publique qui est encore la devise de la vieille Germanie.

Lorsqu'en France eut lieu la première révolution, il n'y avait plus ni mœurs, ni religion, ni respect pour aucun pouvoir et même pour aucune idée; ainsi tout devait porter le cachet de l'athéisme politique et moral : les croyances sous l'empire furent dictées par la volontée absolue. Dans ces derniers temps, les idées de la masse française se trouvant toutes dirigées vers l'examen et la défense des propres droits, il s'est formé une morale dépendante exclusivement des intérêts politiques. Tout contraste entre les abus, et la résistance populaire a dû porter le cachet d'un ressentiment réciproque, d'un déploiement de force et d'une absence de respect, jusqu'à ce que les intérêts matériels aient rapproché la nation du gouvernement comme dans le moment actuel; mais en Allemagne toutes ces idées ne sont pas dans le public; ainsi l'on peut dire qu'on améliore les institutions sans détruire l'ordre; et comme l'industrie porte naturellement les personnes de toutes les classes à l'élévation à laquelle elles sont

appelées par la nouvelle physionomie sociale, il arrivera, dans ce pays, que les priviléges disparaîtront; que les intérêts publics seront discutés et pondérés; que les différentes classes seront fondues, et obtiendront la considération due à la circonstance et à la personnalité; mais que tout cela sera fait d'après la bonne volonté de leurs princes et avec une espèce de rhytme musical, par lequel tout ira en mesure et où les discordances même disparaîtront par l'ensemble de l'harmonie.

Les Allemands aiment à raisonner; et comme leur raisonnement est lent, leur action l'est aussi. La frénésie de la jeunesse des universités est une espèce d'ébullition, qui s'opère pendant que cette jeunesse est réunie dans le local universitaire; mais une fois que ces individus ont retrouvé dans leur propre foyer leurs possessions, leurs places ou leurs métiers, ils rentrent parfaitement dans la voie de leurs devoirs, et rejettent ces symptômes qu'ils caressaient comme membres d'une corporation scolastique. Il est sûr qu'on trouve en Allemagne peu ou presque pas de jeunes gens oisifs, n'ayant rien autre chose à faire, comme en France, qu'à écrire des articles de journaux, badauder dans les rues pour déclamer des axiomes politiques, ou faire de la littérature libérale. Cette classe, si nombreuse en France, qui encombre tous les quartiers, tous les lieux publics, tous les salons, tous les cafés, n'existe pas en Allemagne.

On peut dire qu'il y a maintenant entre les princes et les peuples allemands une espèce de compromis, par lequel il est convenu de prétendre lentement et d'accorder lentement; avantage immense pour la nation, parce que tout ce qui se fait avec mesure et après de mûres réflexions, ne peut être que conforme à l'ordre social. Si dans quelque chambre représentative on a remarqué une opposition systématique, l'énergie des gouvernemens et le bon sens des peuples en ont fait raison.

Il ne faut pas s'étonner au reste que, dans ces derniers temps, on ait vu des petites échauffourées qui ont troublé quelques villes, et qui ont fait croire à quelques-uns que toute l'Allemagne était en danger, et que la confédération germanique était une pépinière d'insurrections. Le 30 Juillet en France, les journées de Septembre en Belgique, la longue résistance de la Pologne, les troubles de la Romagne, ont jeté dans toute l'Europe une quantité de fabricans de révolutions, qui, fuyant leur pays, ont tâché de réaliser ailleurs ce qui a échoué chez eux. L'idée de tout bouleverser pour s'emparer des places et des biens des autres, a, pour l'ambition de certains jeunes gens qui sont privés du secours de l'expérience, et qui se font eux-mêmes une morale sans principes, son prestige et son illusion. On doit regarder de telles théories comme ces remèdes empyriques, qui trouvent leur débit dans la crédulité

de quelques jeunes dames, ou de quelques convalescens qui espèrent remettre leur santé, et qui en sont ou les victimes ou les dupes. Mais je répète ce que j'ai dit dans le cours de ces observations : que la masse allemande se refusera toujours, et par ses doctrines, et par ses habitudes, et par sa morale, à remplir de bon cœur le rôle de révolutionnaire.[1]

---

1 Je citerai à ce sujet une lettre écrite des bords du Necker (probablement même par un libéral, mais un libéral allemand), qui a été publiée dans un journal français.

« L'opposition anti-gouvernementale et anti-dynastique reproche au gouvernement de France la tendance de sa politique étrangère : l'un des points principaux de l'accusation concerne les affaires d'Allemagne. Il n'est donc pas sans intérêt de traiter la question suivante : l'opposition parlementaire et extra-parlementaire de France connaît-elle l'esprit, la tendance, les besoins des peuples germaniques, et la marche politique qu'elle propose est-elle bien le véritable moyen pour arriver au but qu'elle désire ?

« Évidemment, pour se former une politique saine et raisonnable, il faut connaître le pays dont il s'agit; il faut avoir étudié ses mœurs et ses coutumes, son Droit public et ses institutions, la tendance et les besoins des différentes classes de sa population, et les relations des provinces entre elles. Or, l'opposition a-t-elle bien pris cette peine ? La grande majorité de ses orateurs et écrivains peut-elle prétendre avoir étudié la tendance et les relations politiques des États et populations allemandes ? Qu'elle mette la main sur le cœur et qu'elle l'affirme; je ne crois pas qu'elle l'ose ! On ne prétendra pas, par exemple, que les déclamations de quelques jeunes exaltés qui ont quitté leur patrie pour se soustraire à des poursuites judiciaires suffisent pour donner sur elle des notions justes et au-

Quant aux progrès des lettres et à leur diffusion, il faut convenir qu'aucun peuple dans la basse classe

---

thentiques? — Tous les jours les feuilles de l'opposition contiennent des assertions si étranges sur l'Allemagne et qui révèlent une telle ignorance de l'état de ce pays, de ses besoins et de son Droit public, qu'il doit être permis de douter de la compétence de la grande majorité de l'opposition française pour contrôler sagement et en connaissance de cause la politique du gouvernement de France vis-à-vis de l'Allemagne.

« Et pourtant, à moins d'entretenir l'arrière-pensée, de trouver son honneur dans l'avilissement de celui des autres, la politique naturelle de la France dans les affaires d'Allemagne est si simple, que le cabinet de Louis-Philippe, qui paraît bien mieux instruit des besoins et de la tendance de l'Allemagne que ses contrôleurs superficiels, n'a pu s'y méprendre. Les Allemands, peuple raisonnable, penseur, doctrinaire s'il en fut, mais plein de respect pour les souvenirs historiques et l'ordre légal, ne sont portés ni pour les théories exclusives de l'omnipotence populaire, ni pour l'idéal républicain des émeutes et des révoltes. — La réformation avait brisé en Allemagne toute l'influence politique du clergé; dans les pays catholiques on le respecte, mais on ne le craint plus; c'est qu'heureusement il y a un juste milieu entre la superstition et l'incrédulité, et ce juste milieu c'est le *sentiment religieux*, qui prédomine dans ce pays. On nous parle beaucoup de l'influence du parti aristocratique en Allemagne, et il y a tel publiciste français qui s'imagine très-sérieusement que de l'autre côté du Rhin les barons et vassaux, seigneurs de serfs, de la glèbe, gent taillable et corvéable à gré et à merci, regardent avec mépris l'humble citadin, et que ce sont eux qui décident dans les conseils des princes. Les deux partis extrêmes, surtout légitimistes et républicains, sont encore imbus de ce ridicule préjugé, et j'ai vu, à peu près dans le même temps, des émis-

n'en a autant que les peuples de la confédération. Mais toutes les connaissances que l'on acquiert dans

saires de la propagande révolutionnaire de France bien étonnés de ne pas trouver les serfs auxquels ils avaient l'intention de prêcher la révolte, et des carlistes confondus de voir les ministères dirigés par des bourgeois roturiers. La basse noblesse est pauvre, et depuis la libération des paysans et l'abolition de la main-morte, elle cultive de petites propriétés, ordinairement chargées de dettes, ou elle cherche quelque petit emploi concurremment avec les fils des vassaux de ses ancêtres. La haute noblesse, c'est-à-dire les princes et comtes médiatisés, sont reçus à la cour à cause de leur rang; mais comme ils aspirent à une quasi-souveraineté, on les tient éloignés des affaires, et il y a presque toujours une certaine froideur entre eux et les gouvernemens.

« On peut dire qu'il n'y a presque pas de prolétaires en Allemagne, et, plus qu'en tout autre pays, chez nous le peuple, c'est la bourgeoisie. Un tel peuple, tout le monde peut le sentir, doit vouloir une liberté sage, légale et organisée, l'ordre public et la monarchie. Avec de pareils désirs, il trouve dans la France (*constituée avec l'esprit anti-révolutionnaire qui la dirige aujourd'hui*) un appui moral, et une portion de l'Allemagne aime à se prêter à cette influence si elle garantit l'indépendance de ses souverains et l'inviolabilité de ses institutions. Si vous avez l'intention d'augmenter cette influence et de la rendre plus puissante encore, donnez de la force à votre gouvernement, n'entravez pas sa marche sage et loyale, étudiez l'Allemagne comme il l'a fait lui, n'allez pas applaudir aux scènes de Hambach, qui alarment et dégoûtent les bourgeois, c'est-à-dire le peuple allemand. . . . . .

« Mais quel est donc le but des feuilles de l'opposition, en insultant les princes étrangers? Si c'est pour gagner les peuples qu'elle en agit ainsi, je me permettrai de faire remarquer que

les petites villes comme dans les grandes, ont un objet et sont utilisées comme moyen de conduire la vie matérielle. Une chose bien remarquable, c'est qu'aujourd'hui en Allemagne éclate une espèce de réaction générale contre la philosophie abstraite, qui ne vient pas de la haine des principes en eux-mêmes, mais d'un certain effroi que l'on a de retomber sous le charme de la vie contemplative, qui était si peu utile à la vie sociale et aux intérêts publics, et cette révolution morale et intellectuelle s'est faite depuis que les Allemands se sont vus, en 1814, mêlés au mouvement du monde, contribuant à cette nouvelle existence politique dont ils jouissent.

Les connaissances nécessaires et utiles sont tellement répandues dans l'Allemagne confédérée, qu'on est étonné de voir que, sous ce rapport, il n'est personne qui ne sache ce qu'on doit savoir en théorie pour exercer son métier ou professer un art quelconque. L'instruction primaire étant extrêmement

---

c'est une manière bien singulière de capter la sympathie d'une nation, que de commencer par injurier ses chefs; si c'est là de la diplomatie, pour influencer les ministères allemands, il faut avouer que le moyen est bien original. Ils croient peut-être réchauffer par là l'esprit républicain en Allemagne, afin que le contre-coup s'en fasse ressentir en France? Mais cela prouverait que j'ai eu raison d'avancer qu'ils ne connaissent pas l'Allemagne, et qu'il est bien heureux pour l'influence de la France que ce ne soit pas l'opposition qui mène les affaires.

Z.

encouragée, elle devient un devoir pour les pauvres, ainsi que pour les riches; et ce mot devoir a beaucoup de force dans les idées du peuple allemand. Ce peuple, éminemment doctrinaire, forme pour ainsi dire de sa vie un système dans lequel il fait entrer la pratique de ses institutions et le but de son travail. On ne verra jamais dans ce pays-là, comme je l'ai déjà dit ci-dessus, cette classe de personnes qui ne vit que pour causer et *tribuniser* dans les rues, les cafés et les cabinets de lecture, pour aller faire salon chez les journalistes ou chez les acteurs, comme on le voit dans plusieurs villes de France et dans quelques parties de l'Italie. La mission d'une bavarde oisiveté, que des milliers de personnes se donnent dans les villes, où discuter, contrôler, critiquer, se moquer de tout et faire des plans et des projets, est un aliment indispensable pour tous ceux qui cherchent à faire de l'effet en ne disant rien, et à trouver bonne fortune avec des phrases et de l'esprit, est tout-à-fait en dehors des usages et des habitudes du peuple allemand. Les Allemands ne sauraient que faire de leur personne, s'ils ne l'utilisaient pas par une action positive dont ils aiment à se rendre compte; c'est pour cela même qu'ils savent obéir sans servilité, et se soumettre à ceux qu'ils croient devoir respecter, tout en conservant un sentiment d'indépendance nationale.

Un des caractères distinctifs des gens de lettres allemands et des personnes instruites, c'est la ténacité dans leurs opinions, mais non pas de la présomption de leurs moyens : donnant toujours une assiette systématique à leurs idées comme à leur manière de vivre, ils y tiennent pour être conséquens et parce qu'ils ont la conviction, tandis que certains étrangers qui se croient très-civilisés, et ceux qui sont faussement civilisés, n'ayant qu'un vernis dont ils font grande parade, deviennent quelquefois peu agréables, les uns par le ton d'une supériorité d'ostentation, les autres par l'expression d'une morgue insipide et fatigante.

On aurait grand tort de croire que les gouvernemens allemands se refusent à favoriser tous les moyens possibles de répandre les lumières. J'en appelle à un témoignage qui n'est certainement pas suspect, à celui de M. Jourdain. Il résulte de ses observations, qu'il y a une liberté presque illimitée d'enseignement dans toutes les écoles, dans toutes les classes, et surtout dans les universités, dont les chaires sont le centre de tout mouvement intellectuel. Quand on a connu sur les lieux mêmes les professeurs de ces écoles, on ne peut s'empêcher d'avouer que les gouvernemens, surtout ceux de Berlin, de Weimar, de Stutgard, etc., ne tiennent

pas compte des opinions lorsque le talent recommande un professeur. Il est assez remarquable, dit M. Jourdain, qui a visité la Prusse, que le gouvernement de ce pays, à qui les feuilles libérales reprochent l'absolutisme, ait choisi presque tous ses professeurs parmi les hommes les plus modérés.

Les universités allemandes sont ce que, chez les Français, est la chambre des députés, avec cette différence, que les députés sont élus par le peuple, au lieu qu'en Allemagne ils sont nommés par le gouvernement. Du reste, la chaire universitaire est une tribune; elle est même, jusqu'à un certain point, une tribune politique, où chaque opinion, chaque nuance d'opinion, peuvent s'exprimer. Les gouvernemens laissent aux professeurs la plus grande latitude; et c'est encore une politique sage que de favoriser, jusqu'à un certain point, la liberté d'opinion dans les universités, car cette liberté universitaire supplée à la liberté de la presse. Tous les journaux ont pour rédacteurs des professeurs ou des hommes qui tiennent plus ou moins directement aux universités. Il en est de même de tous les ouvrages qui paraissent dans quelque genre que ce soit; et c'est précisément cette circonstance trop peu remarquée, qui détermine la nature et la forme des journaux, des ouvrages scientifiques et littéraires; en un mot, de tous les produits intellectuels que l'Allemagne fournit en si grand nombre

c'est elle qui en explique les qualités et les défauts.[1]

J'ajoute à ces remarques, qu'il est impossible de ne pas être frappé de la quantité d'hommes instruits que l'on rencontre partout : ce qui leur manque peut-être, c'est la tournure agréable dans l'énonciation de leurs pensées. Si les Allemands brillaient sous le rapport de la finesse et du goût dans l'expression, ils perdraient peut-être cette physionomie grave que leur donnent leurs idées et leur manière de s'exprimer. Une telle nuance est beaucoup plus

---

1 Aucun pays ne présente peut-être, comme l'Allemagne, autant de livres propres à former l'esprit et le cœur des enfans. En France on reconnaît déjà les résultats excellens que peut produire la traduction des contes de Schmid, et de plusieurs autres ouvrages allemands du même genre, qui doivent tous parvenir à inculquer, dans l'âme de l'enfant, des idées de morale, de religion, de piété filiale, de devoir, présentées sous une forme attrayante. C'est M. Levrault, ancien recteur de l'académie de Strasbourg qui, le premier, eut l'heureuse pensée d'introduire en France ces petits ouvrages, et les expériences qu'il en fit d'abord, durent être pour lui et pour ses enfans un grand motif d'encouragement à continuer cette belle entreprise. Un jour se trouvant à Bade, il remit un exemplaire des *Œufs de Pâques* à la fille d'un paysan, et un autre à la fille de la princesse Stéphanie. Le lendemain il eut la preuve que ce genre d'ouvrages pouvait répondre aux besoins de toutes les classes; le paysan alla le remercier du bonheur qu'il avait procuré à son enfant, et la princesse lui fit dire que sa fille avait eu tant de plaisir à lire les *Œufs de Pâques*, qu'elle avait caché ce livre sous son oreiller pour le reprendre à son réveil.

remarquable dans les rapports de la haute société; mais comme le tableau des salons et des boudoirs n'entre pas dans le cadre que je me suis tracé, je me réserve d'en faire un chapitre à part.

Je finis mon bulletin de 1833, sans me permettre de plus longues remarques sur l'Allemagne, pour ne pas sortir des bornes d'un simple aperçu : je dirai seulement que, parmi les trente millions d'hommes qui forment l'ensemble des pays confédérés, il y a un mouvement industriel et agricole, une vitalité sociale, une action morale si progressive, que bientôt cette partie occidentale de l'ancienne Germanie cessera d'agir par individualité, et formera, par l'élan uniforme d'un développement croissant, un ensemble qui aura la plus grande influence sur le sort et l'attitude des autres États. C'est le cas de l'histoire du moyen âge, lorsque la civilisation allemande partit des bords du Rhin pour se répandre dans les forêts de l'intérieur; mais avec un système féodal elle céda l'influence à la grande propriété qui se trouva réunie aux bords du Danube, et les petits princes se contentèrent de concourir à élever une grande puissance élective et monarchique, qui a fait et fait encore le bonheur de ses sujets, quoique privée de son ancien titre.

Mes considérations particulières, jetées sur le papier

sans ordre, et sans le projet d'en faire un ouvrage, ne doivent servir qu'à me rappeler les impressions que je reçois lorsque je visite les différens pays; mais j'engage très-fort ceux qui veulent écrire pour faire connaître la physionomie des diverses contrées de l'Europe, à venir visiter les bords du Rhin, limite non-seulement d'un royaume, mais encore d'un esprit public bien tranché. Le Rhin fait de la France et de l'Allemagne deux pays d'outre-mer pour les deux peuples, dont le génie est si différent dans sa marche, dans ses développemens, et même dans ses catastrophes. L'un a fait des révolutions politiques, l'autre des révolutions religieuses : voilà le grand point de séparation. Je les engage à étudier le développement progressif de la confédération germanique, où l'histoire, du haut des tours féodales, parle aux masses des bienfaits de leurs anciens maîtres, et où les chroniques, écrites en pierre, sculptées sur la figure de tous les édifices, pénètrent les hommes d'un respect religieux pour les traditions paternelles. Là, le dévouement et l'obéissance au pouvoir ont encore leur charme, l'autel est encore debout dans toute sa splendeur, parce qu'on n'a point appris aux hommes à rougir de leur piété, parce que la vénération pour le culte n'y est point un ridicule, et l'irréligion une mode. Que ces observateurs comparent ensuite la marche de cette civilisation lente, mais positive, avec ce qu'on ap-

pelle ailleurs les progrès du siècle, et ils y trouveront le cachet de cette nation qui a conservé, dans tout le cours de son histoire, des traces profondes de ce caractère primitif qui ne s'est jamais usé sous les révolutions.

Si l'Italie est le pays des artistes et des génies, l'Angleterre celui des grands spéculateurs et des grands politiques, la France celui des esprits éclairés et vaillans, l'Allemagne est la contrée de l'homme honnête et paisible, qui sait encore être sujet fidèle et bon citoyen dans une époque où ce mot a été si étrangement interprété.

A Madame

la Duchesse de Dalberg.

MADAME LA DUCHESSE,

Je parle d'un tombeau, et cette idée me reporte à celle de votre deuil! Témoin de vos larmes, j'ai souvent écouté l'éloquence de votre douleur, entraînante dans son expression, profonde dans son accent. Les grands malheurs offrent de la sympathie, et les impressions fortes s'harmonisent ensemble.

Si le récit que je mets sous vos auspices peut être accueilli par vous avec indulgence, je croirai alors avoir tracé fidèlement les impressions que j'ai éprouvées à la vue du monument élevé au milieu de la cascade de Grecy.

Veuillez, Madame la duchesse, en agréer l'hommage et les sentimens de la plus haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble serviteur,

Salvo.

SOUVENIRS DE GRECY.

C'est le destin! Il faut une proie au trépas.

C'est le destin! après le jour la nuit livide,
Après tout, le réveil infernal ou divin
Autour du grand banquet siége une foule avide,
Mais bien des conviés laissent leur place vide,
Et se lèvent avant la fin!

V H.

Pourquoi chercher de nouvelles émotions dans un temps où il paraît que nos fibres ne suffisent pas à supporter la force de tous ces objets qui nous frappent, nous étonnent et nous accablent? Ne serait-il pas plus avantageux pour l'économie de la vie humaine de rester étranger à tous ces spectacles qui émoussent notre sensibilité à force de l'exciter? A quoi bon bercer notre imagination du bonheur de cette vie élégiaque, si bien tracée par la philosophie, lorsqu'elle prêche ses grandes phrases sur le bonheur de l'homme, la félicité publique, par ce stoïcisme moral qu'elle présente comme le véritable prisme des connaissances intellectuelles; à quoi bon, dis-je, tout cela, si nous ne songeons pas à profiter de ses leçons, si nous n'éprouvons pas de sympathie pour ses doctrines, ni d'entraînement pour cette béatitude qu'elle veut nous octroyer? Cette exis-

tence idyllique, ce chaume du berger, symbole de l'idéal du bonheur, ce toit rustique et champêtre au milieu des coteaux, sans foire, sans festin, sans tribune, sans cour, ne paraissent-ils pas faits pour séduire le cœur de l'homme qui se plaint toujours de vivre parmi les orages et les troubles, d'être ballotté entre la nécessité et les fausses illusions, entre les dehors qui trompent et le vrai qui désole? Le berceau solitaire de celui qui borne ses goûts à se plaire dans le coin de son foyer domestique, à aiguiser son appétit et faire de son repos sa volupté et son charme, n'est-il pas propre à tenter, sinon la jeunesse esclave des passions et des tumultes, du moins l'âge mûr, adepte de la raison et de l'expérience? Certes, celle-ci, comme cent autres vérités, est un bel axiome, qui fait un effet prodigieux dans une petite société de gens à grands principes; c'est un langage dont on sent toute l'importance dans le salon d'un ministre disgracié, dans le boudoir d'une femme sensible abandonnée, dans une maison de campagne où est allée demeurer quelque personne en convalescence, dans le cabinet d'un spéculateur menacé de banqueroute; dans le réduit, enfin, d'un homme contrarié par les événemens politiques, désabusé par les caprices d'une fortune ennemie de son ambition, ou par une fatale découverte qui déjoue les beaux projets d'une ame tendre! Mais toutes les maximes, toutes les grandes théories de l'économie

morale échouent contre l'homme qui n'a aucune raison de devenir philosophe résigné; car la philosophie consolatrice est un remède, et rarement on s'en sert quand on n'en a pas un véritable besoin. Après tout, chercher de nouvelles émotions, n'est-ce pas multiplier notre existence, l'arracher à la monotonie, et faire parfois de nouvelles découvertes dans notre sensibilité? Qu'importe si par là même nous nous inoculons des souffrances! qu'importe si nous troublons les plaisirs de la vie en nous identifiant avec des peines empruntées au malheur de ceux dont le sort même aurait pu nous être indifférent ou inconnu! N'avons-nous pas un besoin de nous attendrir? les larmes ne sont-elles pas quelquefois une volupté du chagrin, qui exalte nos sentimens aussi bien qu'un grand désir? Qui peut pénétrer dans les sentimens du cœur humain? Toutes ses émotions sont des mystères,..... toutes ses étincelles sont des foyers ardens,..... ses secrets même ont un langage de convention, qui les trahit dans l'appareil de ses conceptions mystiques.

Qu'on présente deux objets de curiosité; l'un qui montre un emblême, un monument, une enseigne quelconque de l'homme heureux, de l'homme puissant, de l'homme dans l'éclat de ses avantages et de sa fortune; l'autre, qui offre les traces, les souvenirs ou l'attitude de la désolation, de la misère, de la mort : quel est celui des deux objets qui s'em-

pare de préférence de notre cœur? quel est celui qui excite le plus la curiosité, qui enfante une sympathie plus démonstrative, un entraînement plus vrai? La réponse n'est pas douteuse;...... le tableau qui nous émeut obtiendra toujours la préférence sur celui qui nous charme. Une certaine souffrance devient pour nous une volupté de contraste, et nous nous sentons plutôt la force de supporter que celle de jouir. L'homme se trouve tout entier dans cette énigme!

J'étais à Aix en Savoie, dans cette ville où accourent de toute l'Europe les gens qui supposent avoir besoin des eaux sulfureuses, ceux qui sont vraiment indisposés, ceux qui croient l'être, ceux qui désirent le devenir pour avoir un prétexte, un pourquoi pour aller aux bains. En été on doit courir pour chercher un amusement là où on se réunit pour être guéri. Tout le monde est convalescent, et gare à celui qui prétend être en bonne santé! celui-là n'a point compris la nécessité d'une indisposition dans l'endroit où l'on trouve des gens aimables, des dames élégantes, de jeunes ménages, des coquettes novices, d'excellens cuisiniers, de riches amphytrions; là où l'on doit avoir un régime, où l'on doit boire les eaux en bonne compagnie, faire beaucoup de connaissances et se montrer enchanté du bénéfice des localités qui ont souvent raccommodé les brouilleries d'un sentiment ulcéré

et présenté de nouvelles chances à de nouvelles amours, à de nouvelles amitiés.

J'avais l'intention de rester quelques jours dans cette ville pour prendre aussi ma part des réjouissances valétudinaires, et pouvoir raconter ensuite les mille anecdotes qui remplissent les pages du journal des bains; c'est toujours un bon capital pour les *fashionables*, les personnes à bonnes fortunes et pour ceux qui tapissent de leur présence les salons de la soi-disante bonne compagnie, où l'on trouve souvent de mauvaises plaisanteries dénuées de sens commun, et un fonds de conversation qu'on verse sur les ridicules des autres, sans s'embarrasser de celui qu'on se donne soi-même, et de l'idée qu'on fournit de son propre caractère par un tel langage. Je voulais, dis-je, faire un court séjour à Aix, et j'y étais arrivé résolu de jouir et de trouver des distractions; mais il n'y a rien qui enfante plus l'ennui et engendre *il non ne posso più*, que le projet et l'espoir de s'amuser. On est alors toujours occupé à chercher ce qui doit vraiment plaire, et la réalité qu'on y trouve d'après l'attente ne paraît pas celle que l'on s'imaginait d'obtenir.

Dans les lieux de bains on passe une grande partie de la journée à flaner dans un grand casino, et à dépenser son temps toujours à la belle étoile, vivant en public comme si l'on parodiait les anciens. Le principal objet étant de ne rien faire, on

y parvient très-aisément; l'occupation du jeu et de la danse se chargent du reste.

Lorsqu'on prend les eaux, on se croit dispensé de tout autre régime que celui de n'être jamais à soi. Cette vie toute en dehors m'importunait, et je n'ai pas pu l'endurer trois jours de suite; je songeais à quitter Aix, tourmenté de l'incertitude de ne savoir où aller. Cet embarras du choix est aussi un de ces tourmens factices que l'homme s'est donnés, et on peut dire qu'il est coupable en cela; car ce luxe de temps perdu est un déficit irréparable dans le bilan du compte à rendre de notre existence. J'étais donc plongé dans ce grand calcul d'oisiveté, changeant toujours de projets, lorsque me revint à l'idée que tout près de la ville d'Aix il y avait un monument érigé par l'amitié à l'une des plus grandes infortunes improvisées par la main mystérieuse de la fatalité.

Une jeune beauté, parée de tous les prestiges de son âge et de sa position, destinée à faire les charmes de l'amitié de sa protectrice, recherchée par toutes les personnes qui, estimant son mérite, n'osaient pas envier sa place; une jeune femme, dans le moment où elle appartenait à cette puissance qui semblait protéger le monde par le nom seul de celui qui l'avait médusé, avait disparu à côté de celle qui aurait pu la sauver de toutes les vindictes sociales; mais qui trouva son bras impuissant pour se lever et suspendre l'arrêt du destin.

L'idée d'un pélerinage à ce gouffre dont les eaux n'ont pu effacer les traces de l'horreur qu'inspire son attentat, l'idée de visiter cette cascade qui, même dans le temps le plus propice aux illusions de son tableau, ne peut faire oublier aux voyageurs, qui y portent leurs pas pour admirer sa belle décoration, que là il y a un tombeau, une victime; l'idée, dis-je, de ce pélerinage décida ma course à Grecy. L'objet que j'avais en vue était celui de m'attendrir sur les traces de ce funeste accident, et pourtant je me promettais une jouissance! Une jouissance à la vue d'un tombeau! quelle absurde émotion pour le cœur de l'homme! on veut s'affliger, on regrette, on exclame, on verse quelquefois une larme qui, si elle ne décore pas les yeux, part du moins de l'ame dans l'épanchement de la peine; on se révèle, par une pensée lugubre, le sort misérable d'une existence exposée à mille dangers, enveloppés de mystère, et qui se présentent pour nous surprendre au moment où l'on se croit immortel par le bonheur et le plaisir; on est, dis-je, vis-à-vis de ce tableau qui nous sert de méditation et d'évangile, et pourtant c'est là que nous allons chercher la sympathie et l'intérêt de la vie! Notre ame se montre indifférente pour les émotions dont le but n'est pas la destinée de son être, dont la futilité ne la rappelle pas à elle-même; ces sensations, enfin, qui naissent dans un temps prescrit et borné, ne la captivent et

ne la subjuguent nullement. Le principe de notre sensibilité a besoin de ces images mystérieuses qui le mettent en rapport avec ce qu'il craint, avec ce dont il doute, avec ce qu'il croit, qu'il ne sait pas s'expliquer, et qui cependant absorbe entièrement sa pensée individuelle. Quel phénomène que notre organisation! Quel est donc le but et la mission de notre intelligence?

Je quittai Aix, et à chaque pas que je faisais dans la campagne, je cherchais des yeux pour savoir où madame de Brock avait glissé son dernier pas de la vie, où la dame d'honneur de la duchesse de Saint-Leu, qu'on appelait encore la reine Hortense, avait jeté sa dernière exclamation : Sauvez-moi, je suis perdue!

La reine Hortense! ce nom me faisait, malgré moi, rêver encore un autre nom, un autre tombeau! Ma pensée se reportait à cette pierre funéraire, élevée par le ressentiment des rois, par le courroux de la liberté, par la crainte des vainqueurs, sur le roc le plus inhospitalier du monde. Une telle idée pouvait s'emparer de moi, et chasser toute autre attention; car, en songeant à Sainte-Hélène, il me paraissait que le linceul noir couvrait un instant toute la terre habitée, et qu'il n'y avait pas de place pour un autre deuil. Mais notre imagination a moins d'anachronisme que notre cœur; et, loin de me fixer à ce jour où le cercueil d'un seul homme renferma les funérailles de l'obéissance des peuples et de l'an-

cien prestige des trônes, je songeai à cette époque plus éloignée, qui me présentait la magie et la puissance du chef de cinq diadèmes, ainsi que des destinées de toute sa famille, attachées à ce char mouvant dont lui seul donnait l'impulsion si follement accélérée; vers cette époque, dis-je, qui se réfléchit dans notre souvenir comme le festin du monde, où les instrumens étaient des obus et des mortiers, l'apparat, des drapeaux et des couronnes, et les convives, les armées aux enseignes de la gloire et de la soumission. Ce reflet du passé me plongea dans une rêverie dont j'eus la plus grande peine à m'arracher, de crainte de rencontrer le tumulte importun de la plèbe en commotion, comme au sortir d'un spectacle magnifique, lorsqu'on semble craindre que le bonheur dont nous avons joui disparaisse de notre souvenir, par le fracas de la populace qui s'écoule en désordre, heurtant tout ce qu'elle rencontre.

La duchesse de Saint-Leu, tandis qu'elle se trouvait à Aix avec sa dame d'honneur, ne conservait de son royaume que le titre; elle était depuis quelque temps descendue du seuil d'Amsterdam, elle voyageait en simple princesse, et se consolait du divorce qu'elle avait fait avec la grandeur d'un sceptre, par les hommages qu'on rendait à son amabilité et à son esprit. Elle plaisait par ses manières et ses talens; ainsi elle régnait encore sur le cœur de ceux qui l'avaient aimée, peut-être aussi sur celui dont,

pour quelque temps, elle avait subi la puissance. Elle avait aspiré à tous ces triomphes qui sont ambitionnés par son sexe, et la plupart avaient été couronnés du succès. Son jeune âge et son amour pour les arts lui promettaient encore de nouvelles jouissances. Madame de Brock était son amie, sa dame d'honneur, sa lectrice; elle épanchait dans le cœur de sa compagne ses chagrins et ses espérances. Madame de Brock, simple dans ses manières, très-instruite et d'un caractère fort doux, s'applaudissait de se trouver là où la princesse Hortense n'était plus la reine de Hollande; elle aurait été moins heureuse dans une cour de prestiges et de pompes, sous le dais d'une splendeur empruntée, faisant cortége d'apparat et de vanité. Elle se faisait une fête d'être en Savoie, dans cette terre qui touche de près à l'Italie, véritable aimant des ames élevées, qui fait palpiter le cœur à tout âge, et qui se montre ou comme une jeune fiancée, ou comme une coquette séduisante, ou comme une sibille qui a tant de choses à prédire et à raconter. Madame de Brock se trouvait heureuse au milieu de ces hautes montagnes des Alpes, qui répètent encore les échos de la grande histoire, et qui présentent en même temps tous les tableaux variés où le poète le plus sombre, le peintre le mieux inspiré, le savant le plus laborieux, l'amour et le génie trouvent le type de toutes leurs sympathies, le modèle de toutes leurs

productions. Tout était joie pour elle, lorsque, avec sa noble compagne, elle faisait des courses aux environs d'Aix; et soit qu'elle visitât les routes sombres et majestueuses des vallées des Alpes où, pour bien des siècles, le campagnard citoyen, le pâtre des montagnes, ne connurent jamais d'étrangers, où l'homme qui naissait dans ces lieux n'attendait ni pélerin ni riche voyageur, et peut-être ignorait qu'il y avait un monde au-delà des cimes de ces rochers; soit aussi qu'elle allât dans ces villages où les romanciers se plaisent à trouver les lieux de leurs créations, les peuplant de fictions ingénieuses, les animant par des objets et des scènes dont l'image se réfléchit toujours dans l'illusion des personnes qui rêvent le mensonge, en voyant la réalité; soit, enfin, qu'elle reportât sa pensée vers l'homme qui, près de ces lieux, avait voulu faire oublier le héros de Carthage au pied du Saint-Bernard, et Cannes dans les champs de Marengo. Flattant ainsi les idées de son auguste princesse, son ame, enivrée par le double printemps de son âge et de ses espérances, se trouvait en harmonie avec la vie matérielle de ces lieux ravissans..... Encore un jour, et celle qui faisait les délices de la plus belle société des bains d'Aix, devait disparaître pour toujours aux regards de ses amis! Un rocher, creusé au milieu de sa masse difforme, devait presser le corps et étouffer dans son sein la jeune madame de Brock, cet être qui aurait

rendu trop heureux le plus dévoué des hommes, s'il avait pu ceindre sa taille svelte et gracieuse qui échappait à la chaîne passagère d'un bras qui l'entrelaçait lorsqu'elle se balança à la cadence d'une valse tyrolienne. Un voile sombre, impénétrable, s'élevait entre son existence et sa destinée; elle ne pouvait pas lire le *Mane*, *Thecel*, *Phares*, gravé sur les rocs de Grecy, et lorsqu'on eût l'idée de se rendre à cette cascade, elle se réjouissait de trouver dans cette course une nouvelle émotion.

La curiosité qui s'empare avec force d'une imagination jeune, est pour une ame ardente un besoin qui promet de nouvelles conquêtes à la pensée et au sentiment. Cette avidité de voir et d'observer, qui jadis n'était que le patrimoine des hommes, est devenue de nos jours l'apanage et même la passion du sexe. L'envie des recherches marche avec celle de s'instruire, et l'on se sent toujours animé de ce désir, comme s'il s'agissait d'exploiter les mines de mille trésors. On voit maintenant l'Europe parsemée de ces aimables voyageuses qui, intrépides et résolues, affrontent les fatigues, les privations et même les dangers, pour voir, noter, observer et pour s'identifier ainsi avec tous ces spectacles et ces remarques, qui leur étaient entièrement inconnus lorsque l'horizon de leur existence était borné à regarder à travers les vitres de leur hôtel, ou dans l'enceinte d'un salon de danse, le tableau et la société des

dames de leur pays. Maintenant tout est subordonné aux recherches; rien n'arrête leur courage, et les jeunes voyageuses ont aussi leur Saint-Bernard à franchir; le péril ne les arrête pas. Que d'aperçus intéressans, que d'observations exactes sur les mœurs, les usages et la physionomie de différentes contrées notre siècle ne doit-il pas à cette belle curiosité des femmes, qui savent si bien fouiller dans les archives du cœur humain! Comme leur pinceau est gracieux et délicat, lorsqu'il s'agit de tracer les beaux sites de la nature! comme leur jugement est vrai, lorsqu'elles veulent sonder les replis de l'ame! quelle finesse dans leurs remarques, lorsqu'elles pénètrent les arcanes de notre organisation! quelquefois peut-être elles peignent avec les sentimens qu'elles éprouvent; mais alors on ne perd rien à la fiction. Quelquefois, entraînées par le désir de tout voir, elles ne calculent pas le danger; trop confiantes peut-être en cet ange tutélaire qui doit veiller sur leur faiblesse, leur imagination, plus mobile que celle des hommes, se prête volontiers à écarter les obstacles plus qu'à les faire naître. Mais le sanctuaire de notre destinée est impénétrable, et le pressentiment n'est qu'une consolante crédulité, un oracle qu'on explique après son accomplissement, et qu'on ne saurait comprendre auparavant, parce qu'il naît d'une émotion antidatée, qui ne devient un texte que lorsqu'on en a la traduction.

Madame de Brock partit pour voir la cascade de Grecy; elle ne retourna plus.... elle y périt! Un humble monument s'élève sur le rocher qui l'a engloutie; et l'inscription en est simple, comme le sentiment qui l'a dictée.

On m'avait souvent parlé de l'événement malheureux, et du tombeau qui le rappelle. Ce monument d'une nouvelle forme et le tableau de cette cascade homicide furent l'objet de ma course. Je m'y rendis; et lorsque j'eus cessé de rêver à tout ce que je viens de rapporter, j'étais déjà entré dans le petit sentier qui devait m'y conduire.

Des enfans gais et bien portans folâtraient autour de moi; les uns s'amusaient à courir sur les bords d'un petit canal que bordait une allée de tilleuls, les autres m'accompagnaient en sautant de joie. Ce cortége du berceau de la vie, cette hilarité de l'enfance qui m'environnait, me paraissait un symbole d'expiation que présentait le rocher de Grecy, comme un sauf-conduit pour rassurer le voyageur, égayer ses idées, et le réconcilier avec ces lieux meurtriers. La joie de l'enfance éteint même le courroux d'une ame chagrine, soulage le cœur attristé, et contre sa grace naïve, contre son sourire gracieux, vient échouer la pensée du malheur, quelquefois même celle de la mort! Ce tableau de Poussin me parais-

sait un frontispice collé sur les tombeaux de Hervey. Je n'osais pas m'attrister exclusivement, je commençai à interroger.

Le bruit de la cascade ne retentissait pas en écho lointain; les eaux n'étaient point abondantes, et leur concours, quoique assez tumultueux, ne couvrait pas toutes les horreurs du gouffre au point d'en cacher les mille cavernes et les donjons percés dans les entrailles de ces rocs amoncelés comme ceux lancés dans la guerre des géants; ainsi la demi-nudité de cet antre ténébreux où étaient encaissés une centaine de pics irréguliers et fendus de toutes parts, me présenta l'aspect le plus hideux et le plus effrayant. Chacune de ces énormes bosses de pierre tapissées de trous, qui prenaient les formes des squelettes gigantesques, me paraissait un assemblage de têtes de morts. Je crus me trouver dans le grand cimetière des Titans! Le bruit sourd, mais rauque et déchirant des flots qui perçaient les pointes rocailleuses et qui fendaient leur masse, s'échappant en nuages d'écume, murmurant d'une manière terrible dans les sentiers ténébreux où ils allaient se perdre, me paraissait le souffle animé de la nature menaçante, ou plutôt les hurlemens du génie de la destruction. En regardant attentivement cet imposant spectacle, je me demandais à moi-même si la poésie pouvait trouver d'assez fortes expressions pour rendre l'effet de cet horrible caprice, et je cherchais à

mesurer la force de mon imagination pour voir si l'on pouvait en esquisser le dessin sans en avoir vu le modèle! Est-ce le voluptueux, le médisant, le fainéant, l'athée, l'homicide que le Dante, me disais-je, placerait en ces lieux? Et reportant ma pensée aux descriptions de ce poète, qui semblait avoir eu la permission de visiter les régions du séjour éternel, je croyais me trouver au milieu de cette région infernale, peinte, par l'exilé de Florence, avec des images si terriblement tracés, que chaque mortel peut bien sonder sinon l'intensité des peines, du moins l'horreur de l'abîme.

Fixé à cette pensée qui, la première, avait été enfantée par le spectacle dont j'étais frappé, j'avais pour quelques instans oublié l'objet qui m'avait amené dans ces lieux, lorsque mon regard tomba sur une pierre artistement élevée au-dessus d'un roc, qui creusait à ses pieds une urne où l'œil aurait pu pénétrer : à côté on voyait l'empreinte de quelques pas qui avaient glissé, comme si l'on y eût marché avec une semelle de fer lourde, telle que le pas de l'entraînement qui va sonder la mort : je regardai, et je compris. Le cyprès n'ombrageait cependant pas la pierre, le saule ne la caressait pas; et un étranger qui aurait ignoré le sort de la malheureuse victime, aurait pu se demander pourquoi la main de l'homme avait, au milieu d'un gouffre, élevé la moitié d'un obélisque, pourquoi elle y avait tracé ces mots :

Pensez à vos amis! Aucun emblême de tristesse ne se montre à côté de cette inscription, et pourtant elle réveille l'idée d'une infortune; elle semble être là pour quêter la douleur, comme l'aveugle solitaire quête l'aumône sous le chaume du désert! Cette inscription était bien courte et bien simple; qu'importe! je la lisais cent fois : il y avait dans ces paroles une prière, un catéchisme, un oracle! M.me de Brock n'était plus sur la terre, et elle réclamait un souvenir!.... Elle avait été imprudente, et elle voulait préserver les autres d'un pareil danger en rappelant son sort : elle ne vivait nulle part; mais là était son histoire, sa fatalité, qui doit faire rêver à ce qu'il est impossible de comprendre! J'avais oublié la cascade, je n'entendais presque plus aucun bruit; le tableau du lieu avait disparu à mes yeux; toute ma pensée était plongée dans le sens de ces mots : *Pensez à vos amis!* Quand on est absorbé par une émotion ou par une idée exclusive on ne s'appartient plus!

Une figure maigre et décharnée était derrière moi, et j'entendais qu'elle bourdonnait toujours quelques mots à mes oreilles pour me faire comprendre qu'elle était la gardienne de ces lieux; que, dépositaire du trait historique dont je venais chercher les traces et le monument, elle était prête à conten-

ter ma curiosité. La pierre, l'inscription et cet aspect de sépulcre m'en avaient déjà trop dit, et je ne songeais pas à chercher des détails. Lorsqu'on s'attendrit, on est déjà instruit; le cœur a déjà fait sa découverte. Qu'importe de savoir ce qui est moins fort qu'une grande émotion; cependant si je n'avais pas interrogé cette femme, elle n'aurait pas tiré le profit que cet événement lui a assuré! c'est pourtant ainsi que bien de fois la misère se trouve soulagée par une grande infortune. Tout est soumis à l'agiotage dans la vie humaine; la nature, ainsi que le spectacle social, les monumens et les tableaux champêtres, les arts et l'industrie, le malheur et la gloire, les palais et les prisons, les crèches et les tombeaux; tout a un gardien, un portier, un cicerone, un custode, un historien; et l'homme le plus instruit, le voyageur le plus éclairé, le philosophe le moins superstitieux, écoutent tous avec plaisir le suisse du Panthéon qui raconte l'histoire de ses hôtes funéraires, le berger qui mène près de la cataracte du Rhône, le portier qui récite les noms des peintres et l'époque où ils ont travaillé aux tableaux qui ornent les galeries des particuliers et les musées publics; lorsque même, un livre à la main, on se promène au milieu d'une cité ressuscitée, d'un forum rempli d'inscriptions et d'emblêmes, d'une terre déserte, mais pleine de monumens, on aime toujours à interroger l'ignorant gardien qui réclame l'impôt de son

importante sottise; on écoute son bavardage absurde avec intérêt, sinon avec foi.

Tout près de cet éboulement de rochers dont, comme je viens de le dire, les crevasses ressemblaient aux cadavres des cimetières siciliens, où la dépouille humaine reste debout dans les souterrains qui lui servent de palais sépulcral, on a bâti une maisonnette en bois. Un long corridor part de la porte d'entrée, et vient rejoindre la masse où s'éleve le monument; des degrés y sont posés pour faire descendre les voyageurs curieux d'observer le lieu de l'attentat, comme l'homme de la loi qui vient vérifier la place où s'est commis le crime. La femme maigre et décharnée qui, semblable à un fantôme, était restée à côté de moi, habitait cette maison bâtie après que la mort de M.me de Brock eut donné à Grecy la renommée d'un grand malheur, et par là même l'eut rendu digne d'un pélerinage. On pensait que les curieux et les ames sensibles s'y rendraient en foule et pour s'étonner du meurtrier, et pour s'attendrir sur la victime. Une cascade et un tombeau méritaient un gardien.

Depuis long-temps un meunier avait établi sa demeure à côté de la cascade. Là une roue gigantesque qu'agitait la fureur des flots dispersés par les rochers, et qui venaient se rencontrer dans la pente de l'abîme, assurait le gain de son travail; il était l'hôte de ces masses écumeuses, et leur bruit étour-

dissant berçait son sommeil. Lorsque la catastrophe arriva, on agrandit la maison; l'homme continua à soigner son moulin, la femme se chargea du récit de l'aventure.

C'est ici, me dit-elle, en me montrant le dernier degré de cette espèce d'échelle, que M.me de Brock, se détachant de la duchesse, osa s'approcher de ce rocher pour voir de plus près le fond du gouffre.

D'après tout ce que j'ai pu comprendre du langage paraphrasé de cette femme, cet endroit frappait plus la curiosité que les autres; car le flot qui tombait en masse uniforme, ressortait ensuite avec un bruit confus et sinistre, rejetant les eaux écumantes et gonflées comme si le souffle d'un vent impétueux, qui s'élevait des entrailles mystérieuses du rocher, se fût opposé à leur passage et les eût repoussées avec violence pour les disperser dans la voûte fumante de la cascade, qui présentait un disque et un tourbillon où la lumière venait rompre ses couleurs radieuses. Saisie en ce moment par une curiosité irrésistible, poussée par une force qui ensorcelle et nous jette dans un mouvement entraînant, comme si le génie du mal, sorti du sein de l'abîme, l'eût prise avec la main de la mort, M.me de Brock mit le pied sur la pierre, mouillée par le torrent qui se précipitait avec une vertigineuse rapidité à travers la base lisse et luisante du rocher. A peine y eût-elle suspendu son corps et balancé sa

taille, qu'elle se sentit chanceler; son pied glissa! plus d'appui, plus de soutien; les efforts qu'elle fait sont inutiles, le sort est là qui l'attendait; elle se sentit dans le moment entraînée par le gouffre qui paraissait aimanté et soumise à cette force irrésistible qui part d'un décret du Ciel, force sous le poids de laquelle le mortel se reconnaît, se sent petit, mesquin, impuissant. C'était le bourreau des ondes qui venait l'enlever; la mort lui apparut avec son arrêt; sa faiblesse, son impuissance, lui firent sentir qu'elle en était irrévocablement sa proie; et au milieu de ces cris tumultueux qui sortaient du bruyant festin des eaux se précipitant en masse, et ressortant en brouillard prismatique et diamanté, on entendit sa voix déchirante, la voix d'une victime qu'on ne peut plus arracher aux griffes de la fatalité, implorant le secours des hommes. Le secours des hommes! quand Dieu a parlé et a prescrit! qu'on mesure sa puissance, elle n'a pas de degrés! qu'on la calcule, il n'y a pas de chiffre pour elle! qu'on la compare, avec qui?

La duchesse et sa suite entendirent ces mots : secourez-moi, je suis perdue! Quel espoir! quel effroi! l'action devait être plus rapide que la pensée!... qu'on y songe! Quel spectacle!... quelles émotions!.... que de souvenirs!.... ils sont trop cruels pour les reproduire. A peine ces cris ont-ils retenti, qu'on se dévoue : on veut lutter avec

le destin; un cœur généreux ne croit pas à l'impossible. Tout le monde s'approche, le plus intrépide saisit la main qu'elle tendait pour la dernière fois; mais au moment où l'on croit triompher du danger, cette main défaillante, unique et faible anneau auquel s'attachait l'ancre de la vie, échappe à ceux qui la retiennent. Encore un mouvement; elle ne se débat plus, elle glisse, elle tombe, elle disparaît.... L'homme est vaincu; la fatalité triomphe..... L'affreux concert des eaux bondissantes, comme la rage des démons, étourdit les cris, étouffe les sanglots, disperse les voix. Tout est tumulte, tout est frayeur; le délire, le désespoir, s'emparent des spectateurs. Des hommes dévoués veulent arracher la proie à ce gouffre infernal; ils se jettent, comme des dauphins, dans le fond de l'abîme; ils luttent avec les vagues, qui les rejettent avec mépris sur le dos des rochers; ils pénètrent dans toutes ces voûtes que ces mêmes vagues couvrent de leur écume; ils espèrent saisir le corps de l'infortunée; ils plongent partout, remontent à la surface, replongent de nouveau; mais leurs efforts sont inutiles. Dans ces mille cavernes, une inaperçue, celle-même d'où rejaillissait ce fluide écumant, dont le spectacle, véritable guet-apens de la malheureuse, avait séduit sa curiosité, cachait la victime aux recherches de ceux qui auraient pu la sauver; et le destin, qui en était le gardien, se riait des efforts des hommes.

Cependant l'espoir de la découvrir et de la rendre à la vie n'avait pas abandonné l'amie orpheline d'une tendresse qui devait se changer en regrets. Toute la journée elle resta, encourageant ses fidèles serviteurs qui pénétraient dans les réduits de cette cascade qui était devenue son horreur, et qui devait être sa fantasmagorie dans toute sa vie.

Ces mots : aidez-moi! retentissaient à l'oreille de la duchesse de Saint-Leu; ce cri, je suis perdue! déchirait et épouvantait son ame. Un instant, un seul instant, fut l'entre-acte entre le bonheur d'une vie pleine d'illusions et de prestiges, et le tombeau élevé dans le lieu qui devait servir de spectacle intéressant aux yeux de l'innocente curiosité.

Ce ne fut que le soir que le peigne qui tenait ses beaux cheveux, quittant les tresses qui devaient s'anéantir, vint, comme rejeté par le fatal cercueil, déceler le lieu d'où il sortait. Bientôt après les lambeaux de sa robe, surnageant au même endroit, vinrent ajouter à cette triste certitude. Dans une pareille circonstance l'apparition de tout ce qui la touchait, était une révélation; tout ce qui se détachait d'elle, pouvait dénoncer son sort. Alors il ne fut plus permis de douter du lieu où la mort avait saisi sa victime; et par un mouvement de rage, comme si on pouvait encore la lui arracher, on se plongea furieux pour chercher le corps de Mme de Brock : mais lorsqu'on le saisit, ce n'était plus qu'une

chair inanimée, dont les formes meurtries ne présentaient que le tableau hideux de la matière qui venait de perdre son enchantement.

On s'empare avec avidité de ce peigne; ces lambeaux de fichu flottans, serrés dans les mains d'une amie en pleurs, pressés contre son sein, y causaient un frisson de désespoir, en annonçant la perte irréparable de celle dont ils avaient été l'ornement. De tels objets, jetés auparavant dans un coin de toilette, confondus avec la foule de colifichets, sont maintenant précieux pour le cœur d'une amie, et deviennent des choses du plus grand intérêt, des reliques sacrées; on s'y attache comme à tout ce que l'on a de plus cher pour la tendresse inconsolable; l'on croit, en les revoyant, voir celle qui les portait; on croit s'entretenir avec elle, lui exprimer la douleur, lui ouvrir son cœur; et mille émotions, se succédant dans un trouble intérieur, découvrent l'état d'une ame sensible, qui ne sait pas se détacher d'un signe quelconque qui lui rappelle ses liens. Quel bonheur au milieu de la désolation, quand on s'aperçut qu'entre les arêtes du peigne il y avait une petite mèche de cheveux, comme si l'infortunée les eût arrachés pour les envoyer du tombeau à sa protectrice, à son amie : c'était le cadeau de l'éternel adieu; la princesse en fit le talisman de son deuil.

Quel pouvoir de prestige ont toutes ces reliques! Elles sont les oracles de la superstition qu'elles pro-

duisent; la foi, l'amour, l'amitié, la poésie, le culte, le courage leur doivent leur ferveur, leur sympathie, leur exaltation, leur piété ! la pensée lui doit la résurrection de mille souvenirs; le cœur le trouble de tant de palpitations, et de toutes les émotions pénibles ou enivrantes. Il suffit qu'un objet ait appartenu à une personne qu'on a aimée, pour que notre sentiment en forme une espèce de symbole, où il se plaît à faire revivre toutes les idées qui la lui avaient rendu chère, et s'y attache comme à ce qui représente l'être qui n'existe plus! Alors la vue de la moindre chose qui le rappelle, nous fait verser des larmes, nous donne la force d'endurer la douleur de réminiscence, et quelquefois même elle reproduit à s'y tromper les sensations de la réalité! Combien la foi chrétienne ne doit-elle pas à de pareils simulacres, qui ont enfanté, depuis le moyen âge, tant de grands sacrifices et d'héroïsme! combien de sermens et de croyances ces restes de monumens, qui révèlent à notre pensée et à notre cœur toute une histoire et une grande expérience, n'ont-ils pas produits! et que de fois notre ame fervente n'a-t-elle pas accordé à ces mêmes emblêmes le pouvoir des miracles, heureuse de s'y soumettre et de s'y conformer! La politique aussi s'est servie de ces oracles, pour enflammer l'enthousiasme des peuples, et tirer parti de leur dévouement! l'amour enfin, l'amour, ce grand ouvrier de la nature, ce

talisman de tous les âges et de toutes les conditions, n'est-il pas aussi miraculeux, lorsqu'il reproduit toute sa magie à la vue d'un morceau de papier, d'une tresse de cheveux, d'une bague, d'une simple image, d'une écharpe, d'une chaîne, d'une ceinture, d'une feuille desséchée, de quelque dessin, d'une romance, d'un portrait, ou de tout autre objet que la tendresse et l'amitié abandonnèrent à ceux que la sympathie avait choisis et désignés? Le fils s'émeut en regardant le chapelet qu'il voyait entre les mains de la mère qui ne vit plus, et prie la Providence pour elle; il devient fier lorsqu'on lui montre l'épée de ses aïeux, et veut se rendre digne de la porter. Les restes d'un vieux drapeau, la pierre muette du cercueil d'un grand homme enivrent le jeune héros. Le tendre époux qui a perdu sa femme, à la vue du voile dont elle couvrait son visage, verse des larmes de douleur; et le cœur qui a su aimer et qui n'a trouvé son existence que dans ce sentiment, s'il se trouve privé pour toujours de l'objet de son ivresse, ou s'il en est séparé, ne sait vivre qu'au milieu de ce sanctuaire de reliques qui le lui rappelle. Pouvoir enchanteur et désolant en même temps de notre imagination, qui sait multiplier notre bonheur et notre infortune, alliant la mort à la vie, le passé au présent, le présent à l'avenir, la réalité à la fiction....

Je n'avais pas connu M.me de Brock, et cependant j'aurais voulu demander à la femme qui me suivait,

si je pouvais avoir une dent de ce peigne que je supposais sans cesse renaissant comme le velours du fauteuil de Voltaire, la robe de Marie Stuart et tant d'autres restes précieux dont on ne cessera d'avoir des parcelles, tant qu'on spéculera sur la crédulité de l'homme; mais je pensais que ces tristes reliques étaient exclusivement possédées par la duchesse, spectatrice du malheur, et je retournai sur mes pas, absorbé par les impressions que je venais de recevoir.

Les enfans étaient toujours le long du petit chemin qui conduisait à la grande route; en me revoyant ils se groupèrent de nouveau autour de moi. Les uns avec des violettes et des pensées pour me les offrir, les autres mangeant de bon cœur les fruits de la saison; et le tableau gai et riant qu'ils présentaient, leur sourire d'innocence et de sécurité, leur joie sans rancune et sans malice, parvinrent à distraire mon imagination devenue sombre et morose; répondant moi-même à leur joie par des caresses, je voulais leur exprimer ma reconnaissance pour la mission charitable qu'ils accomplissaient, sans le savoir, en égayant le deuil de mon ame : ainsi tous ces petits emblêmes du printemps de la vie métamorphosèrent la sensation pénible que j'avais éprouvée, laissant place seulement à mes réflexions et au besoin de méditer sur ce que je venais de voir, comme sur une leçon d'expérience

dont le raisonnement me présentait mille analogies ! Un pas hasardé, un pas incertain sur un terrain glissant au milieu d'un gouffre rapide, entraîna à la mort une jeune personne pleine d'espérance ! Dans cette image on trouve l'individu et les masses, l'action et l'égarement de l'homme isolé, ainsi que l'entraînement et le délire des peuples, l'imprudence et la hardiesse de certains pouvoirs, l'économie animale, l'attitude morale et politique, enfin, tout cet ensemble de l'ordre social et de la marche du cœur humain, qui se dessinent aux yeux de l'observateur, qui ne peut s'empêcher de voir dans cela l'ordre immuable d'une main invisible et puissante qui préside au sort de l'humanité.

LES PÉLERINS
AU CHATEAU DE RHEINSTEIN;

Vieille chronique allemande.

La comtesse Iv........, dame polonaise, fort aimable, dont l'esprit est bien nourri de la littérature romantique, venait de faire une course sur les bords du Rhin. Son imagination, frappée de toutes les beautés que lui présentait le tableau ravissant de ce fleuve, qui est une source inépuisable pour la poésie et pour l'histoire, cherchait partout des souvenirs du moyen âge, pour donner à cette course l'intérêt que peuvent seuls inspirer ces monumens et ces débris, témoins de la première civilisation et de la féodalité la plus marquante.

De retour à Francfort, elle voulait tracer sur le papier un fait qu'elle disait avoir tiré d'une ancienne chronique du château de Rheinstein; mais les soirées et les cercles où elle brillait, lui arrachèrent le temps qu'elle aurait pu donner à une esquisse littéraire. Un jour je trouvai sur sa table quelques lignes, tracées à la hâte, qui annonçaient le projet et le désir de continuer son sujet. Pour la délivrer d'une occupation qui l'aurait arrachée pour quelques heures à ses amis, d'après ses instances, je me chargeai de

suivre le récit de la chronique qui, comme toutes celles dont fourmillent les villes de l'Allemagne, et qui exploitent partout la croyance populaire, ont quelquefois du merveilleux, quelquefois de l'exagéré, et toujours la couleur des temps qu'elles retracent.

Je ne prétends pas obtenir pour mon récit une foi entière, mais de l'indulgence et cette même confiance qu'accorde le peuple aux *Volkssagen.*

Les pélerins au château de Rheinstein.

Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

BÉRANGER.

. . . .
. . . .
. . . .

[1] Les pélerins se sont arrêtés en même temps. Leurs yeux parcourent l'immense étendue du pays qui se déroule devant eux; vallons, montagnes, rivières, flèches d'églises, tout n'est envisagé par eux que comme des ornemens de ce Rhin majestueux, qui absorbe et fixe entièrement leur attention. Depuis ces hauteurs couvertes de vignes jusqu'aux plaines nuancées qui bordent comme une immense tapis-

---

1 La première page de la chronique devait être probablement illisible, car le récit paraissait déjà commencé.

serie les coteaux du fleuve, tout est pour eux objet de ravissement et d'extase. Leurs regards ne peuvent pas se détacher de ces vagues qui se déroulent en longs replis argentés, empressées d'arriver au sein de ce vaste bassin du monde, de cet Océan, où elles déposent le butin de leur course : tantôt ce sont des sapins immenses, qui couvrent de leur masse sombre et touffue les îles formées au milieu de ces couches limpides; tantôt ce sont mille petites fleurs, et des plantes et des arbustes tout verts, qui se penchent, avec leur chevelure de feuillage tremblant, sur les eaux, comme les têtes des jeunes filles sur le sein de leur mère. Le pélerin admire comme cette belle rivière, sanctuaire des beautés du moyen âge, se joue et maîtrise les hommages de tout ce qui est à ses pieds. Quelle est, en effet, la force qui a jamais pu retenir le cours capricieux et inégal d'un grand fleuve ? Mille rochers barrent son chemin et s'opposent à son passage; il les franchit comme un cheval vigoureux, et la blanche écume qui couvre les rochers, témoigne des efforts que lui coûte sa victoire.

Une troupe d'hommes armés suit lentement la rive de ce fleuve; leurs armes sont noires comme un cercueil, leurs boucliers sont chargés d'emblêmes sinistres, et la haute stature du chef qui marche à leur tête, le fait ressembler de loin à l'obélisque du tombeau.

Où vont-ils ces guerriers funèbres, quel est leur nom et leur projet? on les interroge... pour toute réponse, le silence! un seul regard, la fascination! Les laboureurs et les pâtres qui les voient passer, se signent en tremblant; et quand on leur demande la cause de leur épouvante, ils vont en prières s'agenouiller devant la croix du grand chemin, et ne répondent pas!

Cependant, tandis que ces chevaliers farouches disparaissent, comme des fantômes, au détour d'une forêt dont le feuillage de sapin se confond avec leur armure, les deux pélerins cheminent dans le même sentier. L'un, déjà vieux, laisse tomber sur sa poitrine sa barbe blanche; c'est la cuirasse de vieillesse, elle est forte du respect qu'on lui doit. L'autre, à la figure pâle, aux yeux noirs enfoncés par le chagrin, marche la tête baissée, sillonnant la terre de son regard fixe et immobile; quelques soupirs se font jour à travers sa poitrine haletante : on dirait que son ame est en agonie. Une sorte de mystère semble les envelopper tous deux; ils ne répondent pas aux paysans qui leur demandent leur bénédiction et le récit de leurs aventures. Pourraient-ils prononcer le nom du Seigneur? pourraient-ils révéler leur histoire? Les passans sont des curieux, et les voyageurs ne cherchent peut-être que des complices où des ennemis. Leurs yeux d'anxiété semblaient épier sur le fleuve quelque objet qu'ils attendaient

avec une impatience pleine d'une idée exclusive; c'est leur secret, leur vie!

Fixant de leurs regards un site écarté du grand chemin, les pélerins ralentissent leur marche et paraissent la proie de leur tristesse ou de leur espérance, peut-être même de leurs remords! mais qui aurait le droit d'interpréter leurs sentimens? La noblesse répandue sur tout leur visage impose; un grand malheur a pu lui donner plus d'éclat. . . .

. . . .

Le temps est beau; l'air, chargé d'aromes, se répand comme le voile parfumé d'une sultane; le brouillard d'automne s'évapore derrière les montagnes comme un soupir, on dirait qu'un jour de printemps va suivre une matinée si belle. A peine le soleil se levait à l'horizon, que la forêt et le fleuve semblaient l'ébauche d'une nouvelle création; les collines, dorées à leur sommet, paraissaient des cierges allumés devant l'autel; les légères vapeurs du matin montaient comme des nuages d'encens, et le haut clocher de la vallée ressemblait à une main levée pour vous montrer le ciel! La nature se taisait, et cependant elle paraissait chanter les louanges du Créateur; son silence était son hymne, son harmonie : rien ne troublait la solennité de cette scène religieuse, et les deux inconnus restaient plongés dans l'extase de la contemplation (ce moment est à l'homme, c'est la véritable devise de son être); quand

un bruit de rames, semblable au battement pressé de l'aile d'un oiseau qui s'échappe, vint tirer les étrangers de leur rêverie.

Une barque s'approche avec précaution; une petite bannière grise avec une étoile noire se déployait au timon : quand elle eut touché le rivage, ils s'embarquent et ordonnent au batelier de faire force de rames. Le batelier s'incline, et bientôt ils disparaissent entraînés par le fleuve rapide. Leurs regards ne saluent point les lieux qu'ils viennent de parcourir; là, pour eux, il n'y avait point de souvenirs!

La présence de ces hommes mystérieux, qui avaient troublé pendant la matinée les rives paisibles du Rhin, fut le sujet de toutes les conversations de la journée; on ne savait à quoi attribuer leur apparition. Cependant il courait dans le pays des bruits de vengeance et d'assassinat. De tels événemens étaient les épisodes journaliers de la vie féodale; ils n'étaient ni commentés, ni punis, parce qu'ils n'inspiraient pas d'horreur; car ils étaient commis dans les châteaux. Le serf ne pouvait pas avoir de morale; il sentait le trouble, mais il ne le devinait pas : ainsi le crime et la vertu étaient pratiqués sans être ni punis, ni appréciés.

On disait que le farouche Bertram, l'assassin du vénérable châtelain d'A......., l'usurpateur de ses domaines, était à la recherche du fils de ce malheu-

reux seigneur, qu'on croyait revenu depuis peu dans son pays natal, où un fidèle serviteur l'avait instruit de tout, et l'avait, à l'aide d'un déguisement, soustrait aux recherches de son ennemi mortel; on ajoutait que tous les deux, bravant les dangers du voyage, étaient allés demander justice à l'empereur, tenant alors cour plenière au milieu de ses barons et de ses vassaux.

La nuit s'était répandue sur la terre, non avec sa robe d'azur parsemée de reflets, mais avec des crêpes de deuil qui couvraient au loin les riantes contrées du Rhin. Le prolongement monotone des vents sur la bruyère, et les longs sifflemens de l'onde, semblaient la voix des démons qui s'appelaient pour le sabbat; les éclairs brillaient sur un ciel sombre, comme si quelque géant eût tiré son glaive dans les nues; le tonnerre semblait la rage de l'esprit malfaisant luttant avec le fleuve, qui se dressait contre lui comme l'hydre contre le fils d'Alcée.

Une barque fragile luttait seule contre la fureur des élémens, trois hommes la remplissaient; et à la lueur des éclairs, on eût distingué deux pélerins les mains levées, priant l'Éternel de les sauver de la fureur de l'orage. Leur vie devait accomplir un décret du sort, et leur prière fut enfin exaucée. Le flot, les rejetant avec force sur le rivage qu'ils n'avaient cessé de côtoyer, fit échouer leur barque sur le

gravier de la rive, et leur permit de recommencer leur voyage à travers les champs bouleversés par la tempête et les excursions des archers seigneuriaux. Une tradition ancienne, répandue parmi les peuples des villages des bords du Rhin, attestait l'apparition de larves grisâtres le long des bruyères touffues de ce fleuve, asile des spectres et des victimes vengeresses. Les voyageurs avaient soin de s'éloigner des bords du Rhin, et de ne pas envelopper leur corps de cette brume traîtresse, qui sortait de la rivière pour cacher une certaine clarté fantastique qui faisait marcher sans cesse devant elle sans rencontrer un abri.

Les deux pélerins ignoraient le sentier tracé par la fatalité, et ils s'y abandonnaient comme tous ceux qui veulent être les arbitres de leur sort et jouer le grand lot de la vie; mais le ciel les protège...., ils sont déjà devant un château dont les vitraux bariolés répandent autour d'eux une lumière douteuse, ils vont s'avancer vers le pont-levis, lorsqu'une voix rude arrête leur marche : on leur demande ce qu'ils veulent : pour toute réponse ils montrent leurs habits déchirés par les vents, leur poitrine mouillée, leurs jambes écorchées par les ronces, leur tête surchargée de l'eau de l'orage, leurs yeux dévorant la douleur, et qu'on pouvait croire flétris par la misère; alors la même voix leur dit d'attendre, il fallait l'ordre du châtelain. Quel est donc, se disaient

les pélerins, ce château où l'on n'ouvre pas de suite aux passans les portes dans la tempête, et où on laisse les malheureux souffrir si long-temps, opposant une barrière à l'hospitalité ? Enfin, après une longue attente, les pélerins sont introduits; on leur fait traverser des corridors à peine éclairés, escortés d'une troupe nombreuse d'hommes d'armes; on eût dit qu'ils étaient des prisonniers, et non des voyageurs réclamant un abri pour une seule nuit. Leurs pas résonnent dans les longues galeries, dont l'écho ressemble à la voix d'un mourant; des torches rougeâtres et fumeuses illuminent leurs conducteurs d'un reflet fantastique; les hibous et les orfraies font retentir leurs soupirs funèbres, et parfois les étrangers croient entendre au-dessous de leurs pieds un bruit comme la chute d'un torrent qui se brise, emportant l'écho des gémissemens humains; ce murmure se répétait dans chaque chambre d'une manière confuse et indéfinie, comme ces voix insaisissables qui se répondent dans la nuit.

Après bien des détours à travers ces voûtes ténébreuses, on mène les voyageurs dans la grande salle du château, éclairée par des matières combustibles, dont la flamme jaunâtre se réfléchissait sur les ogives et les fenêtres de vitres colorées, d'où paraissaient se détacher des têtes, des bras, des poignards, que l'ondulation même de la lumière rendait mobiles au regard. Là, une grande table, char-

gée de mets, les invitait à réparer leurs forces épuisées. Cependant le plus jeune des pélerins ne s'est point assis; un feu dévorant brille dans ses regards, et l'on ne sait à quoi attribuer les mouvemens impétueux qui l'agitaient. Autour de la salle sont des statues de chevaliers, de princes et d'évêques, avec des écussons aux armes d'A...... qui sont effacées à quelques endroits. A table sont des seigneurs et des vassaux de haute stature : les uns ont un visage farouche; les autres, à la figure mélancolique, semblent ressentir quelque peine cachée, et se parlent à voix basse : aucun d'eux n'a fait attention aux nouveaux hôtes qu'on vient d'introduire. Un seul chevalier paraît suivre avec anxiété et colère les mouvemens du jeune homme; une étincelle sombre, comme la flamme homicide de l'œil de satan, jaillit de sa paupière; sa taille gigantesque s'appuie contre un évêque de marbre placé derrière lui, il serre avec force de temps en temps la dague pendue à côté de sa cuirasse noire et bronzée, et il l'agite dans la main, comme si cet attouchement produisait sur lui une volupté féroce. Le plus âgé des pélerins porte alternativement ses regards sur son compagnon et sur son hôte; il a reconnu le visage de l'usurpateur, il n'a pu se tromper sur ses mouvemens, alors il comprit tout le danger de sa situation. Il pense que, pour le jeune héritier de son maître que la tempête a mis fatalement entre les

mains de son ennemi, il n'y a que la mort à espérer; il tremble, il y songe.... Une idée prompte lui est suggérée par son cœur; le moment est grave et solennel; il croit qu'il faut aller noblement au devant du trépas..., il se lève lentement et, promenant sur toute l'assemblée un regard assuré, avertit les chevaliers d'écouter le lai d'un troubadour! chacun reste étonné : on fait silence. Alors, d'une voix forte et sonore, il leur raconte l'histoire suivante :

Sire d'Angsberg de la contrée
Était le soutien et l'appui,
Le pauvre et la veuve éplorée
Trouvaient leur secours près de lui;
Deux enfans seuls de sa vieillesse
Embellissaient tous les instans,
Et dans leur commune tendresse
Ils trouvaient des plaisirs constans.
Mais, hélas! un jour pour la guerre
Le jeune seigneur est parti,
Déployant dans l'air sa bannière
Qui va défendre son pays.
Ainsi, resté seul sans défense,
Sans pages, valets ni vassaux,
Près du vieux duc sans défiance
Dont vides étaient les créneaux,
Un traître au milieu des ténèbres
Introduisit ses noirs soldats,
Qui, poussant tous des cris funèbres,
Au duc donnèrent le trépas.

Alors il voulut que Clémence,
Dans la chapelle du castel,
Devant Dieu prenant sa défense,
Se dit son épouse à l'autel.
Fuyant le meurtrier de son père,
Elle dit fière et sans soupir,
A l'assassin plein de colère,
Laisse-moi, j'aime mieux mourir.
Bientôt le jour de la vengeance
Viendra luire sur le félon,
Les amis briseront sa lance,
Et briseront son éperon.
Quelqu'un viendra dans le silence
Pour punir enfin sa noirceur
Des coups du seigneur sans défense,
Et des souffrances de la sœur!

A peine le vieillard a-t-il fini, que le farouche Bertram, tremblant de colère, veut s'élancer pour frapper ceux qui le bravent; mais une force inconnue l'attache à son fauteuil élevé. Pâle, les cheveux hérissés, les yeux hagards, on dirait qu'il écoute le bruit de la tempête qui n'a point cessé ses hurlemens lugubres; on ne sait s'il est mort, ou s'il est en proie à quelque horrible fascination, quand tout à coup, aux roulemens prolongés du tonnerre, on croit voir la vieille statue de l'évêque écarter ses mains jointes, étendre ses deux bras menaçans en remuant ses lèvres de pierre, puis rentrer dans son repos! Les imaginations torturées par les remords

enfantent les phantasmagories les plus absurdes!.. La résurrection des spectres est dans notre conscience alarmée! Les chevaliers restent frappés de stupeur; leur courage ne peut se mesurer avec cette force mystérieuse. Quelques-uns, zélés compagnons de Bertram, veulent le secourir; mais le prodige se renouvelle; on dirait que les autres statues de la salle les arrêtent de leurs froides mains, et tous, la tête penchée sur leur siége, ils ressemblent, avec leur face livide et bouleversée, à des malheureux que la mort aurait saisis dans une orgie. Quel moment! Bertram gît glacé; son artère a cessé de battre. Les deux pélerins, à genoux et les mains levées au ciel, remercient la Vierge et les évêques du prodige qu'ils viennent de faire éclater. Les autres chevaliers se joignent à eux, et, devant tous, le jeune seigneur d'A....... promet de faire bâtir une chapelle pour perpétuer la mémoire de cet événement.

Après les premiers momens donnés à l'émotion produite par une scène si inattendue, tous se prosternèrent devant l'Être suprême qui avait dirigé leur sort. Prier et rendre graces à l'Éternel sont une consolation et une joie pour le cœur de l'homme qui sent la puissance de l'auteur de tous les bienfaits, et au plaisir de se revoir au milieu de ses anciens amis, qui faisaient éclater toute leur joie d'être enfin

délivrés des nombreux satellites de Bertram, le jeune duc songea à sa sœur. Hélas! c'est en vain qu'il interroge tous les habitans du château, personne ne répond, personne ne peut donner des renseignemens; Bertram a emporté avec lui ce secret dans la tombe.

Alors une noire tristesse remplaça la joie d'un moment; tous les fronts se penchèrent vers la terre comme l'urne d'un monument, et tous se renfermèrent dans un silence qui n'était troublé que par des soupirs.

Après quelque temps de ce morne repos, un chevalier, à la figure noble et majestueuse, s'adresse au duc et lui promet de lui ramener sa sœur, dût-il y perdre sa vie. Le duc lui permet de commencer son entreprise; mais avec un air d'incrédulité douloureuse, qui semblait dire qu'il lui restait bien peu d'espérance. Rodolphe, accompagné de quelques-uns de ses amis, commence à parcourir les recoins les plus retirés du château. Murs en ruines, souterrains pleins de ténèbres, trappes glissantes et acérées, rien ne l'arrête; il franchit tout, car il s'agit de retrouver la sœur de son suzerain, la douce Clémence qui lui avait promis merci d'amour, et dont il voulait mériter la tendresse. Hélas! tous ses efforts sont vains, à moins de pénétrer l'épaisseur des murailles et de soulever la pierre des tombeaux; il a tout exploré dans le manoir, sans rencontrer autre chose que des

ossemens blanchis dans les souterrains, des chaînes retenant des squelettes, et des instrumens de supplice.

Enfin, le cœur et la tête brisés, il allait se présenter devant son seigneur et lui faire part du mauvais succès de ses recherches, quand aux pieds d'une tourelle retirée il entend des hurlemens plaintifs et monotones, comme le murmure du vent dans les bois : il se précipite vers l'endroit d'où partaient ces faibles cris; là Rodolphe, au lieu de ce qu'il espérait y trouver, ne rencontre qu'un chien accroupi mélancoliquement devant la tourelle élevée : c'est en vain qu'il fait le tour du monument pour apercevoir quelque ouverture!...... il ne trouve rien, pas même une trace de crime! Ce qui désole quelquefois un cœur qui aime, c'est de ne pouvoir ni craindre ni s'attendrir! lorque l'espoir manque, la grande douleur peut seule suppléer aux tourmens de l'incertitude; il n'y a rien qui effraie autant que de ne pouvoir placer ses émotions! Rodolphe alors tâche de se faire suivre par le chien, il le caresse et veut l'entraîner pour voir s'il lui était indifférent de quitter ces lieux; mais cet animal, qui vit de tendresse, triste et abattu, méprise les avances du chevalier; immobile et fixé à sa place, appuyant son museau par terre, il jette des cris de douleur. Cette voix et cette attitude firent croire au chevalier que la terre, sur laquelle le chien était couché, couvrait le souterrain où il supposa que la victime de Bertram

était enfermée. Hélas! on s'attendait à découvrir un tombeau et un cadavre, et les chevaliers n'osaient pas faire part au jeune seigneur de leur découverte! Animé et guidé par ces indices, on pénètre dans le donjon, on le fouille dans ses replis les plus cachés, et à l'aide du chien, qui s'est joint aux travailleurs quand son instinct lui eût fait comprendre le but de leurs efforts, on rencontre une ouverture bouchée par un bloc de pierre, on le soulève, et à la clarté d'une lampe de bronze on aperçoit une jeune femme pâle comme un fantôme, couchée sur la paille du cachot. Le chien s'élance le premier, et par ses mouvemens il fait éclater la joie qu'il éprouve de retrouver sa maîtresse; mais il ne peut supporter l'excès de son bonheur, et expire à ses pieds.

La malheureuse Clémence ne donnait aucun signe de vie; à côté d'elle une tasse vide!!..

Le lendemain elle se réveilla entre son frère et Rodolphe, qui venait de recevoir la promesse de la récompense qu'il ambitionnait. Clémence les regarde et reste dans l'attitude d'une personne qui rêve, puis elle s'efforce de parler, mais c'est en vain, on croit qu'elle expire!

Bertram, qu'on avait enseveli, était-il véritablement mort?

L'ÊTRE IDÉAL.

Qui amant ipsi sibi somnia fingunt.

Chacun tourne en réalités
Autant qu'il peut ses propres songes,
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.

L'HOMME qui n'a pas d'enfant, celui qui ne peut se plaire à voir dans des individus qui lui appartiennent, les perfections que lui prêtent ou l'amour paternel, ou la sympathie et le sentiment réel des objets, ne peut se soustraire au besoin de créer; il songe, il rêve, il fixe sa pensée sur un être tel qu'il plairait à son imagination et à son cœur, tel qu'il ferait son orgueil et sa félicité. Dans les momens ou de tristesse ou de solitude mélancolique, dans les heures où l'on a besoin d'aimer et de s'attacher, dans les instans où l'on veut être soulagé d'une peine, bercé d'un espoir, consolé d'un chagrin, étourdi sur un remords, abusé par un mensonge, ou absous d'une faute, l'homme isolé ne trouve souvent d'autre consolation que celle de reporter toute sa pensée sur cet être idéal qu'il emprunte à la poésie de son cœur; il en fait le dessin, il lui donne les formes, l'expression, la douceur; il lui prête la parole, et quelquefois l'illusion le caresse au point de

lui faire croire que cet être a quelque chose de réel; il est sûr qu'il existe, il ne doute pas qu'il le rencontrera un jour; et comme toutes ses facultés ont contribué à cet ouvrage de fantaisie, la raison même n'a pas la force de constater une probabilité de pressentiment qui ne compromette pas la vertu, qui ne charge nullement la conscience d'un seul remords.

Telle est la position de ceux dont l'ame, dans sa création, enfante un être idéal; et toutes les fois qu'ils rêvent de lui, il leur apparaît comme un ange tutélaire, pour donner à leur existence le charme d'un bonheur qui ne leur a coûté qu'un dessin fantastique, auquel leur cœur, nouveau Pygmalion, a cru donner le souffle. Cet ange gardien épure les idées et les sentimens, qui se trouveraient en contraste avec le devoir, et, par une puissance magique, tient lieu de tout dans la vie de ces êtres pour lesquels la société est un désert.

Un de mes amis avait perdu tous ses parens, il était seul dans le monde.... Ce mot est terrible.... Il était riche, ainsi il ne sentait pas le besoin d'assurer son existence; ce besoin l'aurait peut-être occupé. Il n'était pas encore vieux; son imagination était ardente; son cœur sentait vivement. Il avait étudié, et il ignorait très-peu de choses de ce que savent les autres; il avait voyagé, et avait connu tout ce que les autres avaient observé; mais avec cela il ne s'é-

tait formé aucun lien, il n'avait appartenu à personne, il ne paraissait avoir eu aucune idée exclusive, et dans ce grand spectacle de la nature et des choses, au milieu de ce grand tableau de la société, il était resté seul. Étranger à tous les objets qui l'entouraient, comme le pélerin dans une terre inconnue, il en recevait les impressions sans en être affecté : on peut penser qu'il n'avait jamais éprouvé ni entraînement, ni passion. Quel phénomène moral! un tel être me semblait échapper à la vie, telle qu'on la conçoit. Le croyant sans souvenir et sans espérance, je le supposais malheureux, et pourtant il ne l'était pas; pour m'en convaincre, il fallut que lui-même me détrompât.

Depuis quelque temps je connaissais Conrad; sa société était agréable, mais sans vitalité; ses phrases étaient sans physionomie : il n'attachait aucun prix ni aux personnes ni aux choses; ainsi il ne trahissait jamais ses sentimens, il n'en avait pour aucun objet. Conrad ne montrait point une grande gaîté; mais il n'était pas affecté par cette sombre douleur qui mine l'existence devenue une nécessité à laquelle on voudrait se soustraire. L'accablement de la tristesse qui désorganise l'être moral, ne gravitait pas sur son cœur, ne noircissait pas sa pensée. Je l'observais dans les momens où il était spectateur, mais sans émotion de tout ce qui se passait autour de lui; souvent le sourire effleurait ses lèvres, et si son ame ne l'avait

pas produit, elle ne l'avait pas repoussé. J'étudiais ce caractère sans nuance, sans anomalie, sans cachet; et plus je contemplais cet état de satisfaction, qui n'était produit par aucune raison apparente, plus les calculs de ma statistique morale me présentaient des fausses données, et j'aurais, je l'avoue, au prix de mon intérêt personnel, fait quelques sacrifices pour le voir ou malheureux ou fou d'allégresse, pourvu que j'eusse pu en deviner ou en savoir la cause.

Après quelque temps, commençant à perdre tout espoir de faire sur lui une découverte, je me permis de l'interroger : êtes-vous heureux, lui dis-je? Peut-être plus que les autres, me répondit-il, plus du moins que ceux qui se donnent tant de peine pour l'être, sans jamais pouvoir le devenir. D'après cette réponse, je désirais vivement deviner son secret; car une telle connaissance m'aurait donné les moyens de comprendre comment, avec une parfaite inaction morale et physique, on peut se procurer le positif du bonheur! On naît avec le besoin d'appartenir à quelqu'un ou à quelque chose; un mouvement, un désir, une passion, l'exercice de ses facultés avec un but, l'emploi de son bras, de sa pensée, la vitalité, en un mot, physique et morale, me paraissent inséparables de l'idée de l'homme social et de l'homme de la nature. La position contraire à celle-ci me donnait l'idée de ceux qui, placés dès leur enfance dans

une parfaite solitude, sans entendre prononcer un seul mot, restaient muets toute leur vie.

Mon ami voyait bien que je ne pouvais pas comprendre son état; et comme son secret n'en était pas un très-important, après avoir mis en défaut toutes mes observations et mes remarques, après s'être joué de l'attention suivie que je mettais à épier toutes ses actions, il me confia son histoire et me dit que, dès sa première jeunesse, son imagination vive et ardente avait formé une création depuis que tous les objets qui l'avaient frappé échappaient les uns après les autres de cette chambre obscure de sa pensée, où ils venaient se réfléchir sans laisser aucune empreinte : son cœur s'était mille fois senti disposé à aimer, mais il aurait voulu aimer vingt personnes dans une; et cette tendance indécise de ses affections et de ses idées le portait à se soustraire d'un côté aux individualités, et à créer en même temps un ensemble de ce que son ame aurait voulu rencontrer.

Habitué à cette action et réaction en lui-même, il finit par croire à une espèce de fatalité, qui le conduisait là où il aurait pu rencontrer cet être qu'il aurait voulu modéler, et qui était destiné à remplacer toutes les privations qu'il se donnait. A mesure que lui-même s'isolait de la société, son imagination pourvoyait à cet isolement par une image qui, sans forme et avec une physionomie indéter-

minée au commencement, se façonnant et se perfectionnant par ses idées et son sentiment, prit une existence à ses yeux, et lui apparut un jour dans l'ensemble de ses qualités. Depuis ce moment, soit superstition, soit qu'une idée fixe s'empare souvent de nos facultés au point de despotiser la marche de nos actions, soit, enfin, par un effet de ce grand mystère qui enveloppe toujours la destinée de l'homme et tout ce qui appartient à l'ouvrage de la création, Conrad rapporta à cet être idéal tout l'emploi de sa vie. L'illusion en lui était si complète que, depuis son réveil jusqu'au moment de son repos, il lui parlait, il la suivait, il s'entretenait avec elle; elle était devenue son oracle, sa compagne, son occupation, son bonheur. Il avait déjà fixé exactement sa figure et ses formes, il ne pouvait plus ni la changer, ni la quitter; mais ce qui remplissait d'espoir l'ame de Conrad, c'était la conviction, dans laquelle il vivait, que cet être existait, qu'il devait lui apparaître un jour dans sa réalité, et qu'il aurait tracé le but et le terme de son existence.

Des accidens imprévus fortifiaient son idée : il prétendait en avoir fait la rencontre dans deux endroits différens, pendant qu'il parcourait l'Europe; mais, par une de ces bizarreries que l'homme s'efforce en vain d'expliquer, et qui sont le véritable cachet de notre organisation, Conrad, en voyant son idole, n'osa jamais ni l'approcher, ni la suivre,

persuadé que tous ses mouvemens devaient être ordonnés et dirigés par une force irrésistible, et non par sa volonté.

Écoutons-le maintenant faire lui-même la description de ces deux rencontres dans la ville de Naples et dans celle de Francfort.

Récit de Conrad.

« Un de ces jours, me dit-il, où le Ciel accordait ses bénédictions à cette partie du midi de l'Italie qui ne voit jamais la nature courroucée; au mois de Janvier, mois de deuil et de tristesse pour les pays du Nord, mois de joie et de bonheur dans la ville de Naples, où l'hiver est le printemps de la vie physique, pendant qu'au-delà des Alpes il en est l'agonie; sous le charme d'un soleil caressant, vif, et d'une puissance magique, je me berçais à la Villa-Réale de toutes les sensations suaves que l'atmosphère, aimantée de bonheur, répandait sur mon existence; je comparais ma pâtrie et le tableau de toutes les villes du nord et du centre de l'Europe avec le séjour d'apothéose où je me trouvais; il me semblait que le soleil de la Villa-Réale était une rédemption de toutes les souffrances qu'on éprouve dans les pays où le mois de Novembre est déjà l'annonce de la proscription que le ciel rigide et sombre intime aux hommes pour quitter les promenades, les réunions champêtres, et la respiration d'un air libre

et dégagé de la chaleur artificielle. Ce tocsin pour les cheminées et les poêles, ce décret de se concentrer dans les salons, et de s'ensevelir pour des mois entiers dans les appartemens qui deviennent des prisons; ce divorce, enfin, entre l'homme et la nature, n'est apprécié à sa juste valeur que dans cette promenade de Chiaja et de Pausilippe, où l'on peut dire que la nature ouvre dans les mois d'hiver son cours de festins, se vengeant des sarcasmes lancés des pays du Nord pour le souffle brûlant de ses étés. J'étais, dis-je, à la Villa-Réale, où je ne pouvais définir ce qui me consolait et ce qui me charmait ; mais j'étais content, j'étais heureux, j'avais même une certaine joie secrète que je n'avais jamais éprouvée! c'était l'action d'un pressentiment, la révolution que le pouvoir de ce magnétisme mystérieux, répandu dans les organes de notre espèce, me préparait. Mes regards étaient tournés vers ces îles, archives des débauches et des crimes des tyrans du capitole; j'admirais leurs formes qui se dessinent si bien sur la toile de cet horizon brillant, foyer de lumière pure qui cingle de loin la mer Tyrrénéenne, messagère des destins de l'île de Cérès.

« Le regard fixé sur un objet vague enfante aussi une espèce de sommeil, je l'éprouvais; et s'il est permis à la pensée d'arrêter un instant l'idée de l'infini, c'est dans ce moment d'un rêve d'extase, qui n'a ni point de vue ni sensation positive; je ne

me doutais pas du bonheur qui m'attendait à mon réveil; lorsqu'au travers d'un petit bois, parodie des ombres gigantesques du Nord (comme dans presque toute l'Italie, où, les formes physiques et morales étant toutes en dehors, il n'y a presque rien de grandiose dans ce qui est sombre et mélancolique), je vis passer, avec la vitesse du pas d'une toute jeune personne, impatiente de franchir les distances, cette image que j'avais rêvée, cet idéal qui avait déjà pris des formes dans mon imagination, et que cette fatalité magicienne de notre sort me présentait pour la première fois dans le moment où mon ame se berçait de l'apathie de la vie.

« Une telle apparition, je ne pus la comparer qu'à ces figures toutes blanches, toutes vaporeuses, qui n'ont d'humain que le contour pour les rendre sensibles à nos yeux, et qui passent à travers ce voile zéphyr qu'on déploie sur la scène dans une décoration où l'on veut incarner le songe, où l'on veut prêter à l'illusion l'enchantement d'une bienheureuse fantasmagorie. Au lieu de la suivre, de m'approcher d'elle, de désirer de la voir de près, de fixer mes rapports avec ce qui jusqu'à présent n'avait été qu'un séduisant fantôme, je restai comme ensorcelé à ma place, rêvant ce que j'aurais pu regarder, suivant de ma pensée ce que j'aurais pu suivre de mes pas, causant avec son ombre; tandis que j'aurais pu entendre le son de ses accens : mais

l'approcher, la reconnaître et glisser à côté d'elle, tout cela me paraissait profaner le tableau qui m'était apparu comme une apothéose. C'était mon apocalypse, la foi fit mon charme; et voulant m'expliquer pourquoi je faisais de l'idéal avec le positif, je sentais que j'aurais détruit mon bonheur en sortant de l'état ou j'étais. Une force supérieure, cette force d'une volonté cachée qui n'est pas la nôtre, mais qui la régit, cet inexplicable mystère qui dirige et ensorcelle nos actions au moment même où nous croyons disposer de nos facultés, me fit sentir que je devais rester immobile, qu'il y avait dans ma pose et dans cette apparition tout un avenir que je ne devais pas oser pénétrer! peut-être c'était une folie, mais une de celles qu'on préfère à la raison.... Après quelques minutes de cette espèce de magnétisme où je me trouvais, je vis reparaître le même tableau mouvant qui réalisait toutes mes illusions.

« Depuis ce moment où mon rêve s'était montré avec des formes, je sentis une joie que personne ne pourra comprendre; la joie d'une création et d'un amour qui avait pris naissance en moi-même, et dont j'étais le génie et la victime. Cette nouvelle paternité, qui se reproduisait dans les palpitations de mon cœur, fixa la destinée de mon être. Je rentrai chez moi, convaincu qu'une telle création était ma destinée, et qu'un jour elle devait s'accomplir. Dominé par cette pensée, je disposais ma vie de manière à prendre

pour guide toutes les impressions que je recevais de mes sentimens. Une chose très-difficile à expliquer pour les autres, mais que je trouvais bien naturelle et bien conséquente avec mes principes, était que jamais je ne sentis le désir de m'informer ni du nom, ni de la famille, ni de la demeure; en un mot, de tout ce qui aurait pu me faire connaître et découvrir mon aimable fantôme, qui n'en était pas un pour les autres, et que pourtant je m'obstinais à conserver dans l'attitude dans laquelle je croyais qu'elle devait toujours exister à mon égard, pour attendre ensuite le développement de cette croyance.

« Je devins à Naples un tout autre homme que ce que j'avais été jusqu'alors; je sentis qu'une première révolution s'était accomplie en moi, et sans plus douter de mon sort, je le laissai diriger par ce pouvoir auquel déjà j'appartenais, et qui, par là même, me rendait étranger aux jouissances qui constituent la vie des autres; je n'en avais qu'une, et celle-là était moralement pour moi comme le pain du désert pour le peuple de Dieu.

« Un des grands avantages que me procurait déjà cette idée fixe, c'était d'accroître mon amour pour les arts, non pour les arts eux-mêmes, mais pour les arts comme terme de comparaison; ainsi j'admirais les tableaux des grands maîtres, et j'en faisais moi-même, imitant les positions des sujets mytho-

logiques ou chrétiens, toujours en y plaçant mon sujet unique, que je modelais et posais de mille manières, et toujours avec le même sentiment.

« C'était un moyen tout nouveau de devenir artiste dans un pays où l'on n'a qu'à voir pour être inspiré; moi je copiais sans voir, je chantais sans chanson à Naples; là où tout homme du peuple a un couplet national à moduler, où tout habitant a des airs pour son dîner, pour sa maîtresse, pour ses plaisirs, pour son église. La voix criarde du bas peuple peut être appelée, sans contredit, l'aboiement des hommes; et pourtant, lorsque ces cris, au milieu de leurs fêtes de campagne, au milieu de leurs tables dressées dans les rues, égayent les repas publics de leurs refrains joyeux, leurs voix sont en parfaite harmonie avec le festin de la nature, avec cette jouissance du clair de lune et ce tableau caractéristique qui met la vie sociale en évidence, et donne aux rues toute l'importance, tout l'aspect et tout l'usage de l'intérieur des maisons.

« Naples avait un charme indéfinissable pour moi; et d'après ce que je viens de dire, on en comprendra bien la raison.

« Lorsque l'ame est portée à rêver, elle se trouve en sympathie avec la ville, les environs, la campagne et toute la côte du golfe de cette ravissante Parthénope, où le positif n'est qu'une allégorie et toutes les jouissances une seule sensation, qui satis-

fait le moral et s'identifie avec les impressions de la vie matérielle. Ce qui me rendait heureux dans ce pays où l'existence de la masse est toute en dehors, c'est de me trouver isolé au milieu de cet étourdissant mouvement d'un peuple qui est gai sans le savoir; car la gaîté est un besoin de son organisation. L'illusion pour mon être idéal était si complète, si complaisante, et en même temps savait si bien prendre toutes les formes, tous les partis les plus nobles dans les lieux les plus vulgaires où je me trouvais, que je créais mille fois, et je me donnais moi-même, par ce moyen, mille jouissances diverses. Tantôt historien, tantôt peintre, tantôt poète, j'assistais avec un égal plaisir au récit du troubadour de *Rinaldo*, aux représentations de polichinelle, qu'aux spectacles du théâtre de Saint-Charles.

« Lorsque je me dirigeais vers le Mole piccolo, je restais dans une attitude paisible au milieu de tous ces gens groupés, d'une manière digne des mineurs des laves fumantes du Vésuve, autour de l'historien en guenilles qui, tous les jours, entretient des centaines de personnes avec le récit des hauts faits et des exploits de ce *Rinaldo*, qui est le véritable héros idéal de la plèbe napolitaine; héros capable d'exciter l'enthousiasme le plus frénétique dans ces imaginations combustibles d'hommes à demi nus, prêts toujours à épouser la cause de leur paladin. Ce tableau

me donnait l'idée en parodie des anciens guerriers d'Homère, posés autour de leur Nestor ou assis sous la tente d'Ulysse pour les écouter et emprunter de leur récit le courage et la sagesse. Reportant alors ma pensée à l'objet de mon culte, j'empruntais à ce bas peuple le même enthousiasme; mais je comparais et je voyais que mon être idéal valait mieux que celui d'un mauvais roman. J'en faisais de même, lorsque je me trouvais au milieu de cette fournaise d'auditeurs, où pêle-mêle restent entassés les enfans un morceau de maïs à la bouche, les vieillards leurs cannes et leurs chapeaux de quêteurs à la main, les femmes avec leur nourrisson, les matelots endimanchés, les philosophes plébéiens, et cette quantité de garçons de boutique, qui, au lieu d'aller faire leurs commissions, s'arrêtent pour voir polichinelle, ce législateur de la populace sans souci, cet être véritablement dramatique de la ville de Naples, dont la force d'élocution, la morale des sentimens, ont un pouvoir irrésistible sur les ouvriers, les commis, les blanchisseuses, les domestiques, les petits marchands, les paysannes, les cochers de fiacre, les porte-faix, les quêteurs des couvens, les étrangers, et qui passent devant son théâtre ambulant comme le chaume des Scythes. Tout ce monde s'arrête, ensorcelé par la magie de ses forces; et l'on se trouve comme dans un bazar de curieux pour écouter, admirer et s'égayer avec ce Roscius du bas peuple.

« Me trouvant au milieu de la foule, mon imagination savait même ennoblir cette scène, et j'étais tout étonné moi-même de voir comment ce contraste, aussi frappant avec la pureté et l'élévation de mon objet, pouvait donner de nouveaux charmes à mon sentiment exclusif et à mon idée immuable; au reste, je puis dire que la philosophie de polichinelle est une des plus sublimes que j'aie jamais entendues, qui vaut bien celle des Labruyère ou des Montaigne. Passant en revue les ridicules de la société, il présente le tableau des mœurs de notre temps avec la critique la plus forte et le sarcasme le plus fin : il n'y a pas de classe qui soit épargnée par son langage. Un de ses plus grands priviléges est que, sous ce masque commun, ce Molière des rues échappe à la censure des autorités, qui croiraient se compromettre en étendant leur pouvoir correctionnel sur un être aussi mince et aussi vulgaire que polichinelle. Ses leçons ne sont pas perdues pour la morale du bas peuple; et quelquefois je quittais son auditoire emportant avec moi des idées exactes sur les travers et les vices de la société, ce qui me faisait chérir davantage mon isolement.

« Après quelque temps de séjour dans la ville de Naples, où le sommeil de la vie convenait beaucoup à l'état de mon ame rêveuse, je continuai à parcourir quelques parties de l'Italie.

« Il m'est arrivé, en traversant les Apennins, à

force d'écouter cette langue, dont les paroles ne découlent jamais sans cadence, et dont les accens sont des chants continuels, de faire moi aussi des vers. La poésie a son côté mécanique; on l'apprend comme une langue, on l'imite comme des sons, comme une mélodie. Un soir je me trouvais dans une auberge de la petite ville de la Scheggia : là, un enfant de dix ans, sans la moindre prétention et sans vouloir se donner pour poète, parlait en vers et traitait tous les sujets qu'on lui donnait, sans jamais avoir appris les régles de la poésie, et sans savoir lui-même pourquoi il arrangeait les mots avec un rhytme et une harmonie ravissans. Ce miracle de l'imagination italienne m'étonnait; il m'était difficile de comprendre comment pouvaient se réfléchir, dans la pensée d'un enfant qui n'avait rien vu, les images d'une partie de la création! comment son accent, à dix ans, pouvait être brûlant du feu d'une ame passionnée. Les tableaux, les descriptions présentés par cette bouche enfantine étaient si vrais, que son langage me paraissait une inspiration céleste; je l'aurais cru, s'il m'avait prédit mon sort, et je pensais qu'il y a des organisations qui devinent, par un instinct dont on ne se rend pas raison, les phénomènes qui donnent la vitalité à la nature. Si les premiers législateurs furent des poètes, ceux qui savent aimer ou la Divinité ou les hommes, doivent avoir de la poésie dans leur cœur.

« Après avoir écouté le petit Carlo Mazzetti, et après avoir joui d'une conversation où tout ce qu'on disait me paraissait de la musique, occupé toujours de mon sujet en me retirant avec ma compagne idéale, je voulus moi-même essayer de rimer quelques paroles, et je traçai son portrait par ces mots, que j'écrivis sans savoir s'ils étaient italiens.

Fronte nunzia dei lumi che contiene
Occhio, dardo verace del destino
Chiome che all'alma servon di catene
Contegno, impronta del poter divino
Sorriso incantator soffio alle pene,
Volto tracciato a olympico burino
Genio, e saper che virtù rende adulto
Ciò ch'ella ispira è piu che amore, è un culto.

« Le lendemain je fis entendre ce couplet au jeune poète; il me dit que tout cela n'était pas très-beau, et qu'il savait faire mieux, mais qu'il croyait que les vers étaient justes; alors il me demanda qui en était le sujet, et il se montra bien embarrassé pour comprendre que ce n'était qu'un portrait de fantaisie : il me répondait qu'il aurait pu imaginer une jolie femme, mais pas le portrait d'un être qu'il n'avait jamais connu. Je trouvais qu'il avait raison.

« Les tableaux et les statues en Italie sont des meubles ordinaires, et non un luxe. Chaque grande

famille a son petit muséum; et il n'y a pas de simple particulier, d'avocat, de négociant, d'aubergiste, qui n'aie une grande ou petite collection où l'on trouve quelque original et de très-belles copies. En Italie les arts ont un caractère et un cachet tout-à-fait indigène, et les artistes sont en telle quantité, qu'on en rencontre partout faisant deux ou trois métiers à la fois. Ainsi moi je m'estimais heureux d'être le seul dans mon genre; car je dessinais, je modelais, je peignais toujours pour moi-même, toujours sur le même sujet, le même but. Voilà comment j'éprouvais tous les plaisirs, et comment j'occupais mon temps; sans que les autres pussent le comprendre ou s'en apercevoir.

« Je quittai bientôt l'Italie, et je commençai à parcourir sans dessein, sans but, et sans fixer ma préférence nulle part, les diverses parties de l'Europe. Quelquefois je m'arrêtais dans un port de mer où l'industrie, déployant le drapeau de ses nouvelles conquêtes, vient annoncer la grande civilisation, dictant les lois les plus impérieuses pour les véritables intérêts des trônes et des peuples; là je trouvais les charmes d'un tableau mouvant, qui arrachait ma pensée à la monotonie des grandes routes à travers les campagnes arides et dépeuplées; tantôt il m'arrivait aussi de passer des mois entiers au pied des montagnes, où j'avais besoin de trouver

cette nature solennelle, imposante et même sauvage; mais surtout cette nature inhospitalière pour les cris de la politique! de cette politique, véritable Protée du siècle, qui, empruntant tantôt le drapeau tricolore, tantôt les lys, menaçant avec la hache et le poignard plébéien, ou avec les décrets de Sylla, m'apparaissait partout comme un fantôme qui cherchait à effrayer. Je l'avais vue en France et ailleurs, portant le deuil de l'ancienne balance politique et de l'ancien système européen, pleurant sur le tombeau de l'ancienne noblesse et de l'ancien pouvoir du diadême, ou, abjurant le passé dans tous ses dogmes, se bercer de mille illusions, prêcher sous la toge des tribuns, chicaner au milieu des places publiques, dans l'enceinte des salons, et même dans les conseils du trône, habillée de la couleur de l'espérance, mais toujours noircie des taches grisâtres du désordre, et rarement ornée de la branche pure de l'arbre d'Athènes, belle et sage devise des gouvernemens actuels.

« Oui, je me sauvais partout pour trouver un asile où ne peut pénétrer ni retentir l'écho de cette vieille Sybille, qui a cru, dans ses nouvelles doctrines, découvrir la pierre philosophale et l'elixir de Faust, pour se rajeunir, quitter ses rides, et revêtir de nouveau la robe virginale; mais qui, trouvant toujours des obstacles dans la nature même de la société, dans la prescription du temps en faveur

de l'exercice de certains droits, et dans les habitudes paisibles des hommes, devenue passionnée, a déchaîné sa colère en faussant toutes les croyances, en brisant tous les monumens érigés par mille générations; ainsi que dans son délire elle a souvent embrassé toutes les absurdités, elle s'est égayée au sein de l'anarchie, elle pleure encore et se désole au milieu du calme et du repos, prêche, déclame et se montre parfois sans une physionomie marquée avec des traits d'une nouvelle jeunesse, mais fardée jusqu'au front.

« C'est dans les lieux solitaires, véritables oracles de la création, sanctuaires de toutes les impressions profondes et de tous les mystères du cœur, que j'élevais mon autel à l'idole de mon culte; c'est là que j'en formais tantôt une divinité mythologique, tantôt un être romantique, souvent une image des saintes du christianisme, une Vierge de Raphaël, une S.te Cécile du Domicain, un Amour du Guido, une Grace de Corrégio, une Ariane de Dannecker, une Hébé de Canova, etc.; variant tous les jours mes promenades, pour poser sur un rocher, au-dessous d'un arbre, près d'une cascade, au fond d'un berceau, au sommet d'une colline, aux bords d'un lac, mon Eurydice, ma Corinne, ma Vierge du mont Carmel, mon Attala : je l'aimais, je l'admirais, je l'adorais sous toutes les formes que je lui donnai moi-même.

« La pose qui me la rendait plus ravissante, c'était pourtant lorsque je la plaçais, symbolisant une sainte, au pied du Créateur, soit sous les débris d'une ancienne chapelle, ou sous le toit d'un dôme de sapin ou de chêne; alors elle me paraissait le symbôle angélique de la prière, celle qui comprenait mieux la Divinité, et qui savait lui adresser des mots d'une céleste supplication; je la voyais comme un nouveau gage du bonheur éternel. Un sentiment religieux s'emparait de mon être; et cette image pure et innocente, telle qu'elle avait pris naissance dans mon imagination, attirait mon cœur vers ce culte de prostration qui place l'homme dans sa véritable attitude d'humilité chrétienne.

« Au milieu de cette nature claustrale, dans cette espèce de chartreuse végétale où j'étais le seul néophyte et mon être idéal la seule illusion, toutes mes pensées étaient chrétiennes; elles me révélaient mieux que tout autre témoignage le vrai dans les mystères de la loi de rédemption; et je me formais dans de pareils séjours, par ma création, une nouvelle Thébaïde où, en présence de ma religion, j'offrais mes vœux et mes oblations à la sainte parole de l'ame, rêvant aussi le jour où je devais mériter le double bonheur de savoir et d'adorer avec l'être que je croyais destiné pour fixer mon sort.

« Combien fut court pour moi un pareil bonheur! hélas! ces lieux que je supposais à l'abri des com-

bustions politiques, furent aussi empoisonnés par le souffle infecté d'une époque de vertiges. Les cris de liberté, de souveraineté du peuple, d'appels à la nation, de révision du pacte fédéral, d'unité allemande, de république, et toute cette nomenclature dont l'abus vieillit la jeunesse, tue la joie, désespère l'homme tranquille, rend fainéant l'homme industrieux, bavard l'homme sans souci, vains et prétentieux les sots et les hommes de rien : tous ces sujets, du ressort de ceux qui administrent, de ceux qui représentent les nations, et des gouvernemens chargés du sort des peuples, parodiés par les saturnales de la plèbe, retentissaient dans les lieux solitaires où j'avais cherché mon asile, occupaient les notabilités des petits villages, et venaient inoculer l'égarement des mille prétentions dans les têtes des simples campagnards, qui se croyaient des personnages d'importance en proférant des mots ronflans.

Je fus indigné de voir profaner ainsi les lieux où aurait dû être inconnue pour toujours cette dialectique hypocrite, façonnée souvent par l'ambition et l'escroquerie des habitans des grandes villes. N'y aura-t-il donc plus, m'écriai-je, aucun coin de la terre où l'on puisse se préserver des cris et des scènes soi-disant patriotiques, et où l'on puisse vivre pour soi, contempler les choses d'après ses idées, et non d'après celles voulues et réclamées par les autres.

Dans l'endroit où j'habitais, au pied des Alpes suisses, il n'y avait qu'un petit hameau; et pourtant dans ce lieu que je pouvais croire ignoré par les colporteurs d'intrigues, je vis passer en quelques semaines des jeunes voyageurs qui avaient donné rendez-vous à des proscrits étrangers (qui venaient faire des prosélytes pour une insurrection qui devait se jouer probablement dans le nord de l'Italie ou dans l'Allemagne rhénane), classe heureusement expirante, mais plus à craindre que les incendiaires des champs de blés et des fermes. Quelques jours après, je vis paraître des hommes d'un certain âge, décorés, et faisant mystère de leur nom pour faire croire qu'ils étaient plus que ce qu'ils n'étaient véritablement. Ils y attendaient des sommes d'argent pour acheter des journalistes, et payer quelques officiers en retraite qui devaient se rendre dans le midi de la France, avec une provision de proclamations et de cocardes blanches; quelques-uns d'entre eux étaient bien aises de faire cause commune avec les républicains (qu'ils détestaient dans le fond de leur cœur), dans le but de renverser l'ordre existant; d'autres gardaient la morgue aristocratique même lorsqu'ils mendiaient l'hospitalité à de bons bourgeois, et croyaient honorer les lieux où ils posaient le pied, et parfumer les chambres qu'on leur cédait par leur noble haleine.

De telles rencontres, assez fréquentes, me dégoûtèrent aussi de la vie solitaire et romantique, et je

préférai recommencer mes voyages à travers les pays de l'Allemagne, où les épisodes politiques sont moins sensibles qu'ailleurs, parce que l'uniformité du caractère national, qui tient encore aux anciens usages, donne une physionomie pâle et décolorée à tout ce qui ne cadre pas avec l'ancienne morale de leur vie publique.

Véritable Bias des temps modernes, emportant mon être idéal qui ne me quittait jamais, j'avais bientôt tout réuni dans moi; ainsi moins embarrassé qu'un homme marié, ou que ceux qui se font suivre en voyageant de tout ce qui est nécessaire au bonheur de la vie artificielle, je partis avec mon image tutélaire, toujours persuadé que nous étions deux; et je traversai les rives du Rhin, ces beaux coteaux qui reçoivent tant de bénédictions des Lucullus de nos jours, et qui, pour les amateurs du bon vin, sont beaucoup plus classiques que les collines de Rome et les champs de Syracuse. Tantôt je m'arrêtais dans un village pour jouir de la vie paisible qui s'écoule dans ces pays graves et sans orages comme les flots qui les arrosent; tantôt, parcourant avec indifférence ces plages dépositaires des grands souvenirs, tapissées de couronnes bachiques, je voulais continuer le voyage pour voir les beaux châteaux qui bordent le fleuve des annales romantiques, portant pour enseigne l'histoire du moyen âge; je voulais me confier à cette biche des mers, à ce bateau sans aile

qui, par son souffle, imite le vol des oiseaux et mystifie le temps, lorsqu'il parcourt les distances avant de les avoir mesurées, passant en revue les tableaux de la nature comme les vues d'une chambre optique. J'aimais, dis-je, observer le mouvement et l'attitude du commerce des bords du Rhin, trésor et sanctuaire de tous les intérêts susceptibles des propriétaires confédérés, et me rendre par Anvers, au milieu des lagunes hollandaises, pour visiter ce pays qui attirait les regards de toute l'Europe par le dévouement de ses habitans, et leur obstination à défendre ce qu'ils ne voulaient pas céder : mon désir était celui d'admirer ce caractère entier d'un prince qui, dans d'autres temps, aurait pu allumer le flambeau de la discorde, changer et influencer le sort des antres États; mais qui n'a pas su calculer que, de nos jours, les intérêts matériels l'emportent sur les considérations individuelles, et que l'on ne revient plus sur ce que les événemens ont accompli.... Au milieu de mes projets je me suis senti tout à coup entraîné par le penchant de me rendre à Francfort! cette idée triompha sur les autres; et superstitieux comme je l'étais, je crus voir dans cet entraînement une inspiration qui, à travers le voile du mystère, traçait le chemin de ma vie. Je me dirigeais donc vers la ville libre de la Bulle d'or, qui, dans ce moment, présentait aussi un grand intérêt; car jamais le mot *dièten* avait retenti

à mes oreilles avec tant de bruit et d'importance comme dans l'été de 1832 : on aurait dit que l'Europe allait s'ébranler par ses ordonnances qui, en réalité, n'étaient que l'avertissement sévère d'un conseil de famille pour prévenir le désordre parmi ses membres! Tant il faut peu pour alarmer la crédulité populaire, et pour mettre en sentinelle les milliers de gens à soupçon, qui font le métier de monter sans se lasser, la garde, du Nord au Midi et de l'Orient à l'Occident, pour dénoncer tout à tous : mon pressentiment ne m'avait pas trompé.

Ce fut dans cette ville que, pour la seconde fois, mon être idéal, cette image que j'avais créée, et qui faisait toujours le bonheur de toute mon existence, m'apparût en réalité, après six ans que je l'avais vu pour la première fois comme un songe dans le jardin de Chiaja.

Voici comment je fis sa rencontre.

Depuis quelques jours j'étais observateur exact de tout ce qui s'offrait à mon attention dans la cité de Francfort; j'avais étudié son organisation, et son côté moral et politique rempli de bizarreries, de contrastes, d'aperçus tout-à-fait neufs et très-intéressans. Ce qui m'avait frappé le plus, était l'amalgame d'institutions libérales avec la marche d'une ville qui paraît appartenir à une monarchie allemande; l'in-

dépendance complète à l'égard de la vie municipale d'un côté, la sujétion marquée pour la vie politique d'un autre; un territoire en miniature, une population assez peu nombreuse, et, malgré cela, un dessin social immense; une richesse extraordinaire; cette richesse qui ne daigne pas faire des acquisitions dans les autres pays, voulant, comme propriétaire, être tout-à-fait citoyenne, et qui se mêle pourtant au jeu, aux entreprises, aux mouvemens, aux destinées des grandes ressources financières des autres États.

Avec des produits qui à peine pourraient suffire à l'existence de sa population, presque sans manufactures et avec peu d'industrie, la ville de Francfort fait des traités de commerce avec les grandes puissances; sans aristocratie elle a un sénat, et pouvant se régler avec les lois des douze tables, elle a un corps législatif très-nombreux. Je pensais que, si l'Europe, de nos jours, avait une tout autre architecture politique, la ville libre de Francfort présenterait un grand intérêt, comme un des monumens des anciennes libertés germaniques.

Mon ame, portée à la superstition par l'objet même dont j'étais absorbé, saisissant partout ce qui pouvait donner matière à des idées extraordinaires, avait été frappée de voir comme le hasard avait marqué depuis long-temps le cadre pour y peindre le dernier empereur d'Allemagne, dans la

salle du Rœmer, destinée à présenter la galerie chronologique de tous les Césars du nouvel Occident. Ce dernier portrait a pris place dans la seule niche qui restait autour de cette grande salle, incapable d'en contenir un de plus; et ce portrait est celui de S. M. l'empereur François II. Le rapport tout-à fait singulier entre la localité et les événemens, m'avait engagé plus d'une fois à visiter le Rœmer, dans l'idée de trouver quelque analogie extraordinaire, et chaque fois qu'après avoir parcouru la suite des tableaux désignant les individus des différentes maisons impériales, je parvenais au dernier cadre, destiné, par le plus inconcevable des hasards, au dernier souverain d'Allemagne, je me trouvais comme ensorcelé dans cette pensée, et forcé de reconnaître une main invisible, qui dirige par prévoyance et par devination la marche de tous les événemens qui étonnent notre ignorance, surprennent les bornes de notre conception et mystifient notre esprit, contraint à divaguer dans les ténèbres lorsque son intelligence est privée du secours des objets qui agissent sur les facultés de l'homme. Les événemens politiques sont une suite nécessaire de l'ordre des choses qui nous est inconnu; en accuser les hommes, c'est radoter.

Cette vaste galerie de portraits déroulant les pages de l'histoire de cet Empire germanique qui sut arracher à Rome le diadème qu'elle avait jeté par terre pour être ramassé par les étrangers, offre maintenant

moins d'illusion, et parle avec moins de prestiges à l'imagination des voyageurs accoutumés, malgré eux, à renoncer aux belles émotions que produisaient autrefois les tableaux des siècles qui nous ont précédés, et pour lesquels on éprouvait un sentiment d'héritage. Notre cœur, usé à force de réagir sur tout ce qui l'a frappé dans les catastrophes arrivées de nos jours, n'a plus de palpitations pour les grands événemens historiques, et l'homme a abjuré le plaisir d'imaginer et de lier son sort actuel à celui de ses ancêtres, pour dater du siècle actuel les annales de son existence particulière et politique.

Voyageur isolé et n'aimant pas à faire beaucoup de connaissances, j'interrogeais, dans les premiers jours de mon arrivée à Francfort, mon guide pour me rendre compte de la quantité d'équipages que je voyais passer toujours à la même heure et presque au même moment, comme s'ils se rendaient à un appel militaire; j'appris qu'à quatre heures précises était le rendez-vous dinatoire de la colonie diplomatique, qui, dans cette circonstance, peut s'approprier la phrase, *l'exactitude est la politique des rois*, en changeant le dernier mot. Il me paraissait qu'à Francfort je ne rencontrais que des ministres; et pour me mettre en règle, je saluais grandement tout le monde, croyant chacun une excellence entière ou une demi-excellence. Il n'y a rien de plus gauche qu'un étranger qui arrive les pre-

miers jours dans une grande ville, il est sujet à payer l'impôt des grandes et petites bévues; et moi surtout, avec mon imagination absorbée par mon sentiment exclusif pour un être idéal, j'y étais plus sujet que les autres.

Je ne tardais pas cependant à me pénétrer de l'allure et du degré d'importance de ce conseil de famille ou de ce corps diplomatique, comme on veut l'appeler, qui, par sa nature, représente auprès de soi-même. Cette quantité d'individus, investis du caractère d'envoyés, formant ensemble une espèce de grand sénat germanique, inspire un certain intérêt vu l'objet de leur réunion. Siégeant à la diète, ils tendent à resserrer les liens de tous ces princes et ces États qui, de tous temps, ont eu un caractère fédératif, et qui maintenant peuvent, par leur réunion, conserver et accroître le sentiment national le plus utile pour la marche sociale de l'Allemagne qui, par sa position, doit être regardée comme une puissance tutélaire de l'Europe pacifique. Examinant cependant de plus près leur influence et leur pouvoir, je les envisageais comme formant ensemble une espèce de tribunal de contrôle politique, où l'on examine et l'on juge plus les petites que les grandes affaires des pays confédérés. Ainsi la lutte qui se déclarait entre l'indépendance partielle de certains États et la dépendance générale à cette centralisation des pouvoirs, représentés par la diète, me fournissait l'oc-

casion d'apprécier à sa juste valeur l'action en partie très-circonspecte, en partie incertaine, presque toujours conciliatrice, de cet aréopage germanique qui, doutant jusqu'à présent de sa force réelle, et craignant de faire trop ou trop peu, se montre aux puissances étrangères comme agissant avec son autorité suprême; mais vis-à-vis ses commettans, comme soumis à leurs oracles, et surtout aux deux dont le contingent de l'armée (sans parler de leur position) surpasse celui de tous les autres. C'est dans cette attitude que cette belle et importante réunion de représentans de la grande famille allemande, qui prend rang parmi les hauts pouvoirs constitués, reçoit les nouvelles exactes de tout ce qui se passe dans les différens pays, les réclamations et les adresses des princes et des particuliers qui la regardent comme leur appui et leux protection, en même temps que quelque mauvaise grace des États qui boudent son pouvoir...

Ce tableau et ces considérations me fournissaient sujet pour comparer la multiplicité de dépendances et d'indépendances avec l'empire de mon être idéal auquel j'obéissais, et je me trouvais plus heureux d'être soumis à une seule volonté, à un seul objet qui avait pris naissance dans mon imagination; ainsi dans cette comparaison mon sentiment monarchique triomphait à mes yeux.

Continuant mes remarques sur la ville de Franc-

fort, je commençais à l'envisager comme le véritable hôtel garni de tous les princes et de tous les personnages importans de l'Allemagne. Là se rencontrent en même temps les pélerins de Prague, les insurgés Polonais, les grands seigneurs russes, qui viennent faire connaissance avec un soleil chaud; les riches torys anglais, qui émigrent leur patrie réformée, annonçant (nouveaux Jérémies) le sort de Sion à leur foyer aristocratique, et tout cet essaim de voyageurs qui s'empressent d'arriver dans les lieux des eaux minérales, emportant une provision de maux vrais ou imaginaires, et surtout une grande envie de s'amuser. Continuant, dis-je, mes remarques sur la société de cette ville, pour laquelle je sentais déjà une grande prédilection (par le même effet peut-être de ce pressentiment qui m'avait fait tant chérir Naples), je croyais remarquer le peu de fusion qu'il y avait dans la vie sociale entre la bourgeoisie et les personnes appartenant à la classe diplomatique.

La charmante colonie des ministres avec leurs familles, si l'on a égard au nombre dont elles se composent, forme à Francfort un ensemble assez considérable, avec un rang et une existence fort distingués et fort agréables; mais je croyais remarquer une certaine digue qui s'élève bien souvent entre elle et les notabilités métalliques, ainsi que les considérations indigènes. Les dernières, sous ce point-là, exercent

la véritable indépendance avec un cachet national bien prononcé : peut-être on pourrait relever quelques nuances du côté des manières et de l'esprit de salon ; mais, lorsque même ces nuances existèrent, on ne saurait les comparer qu'au moyen de la bonté et de la courtoisie des procédés des gens du pays. Une chose qui me paraissait prêter matière à la classe qui, à Francfort comme partout ailleurs, est chargée du contrôle des coteries, ce sont les petits accidens qui arrivent à cause des lois d'étiquette dans cette ville où il n'existe pas à cet égard de code positif, par l'absence d'une cour. Ces accidens, qui se renouvellent dans plusieurs occasions, établissent quelquefois une espèce d'escrime parmi les convenances qui doivent être observées, et mettent en jeu la susceptibilité des dames les plus aimables et les plus distinguées : tantôt c'est un sentiment d'aristocratie qui se soulève contre les priviléges du rang diplomatique ; tantôt c'est par une position individuelle très-avantageuse, que l'on désire ignorer les égards que l'on doit à la représentation, selon l'échelle de la puissance ; tantôt ce sont les considérations d'une influence étrangère, qui embarrassent ceux qui, par leurs finances, leur caractère très-obligeant et très-hospitalier, voudraient contenter et satisfaire tout le monde, et qui se trouvent gênés parfois par ce cérémonial embrouillé qui est hors de leurs occupations. De telles collisions d'étiquettes

cependant ne portent aucune atteinte aux charmes véritables de la société de la ville libre; et bien loin de lui donner une couleur sombre, une physionomie lourde et *étiquettée*, comme si cela arrivait dans un endroit qui serait la résidence d'une cour, à Francfort, où on ne peut pas prendre pour guide le congrès de Vienne, l'histoire des pas de préférence n'a d'autre suite qu'une petite bouderie de famille; l'amabilité des manières et l'envie d'obliger l'emportent sur les rancunes d'amour-propre.

Il se peut que les étrangers exigeans qui arrivent des grandes villes, telles que Paris, Vienne, etc., ainsi que ceux qui veulent trouver des salons où l'on manufacture de l'esprit, et où, grace aux charmes de la conversation, les petits riens deviennent intéressans, de même que les sujets les plus sérieux, prennent le caractère d'une causerie aimable et pleine d'un intérêt général par le style des interlocuteurs; de tels étrangers, dis-je, peuvent remarquer une certaine monotonie dans les usages de la société de Francfort, et relever la préférence que l'on donne au jeu comme l'amusement presque exclusif des fréquentes réunions; mais les habitudes et la régularité des usages ont aussi leurs charmes : car on y goûte ainsi le bonheur d'une vie de famille, qui donne à la société de cette ville (dont le souvenir me sera toujours cher) une physionomie de système qui ne sort pas du dessin alle-

mand, ce que, je l'avoue, j'aime beaucoup et sans phrases. [1]

A Francfort, au reste, le voyageur difficile peut avoir occasion de se convaincre qu'il y a des dames fort instruites et fort aimables, et des représentans d'un mérite distingué : on pourrait appeler le comte de Münch-Bellingshausen, un homme remarquable pour les affaires.

Une des choses qui me frappaient dans cette ville opulente, c'était d'observer comme les usages de la vie régulière ressemblent à la vie de luxe des autres pays. Soit besoin de bien-être, soit par esprit d'émulation, envie de faire ce que les autres font, soit habitude d'être au milieu d'une aisance réelle et même d'une recherche dans la manière de *socier*, j'étais souvent en admiration en voyant la richesse en évidence presque également répartie (à quelque exception près), et toujours accompagnée par le goût, qui en rend l'emploi non-seulement utile, mais aussi très-agréable.

Ce qui me charmait davantage dans cette belle cité aux bords du Mein, c'était cependant le contour de la ville, qui forme une suite non interrompue de jardins enchanteurs. Chaque fois que ce

---

1 La conversation en Allemagne, comme le dit très-bien M. Klimrath, est quelque chose de trop insubstantiel pour n'être regardé que comme accessoire; elle accompagne le plaisir mais ne le crée pas.

tableau se présentait à mes yeux, je ne pouvais m'empêcher de me servir de ces exclamations produites par une véritable jouissance, et d'employer ces mots qui annoncent un état de ravissement bien senti, et pas affecté ou arrangé par des locutions que l'on cherche pour faire de l'effet en société, comme tant de personnes qui se donnent par là même beaucoup de ridicule sans s'en douter. Dans cette immense corbeille d'arbres et de roses qui environnent et cinglent Francfort, on y voit pêle-mêle le côté sauvage et capricieux des jardins anglais, la prairie émaillée de mille fleurs comme dans les champs d'Agrigente, ou autour de ces berceaux de myrtes et d'orangers qui s'élèvent aux bords du Tibre, dans les *villa* des grands seigneurs feudataires de la tiare; on y voit les gazons et les broussailles du manteau des Alpes, remparts de la vieille et toujours séduisante Italie; d'ici et par là des grands sentiers qui serpentent au milieu d'une verdure entassée par l'art, sans préjuger la nature; le tout formant une espèce de cirque olympique, autour duquel voltigent de jolis groupes de jeunes gens qui donnent un mouvement continuel à ce beau panorama, qu'on peut envisager comme le côté poétique d'une ville qui offre d'ailleurs un sujet sérieux, un intérêt grave, une attitude trop positive, pour s'attendre à trouver tant de charmes sur ces remparts érigés par le luxe pour la volupté et le plaisir. On

peut dire que ce sont ces remparts qui défendent le séjour de la diète par l'enchantement de leurs tableaux et par la force de leurs attraits, boulevards plus puissans que les créneaux des tours et des citadelles, parce qu'ils désarment la force au lieu de la défier!

Ce vaste jardin, dont le public est propriétaire et usufruitier, et qui, tout en étant commun, a l'air d'appartenir, pour chaque morceau du moins, aux différentes maisons érigées entre les rues et les arbres; cette ravissante promenade, où l'art a voulu ajouter toutes les ressources du confortable Anglais, par les salons d'acacia, les boudoirs de roses, de tournesol et de tilleuls; où chaque bosquet de verdure est arrangé avec coquetterie, pour faire ressortir d'un côté la magie des fleurs et des arbustes, de l'autre les graces et l'attitude des dames de la ville, qui, tout en se promenant, ont l'air de faire des apparitions et des surprises pour multiplier les illusions qu'elles produisent et l'empire qu'elles exercent, formait le sanctuaire de ma pensée, le lieu où je venais rêver à mon aise et exploiter les caprices de ma passion pour la vierge de mon idée, qui s'était si bien incarnée dans le sentiment qu'elle avait fait naître.

Dans une de ces soirées d'été, où cette lune protectrice des rives du Mein (qui perçait jadis avec sa

lumière dans les donjons des anciens manoirs) aimait à se revêtir du diadème resplendissant qu'elle porte sur les rives du Pô et sur les plages de Parthénope; à l'heure où le peuple cherche le repos, le riche quitte le spectacle et le salon où il a goûté les plaisirs du soir, et que le mouvement cesse comme si la société entière fût descendue dans le tombeau, je marchais seul à travers ce rempart de bosquets qui borde les eaux argentées de la rivière. Je revenais de voir s'éteindre la dernière flamme qui luisait entre les colonnes d'une nouvelle bâtisse, consacrée aux réunions et aux plaisirs publics, où l'harmonie des instrumens égaye les longs soupers qui occupent une partie de la vie de repos des citoyens de Francfort. La grille de ce nouveau Tivoli s'était fermée derrière mes pas; j'avais passé le petit pont en bois qui réunit les berceaux du quai, et qui, traversé au milieu de la nuit, paraît avoir été bâti pour faire sauver quelque amant infortuné dans cette petite île, sanctuaire d'un cœur qui a cédé au prestige de la séduction dont les accusateurs ne devraient pas être des hommes!...

Lorsqu'on se rit des images fantastiques qu'on se plaît à créer, par une belle soirée de clair de lune, dans les pays du Nord, où le ciel n'est jamais un disque de contemplation, mais une toile grisâtre alourdie par des ombres et des vapeurs, on n'a jamais assisté à ce tableau nocturne, véritable magi-

cien de notre ame, regardé surtout près des rivières, où tout ce qui s'élève de la terre se réfléchit sous des formes fantastiques, et présente aux yeux du mortel, qui se croit en rapport avec la mysticité de la nature, une atmosphère de prédiction. Je goûtai pendant quelque temps cette mystérieuse jouissance sur ce pont, auquel j'avais donné le nom de *Pont d'asile;* en m'en éloignant, le silence et la solitude étaient tels que je m'écoutais marcher, et je me surprenais à regarder de temps en temps si quelqu'un était auprès de moi!... On ne se croit jamais seul dans le moment où on l'est véritablement! Au milieu de la nuit, lorsque la nature sommeille, l'homme qui la contemple pense qu'il est surveillé; et lorsqu'elle est déserte et solitaire, l'imagination la peuple de fantômes. J'étais dans cette espèce d'agitation, lorsqu'un bruit vague fixa mes regards vers un petit sentier qui cachait les figures des personnes qui le traversaient; leur ombre marchait, et au milieu de cette apparition je crus reconnaître mon être idéal. Alors, comme un enfant qui court en voyant son joujou de prédilection, ou comme un homme attiré par cet aimant mystérieux qui fascine notre esprit et qui formera toujours la grande énigme de la philosophie, je précipitai mes pas pour rejoindre, voir, m'emparer, disparaître avec ma fatalité incarnée, dont la rencontre ne me laissait aucun doute sur la mission de mon cœur. La démarche précipitée

que j'avais hasardée dans ce lieu, et à l'heure où l'on ne s'attend qu'au cortége du silence et des ténèbres, avait arrêté les pas des figures qui me devançaient! Peut-être les avais-je déjà surprises, effrayées, et moi-même j'eus peur de mon élan. Je tâchais de devenir plus calme; mais sentant un tumulte dans mon ame, je suivis, sans la rejoindre, celle que je ne pouvais plus quitter, quand mille volontés, quand la raison la plus impérieuse m'auraient persuadé de renoncer à la suivre. Quel homme, dans un pareil moment, voudrait faire un beau système sur la liberté morale d'un être organisé comme le nôtre? Qu'on ne cherche pas l'analyse dans les théories : il y a des instans où les symptômes de notre cœur expliquent une partie de la création. Les phénomènes ne sont qu'un amour en action; les choses qu'on connaît ne sont qu'une pensée, qui s'arrête dans l'impuissance de comprendre, et qui appelle le sentiment pour l'aider à deviner.

Le mendiant, dans la plus grande détresse, ne quête pas une obole avec autant d'ardeur, que moi tourmenté que je me sentais par le besoin d'obtenir un regard de cet idéal enfanté par mon imagination, et qui maintenant se promenait sur la terre, couvert du mystère des ombres. J'aurais pu devancer ses pas, la regarder et la fixer, mais ç'aurait été profaner

mon culte; et ce qui aurait pu être la démarche naturelle de tout autre individu, aurait été sacrilége pour moi : c'est l'état véritable de ceux qui aiment à donner toujours un prix et une valeur importante à leurs actions. Le grand homme et le grand criminel ont quelquefois le même but, ils emploient peut-être les mêmes moyens; mais leur position différente donne la gloire à l'un, l'infamie à l'autre.... Je me contentais de mettre mes pieds là où elle avait foulé la terre de ses pas; alors le feu le plus ardent embrasait tout mon être, et je sentais qu'on pourrait dérober à la nature le secret de renaître mille fois, et de donner mille existences, si l'on pouvait toujours aimer!

Suivant sans cesse la direction des dames avec lesquelles elle se trouvait, je me crus même obligé à ne plus les quitter de vue, comme le gardien de leurs personnes, le protecteur de leur tranquillité dans une heure où quelque rencontre aurait pu troubler leurs rêveries; mais qui l'aurait osé! mon bras en aurait été la foudre, et *elle!*... elle l'aurait ignoré!...

Au milieu de ces arbres et de ces broussailles que les rayons de la lune tapissaient d'une clarté mystérieuse, elle paraissait, en les traversant, l'ange du festin nocturne, qui veille sur le sort des humains, et qui dissipe à son passage le souffle du malheur. Heureux de respirer l'atmosphère qu'elle avait sanc-

tifiée de son haleine, je m'étonnais de ce que je touchais la terre et que j'avais un espace à parcourir, et cependant je sentais que tout mon bonheur dépendait de mon organisation. Le son de sa voix, qui avait déjà retenti à mes oreilles, n'était pas nouveau pour moi, je l'avais écouté dans mon cœur; mais j'avais besoin de son regard pour savoir si elle m'avait compris, et si mon ame était dans la sienne.

Nous étions parvenus à cette place où s'élève un monument célèbre pour rappeler le souvenir de ceux qui rendirent Francfort à sa liberté, et qui donnèrent de nouveau aux citoyens de cette ville une patrie. On pouvait lire leurs noms relevés par des caractères d'airain comme leur ame; les rayons de l'astre des monumens, qui se plaît à éclairer les tombeaux, brillaient sur le bronze et dardaient sur le casque et l'épée, seuls symboles de tout ce qui est resté d'eux sur la terre, avec leur dépouille couronnée de blessures; le reste était monté au ciel, pour se placer dans le grand tableau de l'apothéose des martyrs de leur pays.

Ce fut en fixant ses yeux sur ces noirs emblèmes qui sympathisaient avec les révélations de la nuit, que la divinité de mon cœur, se tournant un instant, jeta sur moi un regard; alors je crus que pour moi il n'y avait plus de tombeau! Comme elle revenait sur ses pas, je me crus maître de la nature. Fier, jouissant de mon ouvrage, je sentais que

j'en avais déjà reçu le prix; je me crus au niveau des plus grands hommes de la terre, j'attendais une couronne, pas de celles ensanglantées par les troubles et les désordres, tressées avec le laurier des hécatombes, ou entrelacées par les holocaustes de la patrie; mais une couronne de bonheur, une couronne méritée par la création de cet être idéal, une couronne, enfin, blanche comme la pureté de mon sentiment, éternelle comme l'objet de mes vœux.

J'étais dans cette extase, lorsque, après un certain bruit qui retentissait de loin, je vis approcher une voiture; le groupe des personnes qui me précédaient s'arrêta, elles quittèrent le sentier des allées; la dernière des trois, plus légère que la biche des forêts, monta dans le char qui l'attendait et disparut.

Quand je me trouvais seul vis-à-vis cette grande tour gothique, placée à la porte d'Eschenheim, comme le géant des siècles gardien de l'ancien héritage de la ville des empereurs et de la bulle d'or, son ombre colossale, rejetée sur le pavé du grand chemin entre les deux allées, donnait à ses cinq têtes pyramidales, dessinées sur son énorme buste, la mystérieuse illusion et le caractère fantastique du spectre des remparts; et mon cœur, obéissant à l'empire d'une imagination exaltée par l'apparition de mon être idéal sous les formes humaines, eut aussi sa superstition et sa terreur..... Mes palpitations fiévreuses furent

arrêtées tout d'un trait par une suspension d'existence, et pour un instant je ne sentis plus la vie.

Il fallut qu'un nuage, venant couvrir le disque de l'astre, véritable artiste de toutes les fantasmagories de la nuit, effaçant de la grande toile les mille tableaux des ombres, vînt m'arracher à mon attitude immobile, dans laquelle m'avait placé la disparition de l'objet de mon idolâtrie. Cette fois, réveillé de mon étourdissement, je revins sur mes pas, heureux de pouvoir la rencontrer; mais désespérant de combler mes vœux, je voulus, pour remplir une espèce de devoir sacré, dans l'endroit où je l'avais vue, là même où elle m'était apparue pour la rédemption du paganisme de mon sentiment, après avoir donné par son regard et son sourire le baptême à mon idolâtrie, ériger un monument invisible aux autres, mais véritable sanctuaire pour mon cœur.

Qu'on ne m'interroge pas maintenant pour savoir quel est ce monument caché, cet obélisque mystérieux que mon ame a su élever au souvenir de cette nuit mémorable, où mon sort eut une révélation et mon avenir un arrêt. Qu'importe aux autres de le découvrir? La nuit sombre le cachera avec ses ténèbres; le soleil l'effacera avec la puissance de sa lumière : il n'y a qu'un seul rayon de cette planète au demi-mystère qui puisse le révéler aux yeux des passans, ce sera le rayon du soleil avec la statue du héros grec, le souffle de ma harpe éolienne!...

Si jamais à la lueur de cette lumière décolorée comme une jeune vierge qui s'échappe à la vie, les amans, ou les êtres absorbés par une grande pensée, venaient chercher leur émotion, aiguiser leurs sentimens, élever leurs pensées dans une promenade nocturne au travers de ces remparts de la ville de Francfort, qui renferment mille charmes pour les ames en sympathie avec la création, qu'on sache qu'une seule personne pourra découvrir le secret de mon ouvrage; et le jour que son pied s'arrêtera sur le lieu, que son regard pénétrera le mystère, que son ame en devinera l'énigme, ma fatalité sera accomplie. »

Lorsque Conrad fit ce récit, il me parut tout autre que je ne l'avais vu jusqu'alors; il s'anima, devint enthousiaste; je vis un être amoureux, mais avec des symptômes différens de tous les amoureux que je connais. Il avait dans son regard et sa voix quelque chose d'inspiré et de mystique; et lorsqu'il revint aux nuances de l'humanité ordinaire, il reprit son ancienne devise, son attitude calme et insouciante, et son indifférence pour tout ce qui animait la société ne se démentit pas jusqu'à une époque dont j'aurai ensuite l'occasion de parler.

Lettre

A M. le Comte de ***

La vraie fin de la politique est de rendre la vie commode.

Bossuet.

LETTRE

A Son Exc. M. le Comte de***

Ce 14 Septembre 1833.*

La bonté avec laquelle V. Exc. a daigné s'exprimer en causant avec moi sur différens sujets, me fait un devoir de satisfaire à la demande dont elle a voulu m'honorer : ainsi, en m'écartant des bornes d'une simple lettre, je me permettrai de lui soumettre mes idées sur les principes de quelques cabinets, et sur la marche politique des affaires actuelles.

J'ai parlé souvent à V. Exc. de l'Allemagne confédérée, mais je sens moi-même qu'il manque quelque chose à cette esquisse isolée que j'ai voulu tracer, pour présenter la véritable physionomie de cette masse centrale qui, par sa position même, doit se ressentir de l'attitude des autres puissances, en même temps qu'elle doit l'influencer par son état moral et son industrie. Au tableau rapide que

---

* Quoique cette lettre nous ait été communiquée confidentiellement, nous avons pris la liberté de la publier, vu l'intérêt qu'elle présente dans les circonstances actuelles.

(*Note de l'éditeur.*)



j'en ai tracé, il faut ajouter l'ensemble de ses rapports avec les nations étrangères, et le coloris de toutes ces parties qui l'avoisinent ou l'environnent; coloris indispensable pour faire ressortir le cadre de cette nation juste-milieu, assise entre le Rhin, l'Elbe et le Danube, pour prendre son rang de haute médiatrice dans ce grand procès du 19.e siècle. Je n'ai fait qu'un croquis sur le corps germanique, sans lui donner l'effet des ombres telles que les désire l'observateur attentif, convaincu que maintenant tout se lie et tout se tient par une certaine connivence morale qui produit une solidarité dans la marche politique, et fait disparaître cet égoïsme et cet isolement qui caractérisaient l'ancien ordre de choses. Il est donc nécessaire, M. le comte, que j'envisage les États confédérés comme une partie de ce tout qui s'agite et se remue pour se classer moralement et politiquement.

Cette action sociale convulsive qui, après avoir présenté de grands symptômes, commence à prendre une voie régulière, corrigée par les fautes et éclairée par l'expérience, mérite qu'elle soit regardée sous le point de vue convenable, et qu'elle soit comparée et appréciée à sa juste valeur.

A chaque événement de quelque importance, nous avons observé jusqu'à présent une certaine indécision dans l'attitude des cabinets; on a tâtonné, on attend, on aime à ajourner les décisions, et tan-

dis que d'un côté on voudrait laisser au temps et aux combinaisons accidentelles le soin de porter des remèdes ou de suggérer des moyens propres aux circonstances, on désirerait d'un autre empêcher ce que ce temps même peut enfanter et produire, si on tardait à prescrire des mesures sages, et si on laissait un libre cours à l'impulsion sociale sans la régler. De là naît une espèce de lutte entre les principes et l'expérience, entre les raisonnemens et les effets, véritable empreinte d'une époque de transition dans la marche des peuples et des gouvernemens.

Par cet état de choses, il devient impossible d'envisager un royaume quelconque isolément; car cette agitation générale, très-prononcée dans certaines parties de l'Europe, à peine aperçue dans d'autres, tient à un ensemble plus ou moins compacte, plus ou moins en évidence, selon les localités des pays et les principes des cabinets! Mais quels sont maintenant ces principes et sur quelles bases se posent-ils? Quel est le but qu'ils se forment et qu'ils veulent atteindre? Voilà une question assez difficile à bien préciser! Ce que l'on veut n'est pas toujours ce que l'on voudrait, et ce qui paraît souvent une anomalie ou une contradiction aux yeux des personnes qui jugent les choses légèrement, et les affaires d'État comme des affaires particulières, n'est que l'effet des aperçus sages qui font, dans

l'époque où nous vivons, envisager la question de l'ordre public et des véritables intérêts des trônes et des nations, sous un point de vue différent de celui où l'on pouvait la regarder il y a quelques années.

Je viens de dire qu'il n'y a point d'État strictement isolé, puisque chaque pays influe réciproquement d'une manière directe ou indirecte sur l'existence morale et politique des autres. Le commerce et l'industrie, ainsi que ce grand développement moral auquel ont donné lieu les vicissitudes des derniers temps, exercent une espèce de maçonnerie dans toute l'Europe, et c'est précisément cette maçonnerie qui, bien étudiée par les gouvernemens, leur donne désormais les moyens de se préserver des grandes commotions qui effraient et arrêtent la marche progressive du bien-être général. D'après cela, on doit être convaincu que les principes, ainsi que les rapports réciproques des différens cabinets, ne sauraient être d'une nature hostile, pas même divergente, j'oserai dire, à certains égards. Cette idée mérite d'être développée.

Quel est le principe reconnu par tous ceux qui gouvernent et par ceux qui possèdent? Celui de conserver et d'être tranquilles! C'est à quoi aboutissent toutes les sollicitudes des gouvernemens. Quel est le principe adopté par les peuples? Celui de se communiquer, de jouir des garanties sociales, et d'accroître leurs rapports et leurs liens en amélio-

rant leur sort. Avec de telles bases, qui sont la véritable transaction du siècle actuel, la politique doit se dépouiller de toutes les aspérités, les chicanes et les préventions, pour n'envisager sa force que dans les moyens de tirer parti de la nouvelle attitude des masses placées sur un terrain plus élevé.

A chaque année de nouvelles scènes se présentent, qui font croire à de nouvelles combinaisons politiques; mais pour l'homme qui étudie les événemens, toutes les craintes, les projets, les pourparler sans fin ne changent en rien le principe, qui doit être commun à tous, *conserver*, *commercer*, *éviter les collisions des peuples*. L'état précaire qu'on observe en Orient, les affaires d'Espagne et de Portugal, qui paraissent plaider une cause de principes, et chaque petit ou grand événement, ont fait croire, depuis quelque temps, à de nouvelles mesures diplomatiques, à de nouveaux arrangemens: ainsi, interprétant le langage de quelques ministres dans des vues particulières, on s'est donné beaucoup de peine à faire de la politique pour ceux qui n'en font pas. Il me paraît donc nécessaire de fixer les idées sur la véritable allure des différens cabinets, et de se pénétrer de leur doctrine, ainsi que de l'objet qui les fait agir, pour ne pas baser des raisonnemens sur des suppositions, et tirer des conséquences souvent bien *fausses*.

On a pensé avec raison que, depuis trois ans, la

politique des puissances qui formaient la sainte-alliance, a pu recevoir une certaine impulsion par l'influence de tout ce qui s'est passé en France. On a cru observer qu'on a été toujours à épier la tendance du gouvernement français et la force de résistance de la nation. Les principes de l'un et l'action de l'autre auraient pu, dans tout autre temps, amener d'autres résultats, et pourtant, si on veut réfléchir, aucun cabinet ne s'est écarté de son système. On a reconnu ce qui a été fait, on a écarté tout ce qui pouvait compromettre la paix, et on s'est toujours retranché dans le principe de vouloir conserver et surveiller le bon ordre et le bien-être intérieur.

Les cabinets du Nord, présidés par des hommes d'un mérite supérieur, ne pouvaient pas ignorer, par leurs correspondances diplomatiques, qu'au temps de Charles X, la réaction contre le gouvernement était forte, et que le gouvernement était faible. Maintenant la France commence à se classer; l'opposition devient faible, et le pouvoir gouvernemental prend sa vigueur dans les nouveaux intérêts créés par l'attitude même de cette grande famille, qui avait vécu pendant quelques années dans l'incertitude de savoir à quoi s'en tenir. L'état de la France n'est plus un doute pour les gouvernemens étrangers; ils le voient tel qu'il est, ils envisagent la royauté de Juillet, tirant avantage de l'impuissance du parti insurrectionnel, des abus de la presse, des

intérêts matériels pour s'en servir comme garantie du repos, s'associant en même temps aux besoins de la propriété et aux ambitions intellectuelles, pour consolider ce pouvoir qui donne à la nation un véritable protectorat par sa vigueur et son unité.

Depuis trois ans, dans toutes les circonstances un peu difficiles, le gouvernement français s'est montré avec vigueur; il a dessiné sa pose en donnant de la force à son droit. Si tout ce qu'on demande est la stabilité d'un état de choses qui ne compromet pas l'ordre, le but est atteint. Où sont-ils plus, en effet, les objets de crainte pour de nouvelles commotions dans un pays qui a déjà parcouru toutes les vicissitudes de ces métamorphoses dont il attendait *un mieux*, et qui, d'illusion en illusion, a été conduit à la seule réalité par laquelle il pût se flatter de caser les intérêts de la nation? Le roi des Français est certainement la personne qui a recueilli le fruit de tous ces différens symptômes qui ont travaillé la France depuis la restauration : il comprend sa position et il veut s'y tenir et la mériter.[1]

1 Des trois rois qui se sont succédé depuis la chute de Napoléon, Louis XVIII, à qui la France doit beaucoup, était un prince de théories (il avait été philosophe); son frère voulait le bien, mais il aimait beaucoup le pouvoir de ses ancêtres... Charles X était un roi dévôt (il avait été galant dans sa jeunesse); Louis-Philippe est le roi des intérêts matériels (il a été élevé à l'école de quarante années d'événemens; il veut en profiter).

Le début du gouvernement représentatif octroyé devait enfanter toutes les résistances que nous avons observées. Une grande nation qui sort d'une soumission aveugle à un pouvoir de prestige, un peuple qui avait été bridé par la gloire et qui se trouve au sein de la paix avec de nouveaux droits, une représentation nationale, et une liberté qui offre tous les moyens pour mettre en jeu les passions les plus vives et les plus exaltées, devait vivre pendant quelques années au milieu des orages. Cette transition était indispensable; mais on en est arrivé au point où, en répétant les mêmes essais, on n'aurait plus à se bercer de nouvelles illusions; le positif et le matériel sont venus enfin prendre la place que leur ont préparée dix-huit ans de convulsions! Ainsi donc le principe, et pour la nation et pour le gouvernement en France, devient le même que celui des autres royaumes.

On peut dire, sans hasarder la phrase, que, dans l'état actuel, il y a une ligne de démarcation tirée, pour empêcher les abus et d'un côté et de l'autre. Cet état, que j'appellerai *quasi*-solide, est une grande garantie pour les puissances étrangères, qui ne demandent autre chose que de voir affermir un état social reconnu, pourvu qu'on soit à l'abri d'autres changemens, et qu'on puisse s'occuper du bonheur des peuples sans être forcé à surveiller leurs commotions.

Dans le premier temps des événemens de Juillet, tout avait été improvisé; ainsi, pour réussir, pour saisir et pour se placer, on a dû mettre en avant tout ce que pouvait rallier une force majeure, la personnifier et la faire marcher.

Dans cette première période, il faut en convenir, tout le monde fut surpris, ou fut allarmé : on ne sut ni mesurer ses propres moyens, ni ceux des autres. Cette incertitude, cette attente, sauva l'Europe.. On eut le temps de se reconnaître et d'étudier la véritable tendance du nouvel état de choses, qui, parmi les orages, faisait entrevoir un arc-en-ciel. Après avoir réussi et saisi, il fallait conserver; et pour cela il fallait vaincre les obstacles des troubles intérieurs avec de la fermeté, et faire disparaître ceux de l'extérieur par des modifications à certains principes qui n'étaient plus nécessaires, ainsi que par la déclaration des doctrines conservatrices.

Les gages présentés par le cabinet du Palais-royal eurent une grande influence dans la question hollando-belge; car les puissances du Nord ne voulurent donner aucune raison pour les faire changer, et on peut dire que, sans avoir fait de projets positifs, cette attitude expectante a donné ou a fixé la doctrine de la politique actuelle de toutes les cours. Pourquoi aurait-on fait la guerre à la France? Pour forcer la nation à changer de principes, cela aurait eté absurde; pour la soumettre, cela aurait été im-

possible. Il fallait donc attendre et surveiller; faire quelquefois bonne mine, quelquefois bouder et porter rancune; c'est ce qu'on a fait avec succès.

Je parle de l'affaire de la Belgique; mais dans cette affaire la France avait abjuré le principe de non-intervention, et cela était un avantage à calculer pour les autres puissances, qui, dans d'autres circonstances, se seraient trouvées gênées si elles voulaient le faire respecter dans cette occasion. Maintenant donc les cabinets du Nord sont contens d'avoir agi comme ils l'ont fait, et la France en masse se trouve bien-aise de n'avoir pas fait plus que ce qu'elle a fait; elle voit que, pour conserver, il faut rester à sa place, sans accepter d'autres chances. Le gouvernement, dans cette ligne monarchique qu'il s'est tracée, trouve qu'il fait assez pour convenir aux principes des autres pays; et les cabinets étrangers consentent volontiers à garder avec sollicitude l'état existant de la politique des Tuileries, s'associant aux progrès des intérêts matériels, ordonnés par l'industrie et par un sage développement intellectuel, pour ne pas permettre que la main insurrectionnelle des hommes détruise et bouleverse par d'autres événemens ce que le temps, avec ordre et mesure, se charge d'accomplir en satisfaisant aux nouvelles exigences.

Dans les grandes combinaisons des intérêts exté-

rieurs s'est opéré cependant un changement important; c'est le lien politique qui s'est formé entre l'Angleterre et la France. Pour bien du temps les puissances continentales étaient accoutumées à voir l'Angleterre épier et surveiller toute la marche du gouvernement français, et on peut dire qu'on se reposait sur le cabinet de Saint-James du soin d'arrêter les progrès d'une nation qui bien souvent a fait pencher en sa faveur la balance européenne. Cette rivalité était d'un très-grand avantage pour les cours alliées dans l'ancien système, et jusqu'à la chute de Napoléon, on lui doit toutes les restaurations. On peut donc envisager le changement de principes des deux cabinets de Londres et de Paris, comme une combinaison très-importante pour la politique de nos jours; et ce lien entre les deux pays les plus forts par leurs ressources financières, ainsi que par les avantages de leur position géographique, fait à lui seul une révolution dans les calculs de possibilité et de prévoyance de la diplomatie. La première impression a dû être très-forte; car on ne doit pas se dissimuler que ces deux puissances, réunies d'intérêts et de volonté, peuvent dire, sans hésiter, *halte-là* à tout ce qu'on voudrait faire en Europe contre leur gré. La réunion des forces de ces deux grands États peut beaucoup obtenir, et influencer sans même combattre : la force réelle ne se compte pas par milles carrés; elle con-

siste dans les ressources garanties par l'organisation sociale, et dans l'échelle morale dans laquelle se trouve placée une nation; dans ce cas le calcul sera toujours en leur faveur[1]. Mais ayant mieux réfléchi sur la difficulté de nouvelles collisions qui pourraient amener une guerre, on a dû se rassurer et se persuader que, les intérêts des gouvernemens ayant changé de but, il ne s'agit plus ni d'étendre les limites, ni de faire la conquête de nouvelles provinces, ni d'établir de nouvelles colonies en Amérique, ni de prétendre au monopole exclusif du commerce, comme au temps où les querelles du continent laissaient libre au pavillon britannique l'empire des océans; ni d'agir enfin par une influence politique exclusive, qui deviendrait impossible ou du moins très-difficile par le principe bien compris par tous les États, que désormais il ne peut y avoir d'autre influence que celle exercée par les intérêts matériels et le besoin de l'ordre. Chaque pays est convaincu qu'il peut conserver son indépendance et en jouir, sans craindre les menaces dont la diplomatie se servait autrefois avec succès. L'art diplomatique maintenant n'a d'autre mission que celle de rassurer, de calmer et surtout d'attendre. Ainsi les cabinets trouvent leur plan tracé naturel-

1 Tant que cette union durera, et ce sera pour long-temps selon tous les calculs politiques, on sera très-poli et très-aimable partout ailleurs (bon mot d'un homme très-spirituel).

lement, celui de garder et conserver ce que l'on possède, et agrandir les ressources des différentes contrées par le développement progressif, intellectuel et industriel; développement qui tend la main aux doctrines sages et éclairées des gouvernemens.

En Angleterre, les inconvéniens du système de Pitt ne forment plus un sujet de question. La politique anglaise est revenue de ce principe d'égoïsme qui portait le cachet de la passion la plus exagérée, et qui a coûté pour la nourrir (en soldant l'Europe entière contre la France) une dette énorme et par conséquent un réveil dans l'esprit de la nation, qui a soulevé les grandes questions auxquelles on doit cette tendance anti-aristocratique dont on appréhende si fort les conséquences.

S'il y a maintenant un point de vue marquant entre les deux nations que sépare le détroit de Calais, c'est celui d'une grande émulation d'industrie, avec l'empressement et le désir de s'entr'aider des lumières et des découvertes réciproques; ainsi abjurant toute jalousie, elles veulent marcher ensemble pour consolider le bonheur et la richesse de soixante millions d'habitans. L'Angleterre conservera en cela encore, pour quelque temps, des avantages positifs sur la France; car ce que l'on discute en France, est déjà reçu en Angleterre, et pendant que l'une délibère, l'autre exécute; mais la Franee l'emporte par l'avantage de la petite propriété, par les ressour-

ces immenses de son sol, et par le compacte de son action sociale; elle n'a pas d'Irlande.

Les haines parmi les peuples se sont émoussées; les jalousies et la rivalité parmi les cours se sont éteintes, et il paraît que nous approchons de l'époque où, si l'on s'entend pour ôter certaines entraves dans l'administration et le commerce, et pour faciliter les rapports des nations, les membres des différentes familles européennes n'en feront qu'une seule par les liens des intérêts matériels, n'importe la divergence dans la marche gouvernementale. Leur physionomie politique aura même des traits de ressemblance, parce que chacun dans son attitude particulière aura, à quelque exception près, le même but et la même direction.

La politique du cabinet autrichien, dans ces derniers temps, peut être considérée comme la plus modérée et la plus prévoyante. Depuis douze ans, cette puissance, éminemment sage, reste spectatrice impassible de tout ce qui se passe en Europe; elle n'a dépensé ni un sou ni un homme pour prendre part aux querelles des autres. Forte, surveillante et sévère en Italie, sûre, tranquille et paternelle en Allemagne, elle reste fidèle à ses principes, qui font la base de sa politique. Ces principes, nous les voyons clairement énoncés par la correspondance de S. A. le prince de Metternich.

Vous connaissez, M. le comte, de quelles expressions s'est servi ce ministre éclairé en écrivant, il n'y a pas long-temps, à un homme d'État qui lui demandait sa manière d'envisager les affaires. « Le « maintien de ce qui subsiste doit être le premier « comme le plus important de nos soins, dit-il : « par là nous entendons non-seulement l'ancien « ordre de choses, qui a été respecté dans quel- « ques pays, mais encore toutes les institutions « nouvellement créées. Dans les temps actuels le « passage de l'ancien au nouveau est accompagné « d'autant de dangers, que le retour du nouveau à « ce qui n'existe plus. » Voilà pourquoi le cabinet de Vienne base toute sa doctrine sur le principe suivant : *Ne dévier d'aucune manière de l'ordre existant, de quelque origine qu'il soit.*

La cour d'Autriche n'a aucune puissance à redouter dans l'état actuel de l'Europe ; elle a si bien senti sa position, qu'elle n'a pas voulu se déplacer, le moins du monde, de son attitude, dont elle peut toujours tirer plus d'avantages que si elle voulait se prononcer, d'une manière décisive, dans les querelles des autres : c'est ainsi qu'elle donne une grande force et une grande considération à son influence morale. L'état expectatif chez elle, lui assure plus d'émolumens que les chances d'une action positive et précipitée. Cette allure, dictée par la prudence et qui a tant de dignité en même temps, a forcé les

autres à une modération qui n'était peut-être pas dans leurs principes.

La seule puissance qui pourrait avoir des démêlés avec l'Autriche (si son cabinet n'était pas si éclairé qu'il l'est) serait peut-être la Russie; mais la moindre prétention, le moindre pas que cet État colossal ferait en Europe pour s'avancer au-delà de ce qu'il possède, trouverait une masse de résistance considérable. Le congrès de Vienne a étendu la Russie entre l'Autriche et la Prusse d'une manière qui, dans dans d'autres temps, aurait excité des craintes, mais comme il ne s'agit plus d'agrandir ni les frontières ni les États, chacun sent la nécessité de faire une haie et un rempart à tout ce que l'on possède, pour consolider l'état intérieur, dont l'objet est devenu plus important que tous ceux qui formaient la base de l'ancienne politique; et la Russie est celle qui peut tirer le plus d'avantages des améliorations et des progrès de toutes ces contrées.

A bien considérer, l'Europe au-delà des rives de la Dwina et du Minsk pour la Russie est un luxe; car elle a, dans son Europe à elle exclusivement, toutes les ressources, tous les climats, tous les moyens d'être une puissance incomparable; une puissance qui paraît être destinée à donner une grande civilisation à une partie de l'Asie, en l'associant à ses intérêts. La civilisation est toujours comparative; et il y aurait plus de proportions pour les progrès d'un dévelop-

pement social; entre les mœurs et les usages de certains peuples asiatiques, avec le modèle que lui montre la Russie, qu'avec la perfection des autres peuples. La physionomie, l'attitude, les usages de cette masse gigantesque qui forme l'empire moscovite, présentent en partie un cachet grandiose et tout-à-fait asiatique. Mais l'Europe séduit par les charmes de son état de haute civilisation, par son commerce, son industrie, sa littérature, ses sciences, sa richesse, sa sociabilité, et la Russie veut avoir son rang dans ce grand champ de Mai européen; elle veut y siéger avec son manteau oriental, pour prendre part à toutes les délibérations de la plus belle partie de la terre.

Par la même raison cependant que ces grands intérêts sont en dehors de l'Europe occidentale, le cabinet de Saint-Pétersbourg est le seul qui pourra conserver des principes individuels, sans faire en tout cause commune avec les autres. Mais cette considération ne l'empèche pas d'approuver et seconder le principe de conserver isolément et faire marcher ensemble l'action progressive du mouvement commercial et intellectuel, catéchisme des gouvernemens existans.

La Prusse, qui paraît celle qui se prête le plus au développement de sa nation, et qui semble tendre la main aux exigences des temps actuels, a pourtant,

ni plus ni moins, les mêmes principes que l'Autriche; mais l'action sociale de ses peuples est plus en mouvement: les universités ont un grand pouvoir et une grande influence sur l'esprit public: on craint moins une modification de système, parce que ce royaume n'a pas un édifice aussi ancien que celui de l'Autriche, où il y a une base gouvernementale tout arrêtée, une marche dont on ne saurait concevoir le changement partiel sans porter atteinte à l'ensemble. L'Autriche a le bonheur de ses peuples allemands tout fait; leur bien-être et leurs bénédictions sont l'apologie de son gouvernement. Si jamais d'autres exigences se faisaient sentir, elle saurait les modifier et les accorder avec ses principes; mais elle attend et ne peut croire à la nécessité de changer là où cette nécessité ne se montre pas. La Prusse, de son côté, se trouve dans un contact plus immédiat avec les États confédérés, qui ont reçu une nouvelle organisation; ses intérêts sont moins indépendans de l'ensemble du corps germanique, que ceux de l'Autriche. Elle a une aristocratie moins étendue et moins puissante, même comparativement à celle des États de l'empereur; un développement intellectuel plus prononcé et plus répandu, contrebalancé par un État militaire prépondérant. Ces deux influences, la force matérielle et la force morale, soutiennent les deux principes, conserver et aider les progrès de la civilisation. Calculant toujours avec sagesse jusqu'à quel

point on doit permettre l'exercice de nouveaux droits, pour ne pas compromettre la sûreté de l'État et le bonheur de ses sujets, le gouvernement prussien garde une mesure exacte pour tout ce qu'il doit accorder ou refuser, et tâche d'éviter tout ce qui pourrait troubler son attitude pacifique. L'organisation intérieure de la Prusse procurera bientôt des avantages considérables à son système financier et à son industrie, en rapprochant les liens et les intérêts des autres contrées.

Comme la Prusse admet les améliorations qu'elle croit nécessaires, elle se trouve en parfaite analogie avec la marche du corps germanique, qui, par sa nature, doit être considéré comme de la plus grande importance, et comme une des plus belles conceptions du congrès de Vienne, parce qu'elle établit une immense force centrale européenne, à laquelle doivent nécessairement se lier les principes de ces deux grandes monarchies allemandes. Il résulte de là qu'il ne peut exister aucune divergence dans l'attitude politique de cet ensemble, que l'Europe doit regarder comme le grand majorat de sa famille. Le cabinet autrichien a si bien senti cette vérité, que le prince de Metternich, en parlant de la confédération germanique, a dit : *Que la force morale de la confédération lui était aussi nécessaire que sa force législative*; et il appelle *les progrès que la conviction de la nécessité et de l'utilité*

de cette union a faits, le résultat le plus heureux et le plus important.

Or, ce corps germanique, qui est le noyau de tous les intérêts allemands, et auxquels on veut donner avec raison tant d'importance, ne peut pas présenter, dans sa marche politique et morale, une divergence positive avec la partie sage et modérée de tous les États qui l'avoisinent, comme la France, la Hollande, la Belgique, la Suisse, etc. Lorsque la crise de cette transition qui a dû (par malheur et à cause de ses excès) effrayer la propriété, révolter les gens paisibles, et ajourner par conséquent la fusion des intérêts matériels, aura cessé, toute l'Europe centrale et occidentale marchera dans le même but, et tous les cabinets auront la même politique qui forme déjà la base de la doctrine actuelle. Le but de cette doctrine étant celui de conserver et de bien diriger le développement progressif de l'industrie et de l'instruction, se trouve analogue aux principes énoncés et proclamés par le cabinet de Berlin, par la haute diète germanique et par la chancellerie autrichienne, qui résume son système politique dans les articles suivans : 1.° dans la confiance entière de la paix en Europe; 2.° dans l'attention scrupuleuse à l'égard du système d'administration de chaque État particulier; 3.° dans la persévérance au maintien des bases légales des constitutions existantes, avec la ferme résolution de les défendre avec force et prudence

contre toute attaque individuelle; 4.° dans l'amélioration des défauts essentiels des constitutions faites par les gouvernemens, et motivée par des raisons suffisantes; 5.° dans l'appel, en cas d'insuffisance, à l'assistance de la confédération [1]. Voilà donc sur quelle base marche la politique des grands États, très-peu comprise et beaucoup calomniée par le parti qui se rencontre partout comme véritable obstacle à la fusion et à la confiance réciproque, qui accéléreraient sans cela les progrès qu'on désire; et voilà sous quel point de vue on doit envisager la réunion de tous les plénipotentiaires à Vienne. Sans divaguer, pour chercher des interprétations qui s'éloignent du vrai, on peut considérer cette espèce de congrès germanique comme une conséquence des principes posés dans d'autres occasions, lorsqu'on avait déjà prévu la nécessité de rectifier ou de donner une dernière main à ce qui n'avait été qu'ébauché. Après cela, tout ce qu'on veut soupçonner et toutes les appréhensions sont ridicules : car, si même on voulait, on ne pourrait pas revenir à ce qui n'est pas compatible avec les intérêts des cabinets. Mais on veut conserver et empêcher les collisions; on veut garantir les droits réels des trônes et des peuples, et les préserver de ce qui peut leur porter atteinte; on

---

1 Lettre de S. A. le prince de Metternich à S. Exc. le baron de Berstett.

veut, en un mot, éclairer, empêcher les abus, mais non rétrograder.

Dans ce qui regarde la marche des pays confédérés, il y a deux voies à suivre : l'une ne ferait qu'éloigner les États qui en font partie du centre et de l'ensemble de la force réunie, représentée par la diète; l'autre qui menerait à l'unité de l'action politique de la confédération. C'est l'avantage qu'offre cette dernière qu'il faut assurer, en faisant disparaître, autant qu'il est possible, tous les obstacles qui peuvent être la conséquence d'une opposition systématique de la part des pouvoirs nouvellement organisés, qui voudraient jouir d'une parfaite indépendance. Le seul moyen pour y parvenir, est celui de bien préciser l'objet de la confédération, et de lier les intérêts et les droits particuliers à la cause commune, sans préjuger le caractère et la nature des États constitués, ainsi que la considération due à la diète. Ce travail, fait après un examen consciencieux, sans passion et dans le but de l'utilité générale, complétera par cette nouvelle réunion de ministres à Vienne ce qu'on avait établi comme base au congrès de 1814.

Le développement moral et l'état financier de chaque pays étant parfaitement connus, évalués et jugés par les membres éclairés de ce nouveau congrès, on ne voudra ni hasarder ce qui ne pourrait pas présenter assez de garanties pour l'avenir, ni mécon-

naître ce qui pourrait rencontrer une opposition dans la réalité et l'exercice.

La partie qui forme le noyau du corps germanique, a plus de moyens que les autres États de l'Allemagne pour se mettre en rapport avec les autres nations, par les grands avantages de son industrie et de sa richesse progressive. Tous les pays qui avoisinent le Rhin, et en général les États confédérés de second ordre, sont les plus agricoles et les plus laborieux; leurs princes sont riches et sans dettes; le développement dans toutes les branches de la civilisation est rapide, ils n'ont presque pas de dette publique; on ne fait pas chez eux des emprunts comme les besoins l'exigent chez les grandes puissances, ainsi ils jouissent des avantages positifs et des moyens pour vivre dans un état d'aisance générale, qui leur fait sentir le besoin d'accroître leurs rapports avec les pays étrangers.

Dans ce grand ensemble de la marche politique européenne, il n'y a que la Russie, je le répète, qui pourrait avoir et conserver des principes individuels; elle seule peut, dans certains cas, s'isoler par sa position et par la nature de ses peuples. Les autres puissances doivent s'entendre et se convenir,

n'importe la différence de leurs doctrines gouvernementales. On arrive au même but par des moyens divers; on peut faire le bonheur des nations, accroître les moyens de leur prospérité et de leur développement intellectuel avec des institutions différentes dans la forme, mais qui se rencontrent dans le but. Tout ce que l'on doit craindre, c'est de précipiter la marche progressive, mais régulière, du temps, de méconnaître la véritable mission de l'époque actuelle, qui pourrait un jour prendre une place importante parmi celles qui l'ont précédée, en marquant d'une manière très-avantageuse tous les rapports du bien-être général des peuples, si l'on abjure toutefois les fausses théories révolutionnaires et les égaremens qui rappellent une funeste origine.

On ne peut disconvenir qu'en passant par des épreuves bien rudes et bien malheureuses, le sort des nations en général n'ait atteint un état très-favorable à la dignité des hommes en masse, à leurs besoins et à leur sociabilité. Dans les siècles qui ont précédé, il y avait de l'éclat pour une partie de la société, des ombres épaisses pour l'autre; on n'évaluait qu'une seule classe d'individus partagés en castes; les autres n'étaient que des moyens pour soutenir et alimenter ses priviléges: ainsi une portion seule de l'humanité avait le droit

de jouir et de s'élever; l'autre avait celui de rester immobile à sa place. La justice dépendait du caractère de celui qui l'exerçait, ou de celui qui l'imposait; et rarement les lois étaient les gardiennes des droits des particuliers et la garantie du repos public. La personne et la propriété n'avaient de sauve-garde que pour les sommités sociales. Il y avait des palais somptueux, des cours éclatantes, des châteaux magnifiques; mais à côté de cela, ou misère, ou abjection. La richesse était dans les coffres de quelques particuliers; elle n'était pas dans l'État. Le travail rarement était la propriété de celui qui employait son bras; l'état de guerre occupait exclusivement les cabinets; la paix était un rêve; le commerce, une entreprise hardie et privilégiée; l'industrie était contrôlée; la religion superstitieuse, ou indulgente pour tous les crimes commis par une classe de personnes; et quoique sous certains rapports j'aime beaucoup le *bon vieux temps*, il faut avouer que de nos jours chaque homme est également protégé par les lois sans égard pour aucun rang; chaque condition satisfait à ses besoins, jouit de son aisance, contribue au luxe; chaque bras aide le bras d'un autre : on voit partout des foyers d'industrie; le génie a son vol rapide sans entraves; toutes nos facultés sont mises en activité pour nous être utiles : la disproportion entre la richesse et l'indigence est moins sensible; chaque individu se

trouve jouir des avantages de la société : l'espérance est pour tous ! l'homme a sa dignité ; il reconnaît le pouvoir des lois ; il est pénétré de ses devoirs : le commerce, l'instruction, en aidant la civilisation, ont formé la morale publique, qui a dû être faussée et méconnue dans ce passage de l'ignorance aux véritables lumières ; colportée par les intrigans, elle est devenue, pendant quelque temps, le monopole des ambitieux qui en ont perverti l'usage, jusqu'à ce que les gouvernemens ont pu en diriger la marche et utiliser ses progrès. Enfin, on est arrivé à faire cesser ce principe d'hostilité permanente entre les gouvernemens, les princes et les nations, et assurer un état de paix qui forme le cachet particulier de l'ère actuelle ! Cet état de paix, qui, dans aucune autre époque, n'a pu se consolider en Europe, suffit pour faire convenir de la supériorité de notre siècle sur les autres, parvenu à réconcilier l'humanité et à bannir le besoin d'une lutte continuelle, qui servait à tenir les peuples dans l'attente de se voir immoler sur le champ de bataille, sans pouvoir jamais jouir de leurs foyers et de leur travail. Plus les lumières feront de progrès, plus on se convaincra qu'on ne peut atteindre le but de guerroyer, sans avoir recours à la force brutale. Dans les siècles futurs, comme s'exprimait un journal, il n'y aura plus de combats que parmi les sauvages.

Je ne compare donc notre époque, en lui donnant la préférence, que sous ce point de vue pacifique et industriel, et sous celui des garanties données par les lois ; car, pour ce qui regarde les malheurs enfantés par les révolutions, je plains les pays qui ont dû passer par de si cruelles épreuves, et qui en ont été les victimes ; mais toutes les grandes vicissitudes politiques sont préparées de bien loin, et ce serait à tort qu'on voudrait s'en prendre à notre siècle ! Celui qui connaît l'histoire, se garde bien de déclamer avec partialité et de vouloir faire le courtisan au temps de nos aïeux. L'ignorance et l'ambition avaient alors leurs autels permanens où elles ont immolé des millions de victimes, comme de nos jours le faux développement de l'esprit a eu les siens ; et quant aux passions, elles ont toujours enfanté les mêmes calamités !

On croit que les affaires d'Orient pourraient dans quelque temps présenter des chances d'une grande collision parmi les puissances, ou d'un arrangement de partage. De ces deux idées, l'une est exagérée, l'autre est fausse. Le partage de la propriété des autres est un grand scandale ; et on ne peut plus renouveler en Europe un coup d'État diplomatique de cette nature. C'est la civilisation qui se chargera des métamorphoses que doit nécessairement subir

l'empire ottoman : on pourra voir disparaître le sérail, et changer à chaque période, prescrite par le temps, les décorations de ce royaume, où l'humanité attend encore pour réclamer ses droits. Nous verrons peut-être à la tête des musulmans des hommes de génie qui s'associeront à la marche sociale des autres nations, qui prépareront une révolution utile dans les mœurs, les lois, l'administration et les croyances d'un peuple grave, matériel et superstitieux; nous verrons les puissances européennes profiter de ces mêmes convulsions morales qui auront lieu dans l'intérieur, pour établir plus de liens dans les intérêts de l'industrie et même des mœurs, pour faciliter les communications avec l'Asie, pour étendre les rapports sociaux; mais l'idée de partage de nos temps doit être regardée comme chimérique et inconvenante. Napoléon fut peut-être le dernier qui l'avait caressée; il pressait souvent M. de Talleyrand de s'entendre avec M. le baron Vincent. Celui-ci, chaque fois que le prince entrait en matière, répondait : *Mais qui aura Constantinople?* Napoléon était absent, et, avant le traité de Tilsit, il était impatient d'avoir une réponse sur cette affaire. M. de Talleyrand lui mandait toujours les mots du baron Vincent, auxquels Napoléon ne répondait jamais; mais il insistait pour activer la négociation. La dernière fois que l'ambassadeur d'Autriche répéta la même phrase,

mais qui aura Constantinople? le prince répondit impatienté : ne voyez-vous pas, M. l'ambassadeur, que l'empereur (Napoléon) veut le garder pour lui? — et il ne fut plus question de cette affaire, qui déplaisait tant aux deux ministres.

En détachant la Grèce de l'empire ottoman, on a déjà commencé une grande réforme en Orient; réforme qui aura les plus heureux résultats. Ce nouveau royaume nous rappellera la formation des anciens États; nés avec un petit territoire, ils se sont agrandis par l'intérêt que leurs voisins ont trouvé à s'y associer. La civilisation, arborant son drapeau au milieu du Péloponèse, avec un gouvernement organisé et qui prend place parmi les puissances, sera le signal de la révolution morale qui aura lieu peu à peu dans ce vaste empire gangréné. Pour tout le reste, et à l'égard de l'influence qu'on voudrait avoir dans les affaires de la Porte-Ottomane, les cabinets européens s'observeront réciproquement : on demandera quelques explications, on agira indirectement, on craindra toujours de faire trop, et cet état de surveillance prolongera la vie du trône de Constantinople. On doit tolérer ce vieil abus, pour ne pas s'exposer à en légaliser de nouveaux; le catéchisme de la diplomatie est celui de laisser agir le temps; car le temps est sans reproches dans toute sa marche.

L'affaire de l'Espagne et du Portugal formera aussi un compromis entre le passé et l'avenir. La lutte sera un procès de famille; les intérêts matériels l'emporteront sur toutes les considérations possibles. Dans la péninsule il y a plus de difficultés à vaincre; mais ces mêmes difficultés sont incomparablement moins fortes qu'à toutes les autres époques, où il y avait une influence majeure et une physionomie toute politique dans la classe religieuse et dans tout ce qui ne vit que de priviléges.[1]

Tout est gain pour le temps, comme dit le *Saadi*, et les réactions s'usent lorsqu'elles ne sont pas protégées et alimentées par une influence étrangère, s'aigrissent et changent de nature si elles ne sont que les instrumens des calculs de ceux qui veulent en profiter pour exercer une influence de principe.

Lorsque l'Espagne et le Portugal seront classés, on verra une nouvelle physionomie dans ces deux nations, beaucoup moins caractéristique qu'elle l'é-

---

1 Quant à la question de la succession, le cabinet des Tuileries n'avait aucun intérêt à protester. L'engagement pris par Louis XIV, et la condition expresse de ne pouvoir jamais réunir les deux couronnes, rendent la France indifférente sur l'abolition de la loi salique dans la péninsule. Mais il n'en est pas de même pour la cour de Naples, qui est, par cette même loi, appelée à succéder au trône d'Espagne. Ainsi le cabinet des Deux-Siciles ne pouvait pas faire moins que de protester. La question ne regarde nullement les personnes, mais bien les droits qu'on n'est pas le maître d'abdiquer.

tait; car tout tend à la fusion de ces peuples avec les autres depuis que les lois, les abus et les habitudes, qui dirigeaient leur marche sociale, sont changés : ainsi, même sans en avoir ni le projet ni la volonté, on s'approche de l'unité morale, partant de différens points en divergence. Il y a maintenant trop de facilité dans les communications, et tous les obstacles qui partageaient les nations en grandes tribus séparées, sont ôtés, ou sont près de l'être : on peut dire qu'il n'y a plus ni montagnes, ni distances à franchir. L'Europe devient une grande famille, dont les intérêts, protégés par les gouvernemens sages et éclairés, seront en partie communs; le repos et le bien-être général seront ragardés comme la propriété de tous ses membres.

L'Italie a ressenti aussi l'effet de différentes influences, et dans certains endroits il devient difficile de pouvoir donner un grand développement à des intérêts matériels d'après un système général : il faut respecter plutôt certaines imperfections, que mettre la main à ce qui pourrait engendrer de violens désordres. L'édifice politique de cette vieille et célèbre contrée est tel que les grandes vicissitudes l'ont construit; il ne faut pas y toucher; le temps seul présentera, par la marche régulière des événemens, les moyens de rectifier les

abus et de modifier l'attitude de certaines administrations : brusquer des changemens, ce serait produire plus de mal que de bien. Il y a de grandes considérations que la prudence et la politique doivent toujours respecter; mais les principes des cabinets italiens sont les mêmes que ceux des autres pays : conserver et améliorer le sort des peuples par le développement des facultés morales, par l'encouragement de l'industrie, et surtout par les progrès que l'on fait dans les différentes branches de l'administration.

Tous les jours, dans le royaume de Naples, grâce à l'impulsion donnée par le jeune roi (qu'on peut appeler un véritable bienfait de la Providence pour ses peuples), ainsi que dans d'autres parties de l'Italie, on fait de nouvelles conquêtes en législation et en moyens administratifs. Il y a une noble émulation parmi ceux qui sont à la tête des États italiens, pour étudier les besoins de leurs sujets et améliorer leur sort; ainsi que, parmi les masses, existe l'envie de montrer les progrès de leur état social. Mais si l'on veut perfectionner sans intervalle, on ne fait que rétrograder; et si l'on menace les gouvernemens de continuelles insurrections et de nouveaux complots, on les occupe à surveiller au lieu de les encourager à accorder ce que l'on désire.[1]

---

1 Qu'on se rappelle que l'Italie, avant la révolution mère de toutes les autres, était le pays le plus riche et le plus heu-

Il faut se convaincre d'une vérité politique irrécusable, c'est que, dans l'époque actuelle, il y a une solidarité parmi ceux qui gouvernent, ainsi que parmi ceux qui obéissent. On rejette les fautes des uns sur les autres, de même que l'on reconnaît en commun le bien et certains avantages acquis par la position sociale. L'état d'isolement a cessé en Europe, tout se communique et se rencontre; et c'est précisément ce grand marché où chacun se présente avec un costume différent, avec une bourse plus ou moins remplie, avec des manières plus ou moins élégantes, mais tous pour se tendre les mains les uns les autres, qui assure maintenant une paix durable à l'Europe; bienfait qu'on ne peut comparer à aucun autre des temps qui nous ont précédés.

On craint toujours la France dans son influence morale; mais il faut la comprendre telle qu'elle est maintenant, il faut la visiter et l'étudier sans prévention, comme il faut observer l'Allemagne sans jamais s'en tenir à ce qu'en disent les journaux français.

La France traite ceux des libéraux qui voudraient lui parler le langage d'autrefois, comme des Saints-Simoniens, ou des gens qui ont complétement perdu leur procès vis-à-vis les intérêts matériels, vis-à-

---

reux! qu'a-t-elle gagné dans la loterie de quarante ans? Il faut l'interroger et attendre sa réponse.

vis le besoin de conserver, le besoin de ne plus compromettre ni son bien, ni son travail, ni cette liberté qu'ils veulent consolider, en l'appuyant par la force des lois et par l'indépendance que leur procure la richesse. On n'a qu'à étudier scrupuleusement tous les symptômes de ce pays, qui a désormais changé son point de vue et par l'attitude de son gouvernement et par la conviction de ce qui est véritablement utile au bien-être général; sentiment qui commence à agir dans la masse de trente-deux millions de Français qui, jusqu'à présent ballottés par des illusions et des théories, excités par des ressentimens et des ambitions, ont vécu, on peut dire, sans conviction.

L'abandon où les masses laissent maintenant les déclamations irritantes de la presse, l'inutilité de tous les efforts qui ont été tentés dans plusieurs occasions par le parti remuant et propagandiste, la guerre qu'on a en partie cessé de faire aux personnes, et même aux ministres; le triomphe des hommes modérés dans toutes les élections, le mépris qu'on commence à exprimer pour la démagogie par tout et en tout, et jusqu'au jugement sévère qu'on porte sur cette littérature de cauchemar, qui se nourrit de cadavres, qui se plaît dans les orgies, qui caresse la main du bourreau, après avoir enfoncé la sienne dans les plaies les plus profondes des victimes qu'elle poursuit, mendiant de l'adultère, de l'inceste, de l'assassi-

nat et de tous les crimes ses inspirations et ses images, pour présenter la coupe empoisonnée aux ames tendres qui peuvent goûter le bonheur de la vertu[1]; ce retour enfin à la modération, au raisonnement calme et paisible, cet appel au bon sens, annoncent que les passions s'émoussent, qu'il y a lassitude de frénésie, dégoût d'excès, et que, dans toutes les classes, il y a un objet commun, le désir du bien-être et du repos, le besoin de conserver, améliorer son sort et jouir; ce qui se trouve parfaitement conforme aux principes de tous les cabinets et de toutes les nations. Ainsi la masse en France ne voit plus dans son gouvernement un pouvoir hostile, mais une force protectrice: on commence à s'occuper de choses positives; les intérêts matériels l'emportent déjà sur les théories; on s'accoutume à des phrases monarchiques qui choquaient, il y a quelque temps, les oreilles d'un parti exagéré. La rigueur des lois pour les abus dans tout genre rencontre l'approbation du public; et on est maintenant pénétré que, pour assurer les progrès matériels et spirituels, il ne faut pas entraver

1 Il paraît que l'on commence à revenir à la belle littérature avec le cachet de la bonne morale. — Oh! qu'il sera beau, ce moment, lorsque nous verrons tous ces jeunes gens choisir des sujets dignes de leur génie; il y a tant de feu, tant de grandiose dans leurs images, tant d'élévation dans leurs idées... encore quelque chose pour les mœurs, et leurs productions seront admirables comme leurs moyens.

la marche du gouvernement par une opposition systématique. En un mot, l'hypocrisie démagogique a perdu son charme; on n'escamote plus la crédulité des masses, et chacun s'empresse à se classer, fatigué de vivre sans une position sociale arrêtée.

Ce tableau de la France est fidèle, et ceux qui ne le regardent pas sous ce point de vue, sont de mauvaise foi. Toutes ces petites sectes qui naissent et meurent, emportant dans leurs tombeaux le ridicule de leurs farces; toutes ces doctrines mystico-politiques, enfantées par le besoin de faire parler de soi, et d'occuper l'esprit des lecteurs par la bizarrerie des idées; ces révélations, ces prédictions, ces menaces *mezzi-termini* des spéculateurs sur les passions et l'ignorance de certaines classes, on doit les considérer comme des orviétans qui ont baissé prodigieusement de prix, depuis que la science a fait des progrès et qu'on ne croit plus aux charlatans politiques ni aux idéologues. D'après cela, les craintes d'une influence dangereuse pour les autres pays doivent cesser et faire place à la conviction, que le principe monarchique en France acquiert plus de force que jamais, en respectant toujours les institutions et les garanties d'un système représentatif.

J'ai dit plus haut que les choses sont arrivées au point qu'il y a une double ligne de démarcation,

qui présente aux peuples et aux gouvernemens le *nec plus ultra*, pour la marche sociale et gouvernementale.

Ces digues sont élevées par l'opposition morale et par la nature des conscriptions militaires d'un côté, par les intérêts positifs et le besoin d'ordre de l'autre.

La résistance morale exerce déjà, depuis dix-huit ans, un pouvoir essentiel, un pouvoir de fait; Napoléon l'avait comprimée, mais il n'a pu l'abattre, et c'est lui plus que tout autre qui a dévoilé sa force: en voulant se mesurer avec elle corps à corps, il fut vaincu. Cette résistance, préparée par la chute de la féodalité, s'était formée peu à peu; toutes les vicissitudes sociales l'ont agrandie et consolidée : elle est l'ouvrage des siècles. Mais jusqu'à ce qu'elle ait pu devenir une puissance, elle a dû se faire comprendre, elle a dû persuader et convaincre, surmonter les obstacles qu'elle rencontrait dans le mépris de la force matérielle, et traverser, d'époque en époque, tous les combats qui se sont livrés, les préjugés, les habitudes, les usurpations que le temps protégeait d'un côté, démolissait de l'autre, accoutumant, sans rien prescrire, la politique des gouvernemens, et les peuples qui en dépendaient ou qui voulaient s'émanciper, à reconnaître son influence. La justice, qui était une affaire de conscience, devait devenir une affaire de principe. La religion, qui se bornait à la croyance

du culte, devait être unie à la morale publique, former les mœurs, faire connaître de nouvelles consolations, et lier certains devoirs de l'homme social à ceux du chrétien. Les abus, qui étaient des privilèges, devaient être regardés, d'après leur nature, comme contraires au but de l'ordre social. Les intérêts des peuples, qui étaient administrés sans contrôle, devaient être considérés sous le rapport du bien public. Les lumières, qui étaient un monopole, devaient être communes; mais pour arriver à ce point, il fallait passer par bien des orages, marcher parmi les volcans alimentés par les passions en jeu, essuyer des luttes difficiles, insensibles lorsqu'elles n'étaient pas mises en évidence par les mouvemens populaires ou les coups d'État, très-sanglantes lorsqu'on est venu à une guerre ouverte entre le passé et le présent. Les abus d'une main sont passés pour quelque temps dans une autre; le peuple s'en est emparé et les a exercés avec rage et fureur; mais cette lutte effroyable a enfanté le jugement et la conscience de ce qu'on doit faire, de ce qu'on peut faire. Ceux qui sont à la tête des gouvernemens, aussi bien que ceux qui l'administrent, se font toujours à eux-mêmes, sans le vouloir, une question avant d'ordonner ou d'exécuter, *pouvons-nous faire cela?* Cette idée, cette voix secrète, n'existait pas dans d'autres temps; et c'est là pourtant tout l'état actuel de la civilisation bien expliquée, c'est tout ce qui

forme la nouvelle attitude des trônes et des gouvernemens. Or, cette force morale, cette conception et ce sentiment de ce que l'on doit et de ce que l'on peut, s'accordent parfaitement avec tous les principes monarchiques de notre époque; ils sont dans l'esprit de tout le monde, en commençant par les princes jusqu'aux derniers bourgeois; de l'esprit ils passeront dans les mœurs, et des mœurs dans les habitudes. Voilà, M. le comte, une des digues dont j'ai voulu parler; voilà une véritable ligne de démarcation, qui trace la devise du *nec plus ultra*.

Une autre cause qui contribue à élever cette barrière qui prescrit à chacun les limites de l'action, on la trouve dans la nature de la conscription militaire. Le résultat de la conscription de nos jours n'est pas le même qu'il y a trente ans, il y en a vingt; alors on pouvait trouver dans la masse des conscrits des jeunes gens d'un courage éclatant, d'un génie martial, qui se faisaient distinguer par leur audace ou par un coup d'œil militaire supérieur, qui leur assurait le droit de commander et de s'élever aux rangs d'officiers généraux; mais on n'y remarquait pas cette instruction générale, ce développement des facultés intellectuelles, qui fait que l'on raisonne maintenant dans les casernes aussi bien que dans les écoles, et qui donne à chaque

corps d'armée une double force, celle de comprendre l'importance de défendre le trône et la patrie, et celle en même temps de porter un jugement sur l'emploi et l'usage de cette force.[1]

Il faut convenir que l'indifférence à servir une cause juste, comme une cause injuste, n'existe plus dans la force armée de certaines nations; et si on pouvait craindre de ne pas compter sur son entière obéissance pour soutenir des coups d'État, qui attenteraient à détruire les garanties de l'ordre existant, de même il serait impossible de croire qu'elle se prêtât à protéger une insurrection qui voudrait renverser un gouvernement sage. Les mille moyens employés pour développer les facultés intellectuelles, l'enseignement mutuel, les écoles primaires, les spéculations et le zèle qu'on met tous les jours à rendre communes et faire percer dans les villages, les hameaux, les chaumières, toutes sortes de connaissances pratiques et historiques, la marchandise

1 Ce jugement, sous tous les rapports, ne peut être envisagé que comme étant tout-à-fait contraire au caractère essentiel de la force soldée, qui doit être celui d'obéir, sans raisonner; mais depuis quelque temps on commence à dire : *il faut avant tout être sûr de l'esprit de l'armée*; cette idée est une conséquence de l'organisation des troupes où il y a les élémens d'un calcul intellectuel. — Les désertions en masses qui eurent lieu dans les derniers temps de Napoléon, en furent un exemple; alors on les encouragea parce qu'on les trouvait utiles, maintenant on les craint.

de tous ces journaux qui sont colportés dans les casernes et les cabarets, et la parfaite égalité dans tous les rangs pour satisfaire à la loi de conscription, changent de nos jours la condition et l'esprit de l'armée, surtout lorsqu'il s'agit des intérêts positifs qui regardent le sort du pays. Cet esprit n'est pas partout également en évidence, ni également prononcé; mais si, dans certains royaumes, il est malheureusement comme dix, dans d'autres il sera toujours comme un, comme deux d'après la proportion du développement produit par l'éducation publique; et il serait bien maladroit de ne pas faire entrer cette considération en ligne de compte, soit pour les gouvernemens, soit pour les peuples.

C'est donc cette force morale qui, se présentant ou dans l'organisation de la société actuelle, ou dans les élémens de la force armée, ou dans les intérêts matériels, forme la digue qui prescrit maintenant les limites d'une action quelconque, exercée par ceux qui ordonnent, ou par ceux qui obéissent: de même que les abus qui pourraient naître de l'autorité suprême rencontreraient un obstacle et une censure en elle, les menaces, le délire et l'insubordination de la masse trouvent une opposition très-forte et un châtiment dans ce palladium de l'ordre public qui, dans les momens de trouble, comprend

la nécessité et le devoir de veiller et de protéger le trône, ainsi que les véritables intérêts des peuples.[1]

La masse n'a pas besoin de grandes lumières pour connaître ses véritables intérêts, il suffit qu'elle ne soit pas dans la crasse ignorance où elle était autrefois; mais pour être vraiment éclairée, il fallait qu'elle parvînt au point de juger le danger des excès et des fausses théories dogmatisés par les tribuns populaires. C'est précisément à ce point où la triste école des événemens, le langage de l'industrie et le développement produit par l'instruction l'ont amenée. Dans certains endroits on l'a vue se faire justice elle-même de ses égaremens, et comprendre qu'elle ne peut être heureuse qu'en sachant respecter l'ordre et le pouvoir.

Une révolution totale dans un pays quelconque, n'est plus compatible avec l'état actuel des trois quarts de l'Europe. Celle de France fut la métamorphose de l'ancien ordre social; étouffée dans les momens de son abattement, elle a reparu faisant cortége au

1 La garde nationale ou civique, comme on veut l'appeler, est aussi une puissance conservatrice des droits du trône et des garanties publiques. Cette force communale n'étant plus jalouse de la force soldée, connaît son ancienne origine et sa belle mission, celle de veiller à conserver ce qui existe et d'empêcher le désordre. Si la garde nationale aide quelquefois à faire une première révolution, elle en empêche toujours une seconde.

pouvoir monarchique, avec lequel elle a lutté encore jusqu'à ce qu'elle a vu que les intérêts qu'elle a voulu créer sont restés, et que, pour ses maux et pour ses victimes, il y avait une rédemption promise par l'état de paix devenu le besoin du 19.e siècle, qui paraît ambitionner d'en faire sa devise. C'est justement parce qu'on a fait des révolutions, parce qu'on les a essayées, qu'elles sont devenues des moyens usés et sans effet : on les connaît, on les devine, on les redoute ; on sait maintenant les conjurer ; et ceux parmi les peuples qui ont vieilli dans cette carrière orageuse, trouvent de tels moyens très-chanceux et très-incertains pour y placer la confiance de leur état social, et risquer leur bien-être civil et politique. L'exemple de ces peuples n'est pas perdu pour les autres, et chacun espère plus de son attitude calme et raisonnée, que de son action perturbatrice et insurrectionnelle ; ajoutez qu'il n'y a plus en Europe une nation entière qui puisse devenir fanatique. Le fanatisme s'est énervé avec la réalité, avec la multiplicité des besoins, ou, si vous voulez, avec la civilisation ; et sans fanatisme, il n'y a point de succès dans les moyens violens. L'intérêt personnel est le catéchisme des peuples actuels ; la nouvelle organisation des sociétés, le partage des propriétés, l'industrie et le travail, les lettres et les sciences, assurent aux masses une aisance générale, leur montrent, par le fait, qu'elles ont tout à perdre et peu

à gagner dans un changement quelconque; tandis qu'auparavant les classes paralysées trouvaient au milieu du désordre beaucoup à gagner et peu à perdre : voilà le mot de l'énigme.[1]

La grande faute a été jusqu'à présent de croire que cette physionomie du siècle actuel n'est que l'expression de la partie démocratique de la société, tandis qu'elle est aussi monarchique que celle de toute autre époque; mais les ressorts des monarchies actuelles ne sont pas ceux des temps passés, et voilà la seule différence.

A commencer par les rois absolus, ne sont-ils pas déjà accoutumés à vivre au milieu d'un mouvement social, qui ressemble à celui d'un gouvernement représentatif, soit par les habitudes, soit par la manière d'envisager et d'évaluer les hommes et les choses, soit par les dépenses énormes, nécessaires à l'organisation des États actuels, soit, enfin, par une espèce de besoin de consulter l'opinion publique et de la seconder; tendance morale, qui certainement n'était pas celle des siècles passés.

Je résume, M. le comte, mes idées. — L'état actuel des cabinets et des peuples a une physionomie bien marquée : on ne peut ni se méprendre ni se tromper : tous les deux sont de bonne foi; car le besoin de conserver et d'améliorer l'état social leur

1 On trouve cette phrase et la même idée dans une brochure publiée par l'auteur l'année 1830.

est commun. Les intérêts matériels produisent l'intérêt général. Cette doctrine, appuyée par le fait, forme le principe des uns, la marche des autres; ainsi on doit s'entendre et convenir. Ce qui peut nuire à cet accord indispensable, sont les abus, qui sont toujours produits ou par faiblesse, ou par ignorance, ou par un faux calcul d'ambition, ou par une soif de pouvoir mal entendue. De telles causes et leurs effets ont été mis en évidence par les événemens de notre siècle, et par l'attitude où se trouve l'Europe actuelle. L'expérience ne peut être perdue pour ceux qui gouvernent, aussi bien que pour ceux qui obéissent[1]. Il faut que les gouvernemens soient forts, que les peuples soient éclairés. En fait de politique, on doit appliquer ce mot heureux de Bacon, prononcé à l'égard de la croyance religieuse : *Qui sait peu, peut devenir incrédule; qui sait beaucoup, adore Dieu et son culte.*

Agréez, M. le comte, l'assurance de la haute considération avec laquelle, etc., etc.

---

1 On peut avoir encore l'envie de faire la guerre, mais on ne la fera pas. On peut avoir encore la volonté de s'insurger, mais le danger n'est pas à craindre. Il faut songer que les passions sont convulsives et qu'elles laissent toujours des traces. Les symptômes d'une grande effervescence ne peuvent pas disparaître en peu de temps, mais il ne faut pas s'en alarmer ni en exagérer la force. Quelle est la transition dans le monde physique qui n'enfante pas des orages! Les équinoxes sont-ils jamais tranquilles?

A Madame

la Marquise

Visconti d'Aragon.

COURSE
A SAINT-JEAN PRÈS DE GENÈVE.

Si l'on n'a que de l'imagination, on peut bien décrire, peindre ce que l'on voit, faire tableau des objets qui nous ont frappés, rendre en partie l'effet produit par le charme, l'ensemble et les nuances des lieux ravissans dans cette féerie de la nature qui est pour l'homme un phénomène, un enchantement, un oracle! Mais si l'on sent vivement, si l'on a une ame disposée aux émotions profondes, alors le trouble d'une sensation dont on ne peut comprendre le pouvoir, arrête et suffoque la pensée; toutes les impressions réagissent sur le cœur : on a besoin d'être muet pour être heureux!... plus on jouit, plus on se concentre.... tout est en soi, rien en dehors; et lorsqu'on cherche la parole pour s'exprimer, on ne la trouve pas, on est embarrassé, on sent qu'on ne peut ni bien parler, ni bien décrire; l'éloquence manque, parce qu'on ne veut que jouir de ce qu'on éprouve; et tout ce qu'on peut faire, c'est de se servir de quelque faible exclamation, telle que : *Ah, quel bonheur! Que de délices dans ces lieux!* Cette exclamation est commune; elle est la phrase de toutes les personnes qui souvent

s'extasient sans rien sentir, sans rien goûter, et pourtant l'on n'en sait pas dire davantage!

Cependant, parmi les contrastes de cet embarras, il n'est pas difficile de deviner et distinguer l'être affecté par une impression profonde, de celui pour qui le tableau ravissant d'une nature magique est un spectacle banal et indifférent, sans secret et sans mystère. Je dirai même qu'on n'a qu'à se trouver dans un de ces endroits, comme il y en a tant en Suisse (créés pour faire oublier les regrets et les chagrins de la vie), à l'heure du déclin du jour, lorsque l'approche des ténèbres annonce quelque révélation; on n'a qu'à se trouver, dis-je, en société de plusieurs personnes, pour connaître et juger, à ne pas s'y tromper, leur caractère, leur sensibilité, leur ame toute entière, par les émotions différentes qu'elles éprouvent, par les diverses attitudes qu'elles choisissent, par leur gaîté ou leur concentration, par les mots qui leur échappent, par toutes ces nuances, enfin, qui trahissent leurs dispositions et présentent l'enseigne de l'être moral.

Buffon jugeait l'homme par son style; d'autres prétendent connaître le caractère des individus par leur écriture; moi je suis convaincu que, pour se faire une idée de la valeur et du degré de sensibilité d'une personne bien élevée, il faut la voir dans un site où l'on ne peut échapper à la sympathie et au pouvoir des impressions que l'on reçoit de cette

harmonie de la création représentée par les décorations les plus bizarres et les plus ravissantes de la nature.

Tout ce qui nous frappe se réfléchit tellement dans notre ame, qu'il est facile de le juger par l'effet qu'elle ressent de l'action exercée par les objets qui l'affectent, ainsi que par ceux qu'elle rejette; par l'énergie avec laquelle elle répond, ou par l'indifférence avec laquelle elle s'en décharge; par l'analogie et la force dont elle se sent saisie, ou par la divergence que les différentes impressions excitent et produisent en elle. Dans un pareil tableau, l'être moral pour l'observateur attentif se montre comme un miroir organisé, où réagissent ces mêmes objets en produisant des émotions vives et profondes, ou en glissant sans laisser ni trace ni empreinte.

Si, en portant un tel jugement, j'ai presque privilégié les individus par la phrase *les personnes bien élevées*, c'est parce que, pour l'homme abruti par les mauvaises habitudes, ou par une vie laborieuse et asservie; pour l'homme dans l'ignorance des sensations délicates, et des sentimens élevés; pour des êtres tels que ceux que je viens de mentionner, les attraits d'une nature harmonieuse et romantique, l'effet de tous ces tableaux champêtres qui s'élèvent, se groupent et se nuancent pour parer la terre dans ses sites de prédilection et de magie, pour exploiter les voluptés de l'ame, aimanter les

sentimens, et pousser l'imagination dans un espace sans horizon, en l'identifiant avec le rêve de l'inconnu et l'espoir de deviner et comprendre; ces attraits et ce mystère, dis-je, sont sans valeur et privés de sens. Si les sentimens appartiennent à toutes les classes, leur langage et leur développement ont besoin de l'application, et pour cela la société ne présente pas à tous également les mêmes moyens, le même horizon, la même école, les mêmes accidens! Pour bien des individus, les jouissances étant presque toutes matérielles, ils ne connaissent que les avantages de la nature productive, et regardent la campagne dans ses rapports avec leurs intérêts et leurs besoins; d'autres aussi ne jugent des beautés des lieux pittoresques que pour s'en servir comme de vastes cabarets, où ils viennent consacrer leurs débauches, renouveler leurs saturnales, et profaner le sanctuaire du repos, et le culte du sentiment, par les cris d'une récréation bachique; tandis qu'au milieu du festin des champs, au sommet des montagnes sans écho, ou parmi les sombres décorations des vallées, l'artiste saisit toutes les nuances de la création et tâche de les reproduire; le philosophe contemple ses phénomènes, et cherche à la comprendre; un cœur qui sait aimer sent son pouvoir et veut en faire un oracle!

Il n'y a certainement pas d'endroit plus propre que la Suisse, pour juger les impressions que

produisent les sites champêtres. En cela, comme dans mille autres choses, la nature montre une immense supériorité sur l'art; se dessinant toujours avec les mêmes tableaux, elle offre cependant des variétés à l'imagination et à l'ame, comme si elle avait le droit exclusif de se renouveler dans son uniformité même, de paraître métamorphosée sans changer de forme, de présenter des objets sans cesse nouveaux différens et dans la même attitude, de mettre en jeu tous les ressorts du cœur et de l'esprit, par le secret de tout ce qu'elle inspire, par le pouvoir de tout ce qu'elle charme, par le souffle de tout ce qu'elle magnétise, par cette lumière, ces ombres, ce mouvement, cette inertie, ce bruit, ce silence, cette chaleur, cette brise, cette monotonie et ce contraste, cette vitalité et cet anéantissement, ce tout et ces riens, cet ensemble enfin et ces détails, dont nous faisons tant d'allégories, où la pensée se plonge, où l'ame s'identifie, où la raison se perd, où le pressentiment écoute, où l'illusion se plaît, où le doute s'enfante, où le cœur s'émeut!

Pourquoi maintenant parler d'une promenade aux environs de Genève? Ce sujet ne paraît-il pas le plus usé qu'on puisse choisir? Y a-t-il un écolier sentimental, un voyageur novice, une dame à petits albums, une demoiselle à tablettes de journal, un artiste piéton, un exilé libéral, un évêque du bon

vieux temps, un émigré poudré, une gouvernante ou institutrice à grande théorie, un poète débutant, une comtesse du Nord à grands souvenirs, un bourgeois de province à l'esprit romanesque, qui n'ait fait sa description de tous les sites de la Suisse, et surtout des environs de Genève, du lac de Chamouny, de Meillerie, de Ferney, etc.; et de quoi puis-je me mêler, moi qui n'ai rien à décrire, qui n'ai point de sentiment à révéler, ni de souvenir à peindre, ni d'événemens à retracer, ni de bonheur à exploiter, ni de tableau à esquisser, ni d'émotion à reproduire? Aussi je n'ai pas la prétention de faire une belle description d'aucun endroit connu par sa célébrité; je n'oserai certainement pas tracer les mots de Coppet, où le génie de l'éloquence, gardien des tombeaux de deux grandes renommées, ne permet pas à une plume profane d'écrire sur ces lieux consacrés au privilége des grands regrets; tous les portraits de ce genre ne conviennent pas au crayon de mon modeste album; je ne veux que rappeler une course que je fis à une petite maison de campagne qui appartenait à la famille Constant, et qui maintenant est la propriété d'une jeune dame italienne, dont l'ensemble présente tout ce que la séduction peut faire craindre, tout ce que les charmes peuvent faire oublier, tout ce que la raison peut ne pas approuver, et l'enthousiasme applaudir.

Saint-Jean n'est pas une vaste habitation qui pré-

sente la richesse et le luxe d'une grande propriété qui, tout en tirant parti des beautés de la nature, semble vouloir l'ennoblir par la recherche et la somptuosité des édifices; elle n'est pas environnée d'un grand parc à perte de vue, où l'on montre l'asile des cerfs et les sentiers des courses des chasseurs à cheval, simulacre si dégénéré de nos jours, qu'on peut l'appelèr parodie des anciennes chasses féodales. Saint-Jean n'a ni tourelles, ni longues allées, ni vastes corridors, ni salons dorés à larges tapisseries, ni galeries gothiques qui parlent à l'imagination des amateurs du moyen âge; on n'y voit pas de ces chambres généalogiques où l'on observe entassés les portraits noircis de cent aïeux, qui sont les gardiens du culte aristocratique; c'est l'habitation de gens qui apportent le désir de jouir d'une vie paisible et calme, et où l'élégance ressort d'une simplicité qui offre cependant tous les charmes du *confortable.*

C'est en sortant des appartemens de la maison Saint-Jean, que l'œil, séduit par le spectacle que présente une espèce de terrasse élevée sur le Rhône, vous jette dans une telle extase, qu'on est forcé de répéter le mot *ravissant!* La première idée est celle de se croire heureux, en songeant à une vie passée dans un endroit qui offre un ensemble si délicieux! Cette terrasse est ombragée par de vieux noyers solennels comme leur ombre, imposans comme leur masse,

vieux comme les siècles qui les ont respectés, et qui paraissent les gardiens et les oracles de ces lieux. Leur feuillage large et ombreux protège le toit, les arbustes et les fleurs qui couronnent et brodent la prairie où le gazon, flétri par les rayons du soleil, a cessé de rafraîchir et d'égayer la vue. Les collines autour de Genève forment le fond du tableau dont la première vue est le Rhône, qui, gros des eaux du lac, vient au pied de Saint-Jean épouser les flots caressans de la rivière de l'Arve, pour bientôt l'entraîner dans cette perte mystérieuse qui les cache aux yeux des vivans, et leur sert comme de couche nuptiale, en même temps qu'il présente à l'orgueil des hommes un nouveau sujet de mortification, rendant vaines et inutiles les recherches de la science, et les investigations de ce qu'on appelle le génie des découvertes!

Lorsqu'on quitte la plate-forme, d'où l'on voit la ville de Genève sortir au milieu d'une corbeille de verdure comme Vénus du sein des eaux, toute fraîche et parée devant son lac, après l'avoir suivie dans le reflet de ce lac, dans lequel elle se mire avec ses toits ardoisés, ses dômes qui reluisent, les grands arbres de ses jardins, et ses remparts couverts de tilleuls et de mousse, où vont s'extasier les admirateurs de Jean-Jacques, les naturalistes adeptes de M. de Candolle, et les écoliers ambitieux de porter ailleurs le nom et la renommée d'élè-

ves des écoles de Genève; en quittant, dis-je, cette plate-forme, on passe parmi de sombres broussailles où la pensée se nourrit des émotions du cœur, qui sait rêver à tout ce qui lui est inconnu, comme l'esprit du prophète! De là on arrive à un berceau, d'où la triste vallée, parée des branches tombantes qui cachent insidieuses l'abîme qu'elles couvrent, conduit l'œil à un tableau mouvant, digne de l'âge de l'innocence; tableau que Poussin aimerait à peindre, et Guarini à décrire; mais qui contraste avec la sévérité des lieux que l'on vient de quitter. Là, appuyé contre un tronc couvert de mousse, on oublie qu'on existe autre part, et qu'une tout autre destinée vous attend au retour. Heureuse abstraction de la réalité qui fait sentir les voluptés d'un rêve! Que de fois on désire rester dans cette ivresse! Hors du positif on se sent libre et surhumain!..... Les liens de la vie seraient en réalité des chaînes pour la nature de notre être, qui attend et qui se revèle lui-même une tout autre destinée!

Il était déjà tard, et on commençait à éprouver le regret de quitter ces lieux enchanteurs : près d'une petite table, une jeune demoiselle très-aimable et très-spirituelle, absorbée par les sensations rêveuses qu'elle éprouvait à la vue de ces lieux, exprimait le désir qu'elle avait d'y vivre même dans le temps où la neige aurait couvert les arbres de son

linceul blanchâtre, et où les frimas monotones des Alpes auraient changé l'aspect riant de la verdure en un spectacle froid et inanimé. Le plaisir de tant de douces impressions nous enivrait, et les paroles de cet ange de bonté nous communiquaient son ravissement, lorsque nous entendîmes les accords d'une voix qui, partant du salon, faisait retentir son écho, et prêtait un nouveau charme à cette modeste oasis. — Le chant de l'homme est une parole mystique au milieu de ce silence champêtre, qui s'offre comme le dépositaire de toutes les émotions qui agitent nos cœurs! Ses accens sont un appel irrésistible à tous ces sentimens qu'on n'ose pas s'avouer, qu'on ne sait pas expliquer, et qui, pour certains âges, sont encore un problème, mais une espérance; pour d'autres un trouble, mais un bonheur; pour bien des personnes des peines et des regrets, pour quelques-uns des remords!

Ah! si l'on pouvait se livrer à des révélations mystérieuses, comme on serait entraîné par le langage de la mélodie, dont le pouvoir magique semble le souffle de Prométhée! Mais qui maintenant, après une corruption qui a abusé de l'abandon, après qu'on a perverti le cœur et la pensée, qui peut se fier au langage du trouble de son ame?... L'extase dans laquelle nous jetaient les accords et les sons de cette voix harmonieuse du jeune prince de B., nous fit un moment penser que le bonheur n'était autre

chose que vivre à la campagne et entendre chanter. La voix se tut, l'on y songeait encore en croyant l'écouter, et l'on se tenait comme dans une attitude de magnétisme, lorsque l'approche des ténèbres nous força de quitter ces lieux.

Je montai encore une fois à la fenêtre d'où l'on voit à travers des touffes d'arbres en désordre, qui se pressent comme une masse populaire autour d'un festin, une portion de ce beau lac si inoffensif et si poétique, où viennent se confondre toutes les voix d'admiration qui sortent de la bouche des étrangers, pour lesquels son aspect est une jouissance répétée dans leurs souvenirs, gravée peut-être par leurs aventures! Oh! si la brise de cet immense bassin qui couvre sans esprit de parti, et avec la même coquetterie, la plage de deux gouvernemens opposés par principes dans leur marche : l'un sage, surveillant, rigoureux ; l'autre sans entraves, sans crainte, sans méfiance; si cette brise, qui voit d'un côté avec la même insouciance le voyageur arrêté par les douanes et par les agens financiers, de l'autre le même voyageur délivré du soin de répondre aux recherches de leur autorité ; si cette brise, dis-je, pouvait donner au murmure des eaux quelques accens, pour nous rendre toutes les bénédictions qu'on prodigue à ce lac de paix et de concorde, à ce lac où jamais ne retentissent les cris des factions et des troubles, où tout est poésie, rêve, émotion!...

que de beaux vers, que de pensées profondes, que d'inspirations sublimes, que de vœux passionnés, que de paroles prophétiques, que d'amours heureux et malheureux, que d'enlèvemens ou de fuites, que de grandes infortunes, de jouissances profondes il nous révélerait! Ses accens seraient l'harmonie la plus étonnante de tout ce que les sentimens et l'imagination ont pu lui exprimer et lui confier, chacun s'y reconnaîtrait comme si on voulait ou le peindre ou le montrer, et ce grand écho du passé et du présent retentirait dans notre ame, et peut-être aussi dans le séjour des ombres.

La première idée qui surgit de la vue du lac, est celle de l'endroit où Jean-Jacques plaça les amours, ou, comme disait Napoléon, le délire de Saint-Preux. L'homme de génie a le pouvoir de donner de l'immortalité aux lieux mêmes qui étaient destinés à disparaître ou être oubliés!...

Cependant on commence à se lasser de cette pensée qui, il y a peu d'années, était, sinon exclusive, au moins importante, lorsqu'on venait visiter le lac de Genève. Jean-Jacques n'est plus un culte pour notre imagination. La littérature de nos jours offre l'encens à d'autres divinités, et il lui faut chaque jour des émotions plus fortes, des sujets chaque jour plus frappans, des fictions absurdes, ou trop communes pour exploiter ce qui nous reste de sensibilité; il faut des orgies, des crimes, des scandales et toutes

les images fantasmagoriques qui forment les voluptés littéraires.

Pendant que j'étais dans mon extase, je vis la société se disposer à partir, et j'ai dû m'arracher, à mon grand regret, de ces lieux qui m'avaient fait jouir de sensations si douces, si prolongées, et si rares dans le temps où l'épidémie et la politique rivalisent d'émulation pour anéantir le bonheur de la vie.

5 Juillet 1832.

*A Madame d'A****

LE SAMEDI SAINT,

A NOTRE-DAME DE FRANCFORT.

Il était six heures du soir..... les derniers rayons d'un soleil de printemps éclairaient d'une lueur pâle les tours et les édifices élevés de la ville, tandis que les maisons plus basses restaient dans une obscurité pleine de mélancolie et de mystère. L'air imprégné des parfums que le printemps donne à ses tièdes soirées, le silence qui s'étendait par degrés sur la cité, tout vous invitait à une promenade de rêverie, et il eût été bien doux de s'y livrer, si de plus saints devoirs n'eussent réclamé la présence des hommes aux pieds des autels du Seigneur. — Le moment approchait où le Dieu incarné, le crucifié du Golgatha, celui qui avait vu toutes les souffrances humaines tomber sur lui sans l'abattre, depuis les railleries des Juifs jusqu'aux pleurs de sa mère devant la croix qui devait le faire Dieu, allait sortir de son tombeau, et sceller l'alliance de grâce entre le ciel et les hommes; alliance glorieuse dont le médiateur avait été le fils de l'Éternel!

La foule se pressait aux portes de la vieille cathédrale pour porter ses prières au Tout-puissant. Les vastes nefs se remplissaient de fidèles qui venaient comme des criminels graciés entendre, devant le tribunal suprême, leur jugement plein d'espérance.

Au milieu du silence solennel qui s'établit par degrés, la voix lente et grave des prêtres porte leurs supplications devant le Saint des saints : ils font entendre des paroles de miséricorde et d'amour, et les chrétiens, prosternés sur les dalles, laissent s'épancher leur cœur en actions de graces à celui vers lequel la prière monte comme un parfum, et qui la fait redescendre en rosée de bénédictions!

Le maître-autel, quand j'entrai, n'était pas encore illuminé; une clarté mystérieuse enveloppait les contours de l'église, on voyait briller seulement un cierge isolé à l'autel de quelque sainte, ou bien une lampe funéraire, tribut de respect et de douleur, sur le tombeau de quelque mort illustre! Cette obscurité du temple avant qu'il ne resplendît aux flambeaux, était parfaitement en harmonie avec la fête qu'on célébrait; c'était le tombeau du Christ avant sa résurrection.

Les prêtres s'étaient tus; alors, au bruit des cloches qui semblaient porter au ciel les réjouissances de la terre, les autels s'illuminèrent, et partagèrent leur clarté majestueuse sur toutes les parties de l'édifice. La lumière ne se répandit point tout à coup, elle s'étendit lentement comme une onde paisible, et les vieilles murailles auxquelles elle se suspendait comme une draperie dorée, paraissaient se revêtir de leurs habits de fêtes pour saluer la résurrection du Sauveur. Les images du Christ, entourées d'une auréole

lumineuse, semblaient animées du feu divin, et jeter sur la foule l'ineffable regard de douceur et de majesté qui sanctifiait Magdeleine et ressuscitait Lazare. Le tabernacle, tout reluisant de pourpre et d'or avec son S^t. Sacrement radieux, symbolisait la foi et la grace; les anges placés au-dessus de l'autel, laissant flotter leurs ailes blanches comme celles du cygne, se montraient prêts à prendre leur vol vers les régions éternelles. La pompe était dans le ciel, le bonheur sur la terre. Au milieu de ce spectacle de douce et sainte exaltation, tous les cœurs n'avaient qu'un battement, les pensées n'avaient qu'un objet, et, l'imagination, pleine de poésie religieuse, on répétait avec toute la ferveur des apôtres ces belles paroles du Psalmiste : *La terre et tout ce qui la remplit est au Seigneur, le monde et tous ceux qui l'habitent sont à lui!*

Bientôt de nouveaux chants se firent entendre, chants plus rapprochés et plus légers, pour laisser à l'ame le temps de se reposer de ses fortes émotions; chants auxquels se mêle la voix pure et argentée de jeunes filles, qui monte au ciel comme les émanations de l'ambre et la senteur des roses. Entouré de prêtres à la chape chatoyante, de communiantes blanches comme des colombes, de femmes, d'enfans, de vieillards, le signe de la rédemption est montré aux yeux des fidèles au milieu de cœurs qui espèrent, de cœurs qui aiment, de cœurs

qui se répentent, de pensées qui s'éclairent, de souvenirs qui troublent.....; alors les flambeaux semblaient resplendir d'un plus vif éclat; l'encens qui s'élevait en nuages odorans, se groupant autour du demi-cercle de la voûte, où de légères colonnes se diapraient par de capricieuses lueurs, paraissait comme le trône céleste qui emporta le Christ à la droite de son père. Pour achever la magie du tableau, on entendait les orgues retentissant comme le concert des Saints et des Chérubins, célébrant le triomphe de Jésus-Christ, et le bonheur qu'il venait d'assurer à l'humanité rachetée. Cette voix d'orgue, dont le son mystique emprunte l'accent d'une révélation mystérieuse qui nous concentre et nous trouble, s'emparait de toutes les émotions! sa mélodie est l'oracle du temple; on l'écoute, et on éprouve un ravissement qui épure les pensées, qui agite la conscience, qui fait rêver et prier, sans pourtant confier à la parole ce qui est le secret du cœur. L'harmonie se répandait lentement et par couches comme la lumière; d'abord elle était douce et faible, et se brisait, telle qu'une vague légère contre un rocher, aux premières voûtes qui s'opposaient à son passage, puis elle s'étendit peu à peu, et remplit l'espace de son bruit. Dès-lors plus de recoin, plus d'angle de mur, plus de colonnade qu'elle n'enveloppe; chaque pierre la répercute, et dans ce grand concert que l'orgue exécute seul avec ses mille voix, on sent que l'ame

a besoin de consolation. L'extase dilate peu à peu tous les pores, elle se répand enivrante comme l'objet qui l'a fait naître; et au milieu de ces torrens de lumière et d'harmonie, on tombe à genoux sur la pierre, et, en se frappant la poitrine, on se met à invoquer le nom du Seigneur. L'aspect de l'humilité chrétienne est plus touchant que tous les tableaux de la nature. L'humanité est sublime dans cette attitude.

..... Au milieu de la foule qui remplissait le parvis, pendant que j'étais absorbé à méditer sur notre sort, et que l'idée de cet avenir promis, s'il est mérité, plongeait ma pensée dans un rêve senti, je vis s'avancer une dame enveloppée d'un schal blanc, tel qu'une robe de lévite;... sa présence me frappa comme une apparition; ses regards annonçaient la piété : on voyait sur son visage qu'elle savait comprendre toutes les choses sublimes, et que son ame battait aux émotions célestes ; elle paraissait en sympathie avec le mystère éternel. L'expression de sa figure était en harmonie avec le grand sentiment d'amour et de rédemption; elle marchait à pas lents, les regards baissés, dans cette attitude si noble et si modeste que prenait la Vierge dans le temple du Seigneur. Mes yeux se fixèrent sur elle, je sentis que je jouissais déjà du bonheur de la grace, elle me l'annonçait, je devais l'espérer; car rien en elle ne pouvait mentir. Elle s'arrêta de-

vant les marches du sanctuaire, et levant ses regards vers l'atmosphère enivrante et lumineuse qui le remplissait, je la vis s'incliner comme s'incline une fleur le soir, et pencher sa tête dans une pose sublime de prière et de recueillement; Raphaël aurait pu la peindre, je me contentai de la deviner, et j'adorai avec elle.

Dans un moment aussi solennel, j'aurais eu à me reprocher de reporter ma pensée sur une créature terrestre; mais, persuadé que son ame n'avait que des idées du ciel, la fascination que j'éprouvais avait un saint objet... Je laissais mon esprit suivre la voie qu'il s'était ouverte, et nous nous entendîmes pour prier ensemble la Divinité. Nos ames s'étaient rencontrées, sans s'expliquer. — Je sortis du temple, et mon cœur n'avait palpité pour aucun sentiment profane; car elle m'avait appris à mieux comprendre et louer le Créateur!...

UN AUGUSTE MARIAGE.

Si la bonne foi était bannie du reste de la terre, ce serait parmi les rois qu'elle devrait se retrouver. Tel est le mot du bon roi Jean ! Mais on n'a jamais pensé de dire, si le vrai sentiment était profané dans le cœur des hommes, c'est dans celui d'un jeune monarque qu'on devrait le rencontrer!

Ce n'est certainement pas dans les archives des cours et dans l'histoire des diadèmes que le plus souvent la sensibilité et la force des affections trouvent des héros et des modèles pour donner au récit des annales du cœur le véritable intérêt produit par le tableau d'une sympathie constante, et de toutes les vicissitudes de peines et d'espérances, de toutes ces épreuves au milieu des contrastes et des doutes qui rendent le sujet d'un sentiment magique, au point de captiver les émotions des autres! L'éclat du trône, le prestige qui environne ceux qui y sont placés, les fait toujours considérer comme au-dessus des affections communes à tous les autres, et dans ce cas on croit qu'être au-dessus signifie être privé du bonheur de les éprouver. Souvent l'on se plaît à supposer les princes ou peu sensibles au doux langage de la tendresse, ou capables de juger de l'amour

avec le pouvoir et le droit de le changer, et de le métamorphoser à leur gré. De là la peinture de toutes ces anecdotes où l'inconstance s'associe aux pages les plus importantes de l'histoire de certains monarques, et on est arrivé parfois à croire que les hymnes d'un amour, tel qu'il pourrait former le sujet d'une belle Odyssée, ne devaient pas se chanter dans les sanctuaires des cours.

Au véritable sentiment on a donné parfois une teinte de malheur, une teinte chevaleresque; mais de cette chevalerie qui n'appartient jamais ni aux chefs des États, ni même aux chefs des armées; mais aux jeunes chevaliers, aux jeunes guerriers, aux êtres placés dans un rang où les aventures peuvent leur appartenir sans qu'ils doivent en rendre compte à leur position et à leur état. — Tasse ne donne jamais à Godefroy l'intérêt d'aucune aventure. comme celles de Renaud, Tancrède et tant d'autres.

Tous ces épisodes de l'épopée de notre cœur, qu'on veut faire tomber exclusivement en partage aux individus pour lesquels une belle passion est toute une histoire de la vie, nous ont fait ignorer les traits sublimes dans ce genre des personnes qu'une trop haute position a couvertes d'un voile dans les temps où on s'était soumis à une espèce d'esclavage pour les lois de l'étiquette. — Ce n'est plus de nos jours que nous devons craindre une pareille ignorance. Les actions des rois sont célé-

brées et appréciées dans tout ce qui a rapport à leurs qualités particulières, aussi bien que dans tout ce que leur imposent les hauts devoirs du sceptre; et l'on connaît leurs vertus privées, leurs vertus publiques, ainsi que leur caractère individuel, de même que leur caractère politique.

Dans le moment où les passions en jeu donnent à l'Europe une attitude trop sérieuse et trop lugubre, pour permettre à la curiosité de s'occuper de tous les événemens qui font abstraction à cette méfiance qui absorbe l'attention générale, la nouvelle du voyage du jeune Roi de Naples dans le plus parfait incognito pour aller jurer sa foi sur l'autel de la Vierge de l'Acqua santa près de Gênes, à cette même princesse qui avait toujours été l'objet de ses vœux et de ses affections, et à laquelle il avait donné la préférence dans son cœur et dans sa pensée avant même de l'avoir connue; la nouvelle, dis-je, de ce voyage rapide de l'auguste comte sicilien, inspira de l'intérêt à cette classe même de personnes très-peu disposées à admirer et à apprécier les qualités d'un beau caractère, et à tous ceux qui dédaignent maintenant de relever toute action qui n'est pas directement en rapport avec les commotions sociales et avec les projets politiques vrais ou supposés qu'on se plaît toujours à dénoncer. Il était cependant impossible de ne pas admirer un jeune prince qui, dans vingt jours, part de la capitale de ses États,

traverse celle du monde chrétien, où il ne s'arrête que pour rendre l'hommage d'un fidèle au chef de la religion; passe ensuite dans la patrie des arts, et là, en galant chevalier, voulant rendre visite à la Vénus de Canova, rencontre dans le boudoir de cette divinité le prince, père de ses sujets, qu'il avait cru le gardien éclairé de ce sanctuaire du génie; arrive aux bords de la Ligurie, où il trouve animée celle qu'il venait de quitter en marbre; se présente au pied des autels pour y serrer le nœud éternel de son cœur, y apporte cette flamme qui la première et la seule s'était allumée dans son ame, et qui, enfin impatient de retourner au milieu de ses sujets et leur offrir un nouveau gage de bonheur, comme s'il avait commandé au sort propice qui formait son heureuse étoile, voit le vent précipiter la marche du vaisseau qui le transportait, et le faire rentrer dans les rives de Parthénope parée d'une nouvelle joie et d'une nouvelle allégresse, au temps même qu'il avait prescrit pour son absence. — L'amour et la religion qui l'avaient porté sur leurs ailes, le rendirent à ses sujets! Maintenant il n'est plus seul sur son trône; cette nouvelle moitié du diadème qu'il a posée sur la tête de son épouse, vient couronner l'image de la félicité qui s'élève radieuse au fond des deux disques au-dessus de la marche où posent les jeunes époux.

Vingt-deux jours de voyage, et cette course aussi

chevaleresque que celles qu'on a le plus vantées dans le moyen âge, mais sans cette pompe et ce fracas qui accompagnaient toujours le char des princes, annonçant par vanité leur présence avant même de commencer leur marche, a été le sujet de la seule nouvelle joyeuse, et sans autre commentaire que les éloges prodigués partout où retentissait l'écho de son passage rapide.

La politique qui s'est arrogé le triste monopole de l'intérêt social pour tout ce qui arrive dans la terre habitée, s'est vue forcée au silence; et ses organes, ses interprètes féconds en hypothèses, en suppositions et en prophéties, ont respecté l'objet du voyage du jeune monarque des Deux-Siciles.

Dès qu'il fut connu que le comte Ferdinand de Palerme avait quitté les frontières de son royaume, la nouvelle se répandit à Rome de son arrivée. La diplomatie, toujours empressée de savoir et de rapporter, veut offrir ses hommages à l'auguste voyageur; mais on ne le voit nulle part! Le maître du palais Farnèse n'est point dans son hôtel; cette belle demeure des rois, où l'art se montre fier d'être digne des souvenirs qui l'honorent et des hôtes qui le protègent; cet édifice, élevé par les imposans débris du monument colossal qui rappelle encore la férocité des mœurs de la ville des deux histoires, n'avait pas abrité l'héritier des Farnèse.

On rencontre un jeune homme accompagné de deux amis, sous la voûte majestueuse du grand temple de Dieu; c'est un curieux comme un autre, qui vient admirer l'ouvrage de la plus belle conception de l'homme pour imaginer le toit du Créateur, et pour y faire adorer le mystère. C'est le seul endroit que le jeune roi va voir. S'il avait passé sans visiter la cathédrale du monde, il aurait manqué à une grande curiosité, à un grand devoir. Le génie a droit aux hommages des princes, l'autel de Saint-Pierre à celui des rois chrétiens! Tout ce qu'il vit, fut pour lui une juste nécessité; son cœur était le principal objet de son voyage! il ne devait pas s'arrêter long-temps.

Rome est une étude, et ses monumens réclament une pensée tranquille, un état oisif, une ame sans d'autres palpitations. Le comte Ferdinand de Palerme échappa à toute recherche, à tout empressement d'être vu et admiré. Son âge, ses manières, l'objet de sa course, tout inspirait le plus grand intérêt pour connaître celui qui, dans le printemps de sa vie, a donné déjà des gages d'une sagesse précoce à ses sujets; à sa cour, l'exemple d'une vie sans faste et sans apprêt; à ses égaux, le modèle d'une attitude politique sans crainte et sans abandon. Mais hors de son pays il ne voulait être qu'un simple particulier, et s'il souhaita de voir le successeur du premier apôtre, ce ne fut que parce qu'il sentit que, dans cette visite,

il y avait l'accomplissement du devoir de son rang. Lorsqu'on le cherchait à Rome, il était déjà dans les rues de Florence, et à peine les journaux y avaient-ils annoncé son séjour qu'il avait disparu de cette ville. Ici c'est vers le palais Pitti qu'il porte ses pas et son attention; le palais Pitti est le vatican de Florence : un roi italien ne peut être insouciant pour le sanctuaire des grands talens. Cet édifice est le trône des arts, et les princes les plus puissans ont aspiré à l'honneur de voir leur portrait parmi ceux des génies!

On s'étonne de ce que l'illustre voyageur parcoure si rapidement cette Italie qu'il n'a jamais vue, et qui, si elle offre, comme une magicienne irrésistible, un enchantement continuel pour ceux qui l'ont tant de fois parcourue, ne permet pas de concevoir qu'on puisse s'arracher de chaque ville après quelques heures de séjour; mais il a un objet de curiosité qui a plus d'attrait, plus de charme, plus de puissance, que tout ce qui s'empare de nos facultés et de notre esprit. Le temps, dépôt précieux pour tous ceux qui ont un terme fixé pour en profiter, l'est bien plus pour ceux qui ont de grands devoirs à remplir. La simple curiosité est du superflu, et le jeune comte Ferdinand de Palerme n'a que deux sentimens, deux objets qui l'attendent : l'un est l'autel, où il va unir sa destinée à celle d'une princesse qui a toujours été son être idéal; l'autre, ses sujets.

Aucune pompe n'attendait l'auguste voyageur à Gênes ; aucun festin, aucun apparat, ne devait annoncer son arrivée. Le roi de Naples avait fait demander, par un des premiers seigneurs de sa cour, la main de la princesse de Sardaigne; maintenant c'est le comte de Palerme qui, accompagné de son sentiment vif et pur, vient en faire hommage à celle qui doit partager son trône; à celle dont il avait déjà fait choix lorsqu'il était prince, et que dès-lors il avait toujours aimée sans que rien ne pût influencer ni son cœur ni son esprit pour la remplacer : il ne demande que l'autel pour déclarer tous ses vœux. Quand on aime vraiment, et qu'on est enrichi de toutes les qualités qui ornent S. M. Ferdinand II, on est sûr de plaire, et cet amour constant dans le cœur d'un jeune roi, est un beau talisman pour un noble caractère.

Le cardinal Morozzi, dans la simple chapelle de la Vierge de l'Acqua santa, réunit les deux époux, et au nom de l'Éternel bénit cette union, qui paraissait vraiment céleste. Là le roi des deux Siciles, au pied de la croix, entendit prononcer le vœu de cette illustre princesse, dernier rejeton de la branche aînée de la famille de Savoie. On pouvait dire qu'elle représentait ici-bas les chérubins du séjour éternel. Cette auréole de pureté, cette beauté sublime dans le moment où son cœur palpitant offrait au ciel et à l'ombre de sa mère le sentiment même du bon-

heur qui l'agitait, donnaient au tableau dont elle formait le charme une sainte splendeur, qui brillait comme les images d'une scène de béatitude. Elle paraissait le double symbole de la grace du ciel et des graces de la terre; et dans son attitude ravissante, elle semblait déjà commander ce culte qu'on lui devait au sortir de l'autel. Lorsque le cardinal prononça les mots de bénédiction, on aurait cru entendre les voix des anges applaudir à cet auguste hymen. La chevalerie n'a rien présenté de plus touchant, parce qu'elle n'a jamais offert rien de plus simple et de plus beau.

Le lien entre un prince et une princesse de l'Italie a été serré! Ce nœud d'une patrie commune portait aussi la joie dans les cœurs italiens; et pendant que les époux prononçaient leurs sermens, les peuples des deux royaumes prononçaient leurs prières et leurs vœux!

Depuis que la branche des Bourbons d'Espagne était venue régner dans les deux Siciles, depuis que ce royaume avait racheté par ses rois sa condition de province, aucune princesse italienne ne s'était assise sur le trône de Naples. L'exécution de cette pensée nationale devait appartenir au jeune roi Ferdinand; et quoique peut-être la convenance de la patrie soit la dernière à être consultée dans de pareilles unions, cependant, lorsqu'elle est appréciée et sentie, c'est encore un titre de plus à

l'estime et à l'amour des sujets pour leur monarque.

Qu'il est heureux celui qui a pu assister à cette joie bruyante et confuse de la ville de Naples, en voyant arriver dans le port qui touche au palais des rois ce grand coursier des mers, déployant toutes ses voiles, impatient d'aborder pour déposer, au milieu de 400,000 habitans, les deux plus beaux simulacres de la félicité publique!

Il faut connaître l'enthousiasme d'une ville du Midi telle que Naples, où la joie est une émotion véritable et où l'on sait l'exprimer par cette action vive et mimique, qui caractérise un peuple qui sent fortement tout ce qui lui offre et tout ce qui produit une impression heureuse; il faut connaître, dis-je, cet enthousiasme, pour être pénétré de la physionomie de ce grand festin, où tout le monde, depuis l'enfant chancelant sur ses jambes jusqu'au vieillard appuyé sur ses béquilles, depuis le riche marchand, l'opulent propriétaire, jusqu'au pauvre artisan, au mendiant le plus en guenilles, accourt pour faire tableau dans le grand amphithéâtre des rues et de la place qui bordent le palais. Ce caractère impatient, mobile, remuant, d'un peuple sans peine, comme s'il était sans remords et sans ambition, a dû se montrer dans toute sa bizarre vivacité, et épancher sa bruyante émotion par l'attitude d'un cachet original et tout-à-fait poétique, dans le mo-

ment où il voulait voir la jeune reine qui venait combler les vœux d'une nation qui avait tant souhaité les noces de son maître; et lors de l'apparition du plus beau couple que l'artiste le plus ingénieux aurait pu imaginer pour modèle d'une ravissante réalité, la surprise et le contentement ont dû éclater avec la force d'une éruption. Si, dans ce moment-là, le feu du Vésuve avait nuancé le ciel, ses flammes auraient peut-être paru décolorées.

Que de charmes dans la beauté de deux jeunes époux! que de prestiges et d'enchantemens, si les illustres mariés sont ceux auxquels est attaché le sort d'un pays tout entier! L'espérance qui s'empare de tout pour séduire et pour caresser les vœux de ceux qui obéissent, a déjà trouvé dans les graces du couple royal mille raisons pour enfanter dans l'ame des sujets les plus belles illusions, et même une heureuse superstition. On pense souvent que le cœur est dans la physionomie, et rien qu'à voir le roi à côté de sa noble épouse, le peuple de Naples crut à son étoile propice! Cette apparition fut pour la ville de Stace la révélation d'un sort prospère!

Que d'influence une pareille idée a souvent sur l'attitude morale de la masse! Obéir à ce qu'on respecte et à ce qu'on estime, est une satisfaction; obéir à ce qu'on aime, est un bonheur.

Oh qu'on est heureux de pouvoir imaginer dans le cadre actuel de l'Europe un peuple qui porte pour

devise *tranquillité et joie!* Qu'on est heureux de pouvoir isoler une contrée qui n'offre aucune nuance d'agitation, de crainte, de souci, de tension politique! qui n'est pas sur le qui-vive pour les autres et pour elle-même, qui reste étrangère aux crispations et au mal-aise général, et qui, sous le ciel le plus enchanteur et le plus consolant, peut prodiguer les bénédictions à ses maîtres, qui répondent seuls du bonheur de leurs sujets! Certes, de nos jours l'imagination se repose, en voyant dans un cercle de contentement cette masse mouvante se grouper autour de ce trône, dont le principal éclat est le reflet de la félicité publique! Ce spectacle, cette attitude vraie et sans artifice, il n'y a que Naples qui puisse les présenter.

Si l'on veut envier le sort d'un peuple, que l'on soit de bonne foi, que l'on mette à part les tristes théories et les calculs de l'ambition, et l'on verra qu'on ne peut désirer que de vivre sous des auspices pareils à ceux qu'offrent et qu'assurent les qualités solides du jeune roi des deux Siciles, et de celle qui est venue donner à son trône un nouveau prestige, en y apportant toutes les vertus et les charmes qui font l'apanage de son sexe!

Absent et privé du bonheur de joindre ma voix aux accens des autres, j'adresse ce peu de mots à celui qui voudrait être l'organe de mes sentimens auprès de Sa Majesté.

Ce que j'écris n'est pas un épithalame ; je ne me sens pas le talent d'en faire dans une circonstance aussi auguste, c'est la simple expression de mon respect ; si l'écho en est fidèle, on en connaîtra la devise.

Ce 1.er Décembre 1832.

SOUVENIR DE MA JEUNESSE.

LE DÉGUISEMENT ET LE DUEL.

Simple histoire.

Le couronnement de Napoléon à Milan avait été annoncé pour le 21 Mai 1805. Cette solennité semblait couvrir d'un prestige plus éclatant celui qui allait en être l'objet. Depuis les grands hommes de la dynastie carlovingienne, personne n'avait ceint encore la couronne de fer des Lombards; et celui qui, à cette époque, allait la poser sur sa tête, paraissait avoir quelque chose de l'auréole de Charlemagne. Retenu à Paris par les leçons du Lycée et par d'autres soins qui intéressaient plus particulièrement mon cœur, j'étais combattu par le désir de rester dans la capitale, et par l'envie d'assister au couronnement. Cette dernière l'emporta, et j'abandonnai l'étude et l'amour pour voir ce spectacle, qui n'avait de pendant que dans les siècles les plus reculés de la monarchie.

Connaissant déjà la route du Bourbonnais, je pris celle de la Bourgogne. Celui qui n'a pas vu la France

à cette époque, ne peut guère se faire une idée de l'enthousiasme qui animait alors les populations; on eût dit que le haut point de gloire et de puissance, auquel Napoléon venait de faire monter ce royaume, avait aussi élevé les esprits, et leur donnait cette exaltation dont on voyait partout les traces. Pendant le temps de mon séjour à Dijon, j'eus mille fois l'occasion de remarquer cette espèce de délire, qui naissait partout sur les pas de l'empereur; les villes, les villages, les hameaux, envoyaient au-devant du triomphateur leurs populations en habits de fêtes et de réjouissances; partout se dressaient les préparatifs des solennités publiques; les maisons se pavoisaient; les rues se jonchaient de fleurs; les édifices s'illuminaient de drapeaux et de lustres; les régimens venaient ajouter la pompe de leurs uniformes, de leur musique, de leur artillerie, et au milieu de ce double cortége passait l'homme prodigieux, qui allait ajouter le titre de roi au titre déjà si grand d'empereur des Français. J'arrivai dans la capitale de la Bourgogne, et cet enthousiasme, dont j'avais vu tant de preuves dans tout le pays, se représenta à mes yeux augmenté de l'éclat et du luxe d'une grande ville : magistrats, soldats, artisans, tous se préparaient à jouer leur rôle dans les fêtes, par lesquelles les habitans voulaient manifester toute l'ardeur dont ils étaient animés.

J'avoue que jamais je n'ai vu la France plus res-

plendissante qu'à cette époque. Les grandes choses qui s'accomplissaient paraissaient la suite des destinées auxquelles la gloire conviait la vieille terre des Gaules. Le peuple, par cet instinct qui ne le trompe jamais, prévoyait l'avenir de triomphes qui l'attendait, et ce couronnement si grandiose lui semblait le premier acte du spectacle qui devait se jouer pour lui dans toutes les capitales de l'Europe.

Toute belle que me parut la France d'alors, je dois dire que, pour un simple voyageur comme moi, cette espèce de délire avait bien ses inconvéniens; et le moindre n'était pas celui de vous priver d'une place dans les courriers et les diligences pendant cinq ou six jours de suite, et de vous obliger d'avoir recours à ces voituriers nomades qu'on rencontre dans toutes les villes de passage, avec leur large voiture mal peinte et leurs chevaux maigres et décharnés.

Je fus donc obligé de me confier à la loi punique d'un de ces phaëtons de grand chemin, qui, moyennant une rétribution honnête, devait me conduire à travers le Jura dans la ville du couronnement.

Agé de dix-huit ans, j'avais avec moi dans mes voyages un personnage qui cumulait les fonctions d'économe et de gouverneur, je dirais même d'intendant, si je ne craignais qu'on n'accusât ma jeunesse d'aristocratie. Don Giacomo était de cette classe si nombreuse en Italie, qu'on retrouve dans

les maisons sous le titre du chapelain, de majordome ou de régisseur; du reste, son caractère m'avait attaché à lui, et sa présence ne gênait pas du tout mes goûts de jeune homme. Il formait avec un valet de chambre tout le personnel qui faisait alors ses préparatifs pour me suivre dans l'ancienne capitale des Lombards.

Mon voiturier, homme jovial, gros et court comme ceux de sa classe, me demanda la permission d'augmenter la société de sa voiture d'un jeune homme et d'une vieille femme, pour lesquels il s'était, disait-il, engagé. Je ne fis pas d'objection contre cet arrangement, et le lendemain, à cinq heures du matin, nous nous mîmes en route dans le modeste équipage qui devait nous transporter à notre destination, à travers tous les ennuis des stations et de la couchée.

Il y avait à peu près dix minutes que nous roulions en rase campagne, avec le grincement des roues sur le gravier pour harmonie, et je commençais à entrer dans cette somnolence rêveuse que les premières heures d'un voyage ne manquent jamais de produire sur une ame tant soit peu impressionnable.

Mes sensations se ressentaient fortement du spectacle qui venait de frapper mon imagination encore très-jeune. Ces grandes choses, dont j'avais été témoin dans un âge si peu avancé, devaient user ou

du moins détendre les ressorts de mes facultés admiratives; et certes, tant que dura la même impulsion donnée à l'Europe par Napoléon, il fut impossible de rien admirer de plus éclatant et de plus magique: c'est cette habitude des impressions fortes et vigoureuses que donnait l'action violente de son système, qui a accoutumé ensuite les masses, en changeant leurs conditions, à pousser aussi le besoin des grandes émotions à un point si exagéré, qu'il n'a pu être continué par le calme des gouvernemens, ce qui les a forcés à se placer dans une nouvelle attitude. Mais revenons à mon histoire.

Le jour qui venait nous éclairer de son soleil, donna une autre direction à mes idées, et je me laissai aller aux sensations langoureuses que produisaient sur mon cœur le bruit des grelots de nos chevaux, la vue rapide de ces paysages qui paraissaient et disparaissaient avec leur horizon de montagnes bleues. Une rangée de petites collines, avec leurs broussailles à la tête et leurs champs de blé aux pieds, vint borner ma vue, et m'obligea à donner un regard dans l'intérieur de notre voiture. Je commençai mon examen par la vieille femme qui ronflait à mon côté, et ne lui ayant rien trouvé de plus ou moins de ce qui distingue les personnes de son âge, je me tournai vers son jeune compagnon, m'apprêtant à commencer une connaissance qui devait vraisemblablement finir au dernier relais de notre voyage.

L'individu que j'examinais paraissait avoir le même âge que moi ; sa mise était élégante, mais sans trop de recherche ; et je dois dire que toute l'impression d'ennui ou de désagrément que sa présence m'avait fait concevoir, s'évanouit à la vue de son visage : c'était une de ces gracieuses figures qu'on ne rencontre que sur un tableau ou dans un rêve. Une casquette bleue, de forme polonaise, retombait sur son épaule avec un flot d'argent ; une redingote se plissait à sa taille svelte ; de légères moustaches décrivaient leur courbe harmonieuse sur sa lèvre supérieure, et pour compléter l'ensemble, quelques mèches de cheveux bouclés s'échappaient au-dessus de son front, mais avec une telle parcimonie, qu'on les eût dits cachés à cause même de leur beauté.

A sa main droite était un simple anneau d'or, qu'il paraissait regarder avec un plaisir mêlé de douleur. Placés vis-à-vis l'un de l'autre, je pouvais continuer à mon aise un examen dont l'intérêt croissait à chaque nouveau regard ; et je le faisais avec un plaisir qui, malgré moi, n'était pas sans arrière-pensée.

De silencieux que j'étais, je devins questionneur, et j'adressai à mon inconnu une de ces demandes banales, ennuyeuses comme tout préliminaire. La voix qui me répondit fut si douce, qu'elle me fit rêver malgré moi ; et j'allais renouveler ma question, quand je vis à un de ces mouvemens qu'on déguise mal quelquefois, que la conversation lui était

désagréable. Je me tus. Je ne pouvais cependant pas m'empêcher de fixer mes yeux sur les siens, qui se baissaient comme ceux d'une jeune fille, et de laisser paraître sur mon visage quelques traces des mille conjectures qui s'élevaient dans mon esprit. Je voyais qu'il comprenait la situation dans laquelle nous nous trouvions tous les deux, et je le surprenais, jetant sur la grande route des regards tristes comme s'il regrettait de ne pouvoir s'y mettre à l'abri de mon inquisition continuelle.

Toute la journée nous restâmes dans nos positions respectives, qui paraissaient beaucoup fatiguer le jeune homme. Heureusement que la nuit vint mettre fin à son martyre, et lui permit d'exhaler en silence quelques soupirs qu'il avait sans doute craint de laisser échapper devant moi.

L'impatience commençait à gagner tous les hôtes de la voiture; don Giacomo avait déjà demandé plusieurs fois la distance de notre hôtellerie, et pour abréger les ennuis de l'attente, il venait de lier conversation avec la vieille dame, qui s'éveillait tout juste pour cela.

Quant à moi, je désirais que la lumière vînt me rendre à mon examen et à de nouvelles suppositions; une soirée passée solitairement sur une route isolée, devait m'en apprendre beaucoup.

La lune se levait derrière les collines, quand nous mîmes pied à terre; son disque était comme une an-

nonce de prédiction, sa lumière était comme celle qui préside aux aventures.

Quoiqu'il fût à côté de la portière, je ne sais pourquoi mon silencieux vis-à-vis attendit que tout le monde fût sorti pour descendre.

Par malheur pour moi, qui suis obligé de le raconter, et pour tous ceux qui voudront me lire, nous eûmes dans cette soirée tous les lieux communs qui se retrouvent en pareille circonstance, depuis la qualité du souper jusqu'à celle des lits, qui ne se trouvaient pas en nombre suffisant pour nous recevoir. Nos arrangemens furent bientôt pris en conséquence : don Giacomo partagea la couche de l'hôte, la vieille dame se retira décemment toute seule, tandis qu'avec le compagnon que l'âge m'avait assigné, je restai dans la grande salle de l'hôtel, métamorphosée en une chambre à coucher.

Pendant que je me préparais lentement à passer ma nuit d'auberge, je me mis à observer mon compagnon, dont le visage portait les traces d'un embarras violemment comprimé. Il ne paraissait pas seulement songer à quitter sa casquette, et je le voyais s'accouder en reculant sur son siége, comme quelqu'un qui s'arrange pour dormir. Cette réserve, presque farouche, commençait à me piquer vivement ; mon imagination sentait peu à peu ses soupçons se formuler en une certitude qui flattait assez agréablement mes souhaits, avec toute la fougue

d'un jeune homme; je flairais pour ainsi dire une aventure que désirait mon orgueil.

Je sentais la difficulté de rompre le silence. Enfin, après bien des détours, j'établis formellement ma question, attendant la réponse avec anxiété. L'expérience de la journée m'avait appris à ne pas trop fonder d'espérance sur les aveux du jeune homme, qui n'avait guère répondu à mes demandes qu'en se taisant : toutefois, voyant peu à peu mes doutes se changer en certitude, et donnant toute confiance au pressentiment, produit par l'impression que tout son être avait fait sur mes sens, témoignage le plus éloquent et le plus irrécusable, car on ne se sent jamais ému devant un être dont la sympathie n'est que morale, je me mis en devoir de le faire expliquer catégoriquement sur sa singulière conduite. J'allai droit au but, et lui fis part de tous les soupçons que j'avais conçus.

A la première parole que je lui adressai sur ce sujet, ses joues rougirent, et je l'entendis me balbutier quelques phrases mal articulées, sans doute dans l'intention de me détromper. Madame, lui dis-je alors en baissant la voix, et avec tout le respect convenable, il est inutile de feindre plus long-temps; je crois avoir deviné votre sexe, mais fiez-vous à ma loyauté; et quelles que soient les circonstances qui vous ont forcée à prendre ce déguisement, il sera toujours sacré pour moi.

Elle essaya de résister encore quelque temps ; mais plus elle portait la main sur sa moustache collée, plus elle trahissait son sexe, plus elle me dévoilait de nouveaux charmes.

Le traité fut enfin conclu ; ensuite, selon l'usage de guerre, elle prit possession du lit toute habillée, et moi je restai en sentinelle près de mon héroïne chevalier.

Cette situation convenait beaucoup à mes idées romanesques, et je m'en tirai avec une délicatesse qui me mérita un sourire de remercîment. Le matin j'étais, on ne peut plus, content de moi-même ; car, pour un jeune homme de dix-huit ans, c'était une fière épreuve qu'une nuit pareille, qui n'aurait pu être suscitée que par un démon pour tenter un saint. On a bien souvent parlé du grand capitaine qui, pour endurcir son enfance, passait les nuits d'hiver sur l'affût d'un canon ; je crois que la nuit qui venait de finir, valait bien celle de Turenne.

Le lendemain les rapports entre moi et la jeune déguisée étaient établis sur le pied d'une grande intimité, et l'aveu qu'elle m'avait fait avait enlevé un grand désagrément à sa position, celui d'être obligée de feindre. Je déguisais tout l'intérêt qu'elle m'inspirait sous les formes de la politesse, et je me dévouais en homme qui ne mesure pas l'étendue de ses sacrifices. Une nuit avait changé tous les rôles, c'était moi qui baissais mes regards devant les siens, et qui soupirais en silence !

Nous continuions notre voyage avec toute la lenteur d'une voiture particulière, nous arrêtant trois ou quatre fois par jour, à la volonté de nos méchantes haridelles et du cocher qui les guidait. Je dois dire cependant que cette lenteur n'était pas sans charme, depuis qu'une douce intimité avait remplacé l'espèce de froideur hostile qu'elle m'avait témoignée depuis le commencement. Il y avait un certain plaisir à nous trouver toujours ensemble, entourés de cette espèce de mystère qui me faisait goûter encore plus de plaisir dans cette liaison commencée d'une manière trop bizarre, pour ne pas finir d'une manière inattendue.

Toujours en avant de notre voiture, nous cheminions gaîment sur la grande route, admirant tous les sites d'un paysage aussi riche que varié. Nous venions d'entrer dans le Jura, et nous jouissions, avec une véritable satisfaction, de tous les enchantemens que le printemps, dans sa force, prête aux montagnes et aux collines boisées. Une brise fraîche et embaumée circule à travers les feuilles épanouies, qu'elle agite harmonieusement; les fleurs cueillies aux bords d'un ravin à demi desséché au pied de quelque haute montagne encore couverte de neiges, vous entourent de tous les étonnemens et de toutes les admirations du contraste.

Ce passage du Jura sera toujours une des époques que je me rappellerai avec le plus de plaisir dans ma vie. Tous deux jeunes et tous deux d'une

imagination ardente, nous nous laissions aller avec délices à la pente douce et rapide de tous les plaisirs du moment. Tantôt c'était quelque fleur éclatante, tantôt quelque ruisseau dont nous écoutions le murmure, ou quelque oiseau qui chantait dans la mousse et les bruyères, qui captivaient notre attention. Souvent aussi, sur l'écorce tendre de quelque bouleau, nous gravions nos noms entrelacés, et nous mettions au bas : *Pour la vie !*

Enfin, après huit jours de marche à travers ces hautes montagnes si gracieuses et si menaçantes en même temps, notre bonheur ou plutôt notre extase s'effaça comme le rêve d'une nuit, et nous arrivâmes à Gênes avec le regret de ce que nous venions de quitter.

Avant de me rendre à Milan, je restai une semaine dans cette ville, où la jeune femme, devenue mon ami intime, prit un logement dans le même hôtel que moi, et où nous vécûmes sur le pied de deux personnes qu'une conformité de goûts et de sentimens aurait rendues pour ainsi dire inséparables. Il y avait cependant toujours un peu d'égoïsme de mon côté; je ne savais pas encore quels étaient les projets de mon ami, et ma curiosité éprouvait le plus vif désir d'être satisfaite. Chaque jour j'espérais que, dans nos promenades rêveuses, dans nos tête-à-tête solitaires, l'intimité amènerait l'épanchement de quelque confidence, et toujours j'étais trompé dans mon espoir,

toujours une espèce de pudeur féminine, une honte que je ne savais à quoi attribuer, arrêtait l'épanchement sur ses lèvres; et nous rentrions dans notre hôtel auprès du bon Giacomo, qui ne se doutait de rien, en causant du ciel, des fleurs, des oiseaux et de tout ce qui peut remplir un moment deux jeunes têtes.

Ceux qui se sont trouvés dans une position semblable, sauront tout ce qu'il y a de difficile dans de pareils momens. Sa tête avait quelque chose d'une douleur si vertueuse, que, malgré tous les prestiges qui peuvent éblouir un jeune homme, je n'éprouvais pour elle qu'un sentiment de pitié tendre et respectueuse; je voulais me rendre digne de devenir le dépositaire des secrets dont je devinais toute la suavité et toute l'amertume, et je voulais que mon cœur pût les contenir sans crainte d'altérer leur parfum.

Un jour que nous revenions d'une de nos promenades accoutumées, je la voyais si triste que je lui demandai la cause d'une douleur qu'elle ne pouvait me cacher. Son visage avait pris une expression toute vague, et je l'entendais soupirer comme le jour de la diligence. Après avoir entendu ma question et s'être penchée sur mon épaule, elle reprit : Il faut nous séparer demain!

Cette réponse, si peu attendue, bouleversa mon visage et mon cœur, de manière à me faire ressembler à une immobile pétrification. Je m'étais telle-

ment persuadé que cette destinée de jeune femme devait renfermer quelque mystère que j'étais intéressé à connaître, que l'idée de ce brusque départ sans explication, sans épanchement, me paraissait impossible. Sans doute elle comprit, avec l'exquise délicatesse de son sexe, tout ce qui se passait dans mon ame; car, après avoir passé son bras sous le mien, elle me dit : Je vous dois une éternelle reconnaissance pour tous les soins que vous m'avez donnés, pour toutes les preuves de dévouement dont vous m'avez comblée; la meilleure manière de ne point être ingrate, est de vous mettre de moitié dans des peines que vous avez si souvent soulagées sans les connaître.

Nous cheminâmes lentement, et mes yeux portaient les traces des émotions que je ressentais, et qui faisaient quelquefois même couler mes larmes. Nous restâmes ensemble jusqu'au soir, et le lendemain elle partit pour le royaume de Naples; pour moi, après l'avoir quittée plein de douleur, j'entrai dans la première église pour prier Dieu de veiller sur elle.

Quelques jours après j'avais quitté Gênes, et je m'étais dirigé vers Milan pour accomplir le but de mon voyage, qui était, comme je l'ai déjà dit, de voir le couronnement. Cependant, au milieu du spectacle varié qui s'offrait à mes yeux, au milieu des fêtes, des réjouissances, de la pompe du sacre,

mes pensées se reportaient toujours vers la pauvre jeune femme que je venais de quitter. Un mois s'était écoulé sans la moindre lettre de sa part, et je commençais à croire que la réussite de ses projets lui avait fait oublier les promesses contractées dans le malheur. Mon impatience était à son comble, elle était devenue une idée fixe; don Giacomo, en voyant l'espèce de frénésie avec laquelle je saisissais toutes les lettres à mon adresse, dut croire bien souvent que j'avais quelques grains de folie dans la tête, et son ame pacifique dut aussi s'en alarmer quelquefois.

Enfin, quand je commençais à perdre toute espérance, je reçus une lettre, que je lus avec une avidité presque fiévreuse; en voici le contenu. Elle commençait ainsi :

« Mon ami,

« Vous connaissez mes projets, et vous devez penser combien j'ai dû être émue en arrivant seule dans cette ville, où devait se décider le bonheur ou le malheur de toute ma vie. C'est à Bari en Pouille que mon mari tient garnison, et c'est ici qu'aura lieu l'assaut décisif. Seule, sans aucune personne pour me soutenir ou me consoler, j'ai senti bien souvent ma volonté faiblir avec mon cœur; mais ma confiance a toujours surnagé, et j'ai commencé ma périlleuse entreprise.

« J'ai pris un logement vis-à-vis celui de la signora Rosa; et de mes jalousies à demi fermées, je la vois

avec Alfred respirer l'air du soir au milieu des fleurs de son balcon. O mon ami! c'est dans de pareils momens qu'il faut un courage qu'on ne puise que dans un amour de mère et d'épouse; le désir de ramener un père vers sa femme et son enfant, me donne seul la force de me jeter dans tous les périls qui m'entourent.

« Rose est une belle brune Napolitaine, avec de grands yeux noirs expressifs, et des cheveux qui retombent sur une tête pleine de naturel et d'harmonie. Mon mari paraît l'aimer avec passion, et dans les regards qu'il plonge sur ma rivale, je ne lis que trop mon oubli et ma condamnation. Ah, si ce n'était pour mon enfant!

« Voici deux jours que Rosa paraît m'avoir remarquée. Je commence à voir que mes projets n'ont pas été trop mal calculés. Je m'en vais donc avec les habits d'un autre sexe faire la cour à la maîtresse de mon mari; si du moins je pouvais prendre le cœur d'un homme, comme ses habits.

« Hier première lettre d'amour à ma rivale, aujourd'hui premier rendez-vous. Mon mari a trouvé porte close, et il commence à être jaloux; il sait qu'il a un rival, il le connaît, et sa haine contre moi n'a plus de bornes. Le dénouement approche, et je tremble de voir arriver ce moment. Plusieurs fois j'ai été sur le point de tout avouer; mais la crainte d'être repoussée m'a retenue, et je laisse aller les

choses à leur pente, n'ayant pour tout soulagement que ce qui n'abandonne jamais les malheureux, l'espérance et la prière.

« Ma seconde lettre sera décisive; pensez à moi, comme je pense à vous. »

Le couronnement était terminé, tout avait disparu comme les décorations d'une solennité théâtrale, et rien ne me retenant plus à Milan, je partis pour Naples, où je devais avoir des nouvelles de la malheureuse épouse délaissée. En arrivant dans la matinée, comme je traversais la place *del Mercatello*, un de mes amis que je n'avais pas vu depuis long-temps, après m'avoir accablé de questions, se mit à me raconter la chronique pendant toute mon absence. J'allais enfin me trouver libre de partir, quand, se retournant et se frappant le front comme pour quelque chose d'important, il s'écria : et moi qui oubliais, oui parbleu j'oubliais, mon cher, une histoire que vraiment personne ne voudra croire, et si merveilleuse que M.me de Sévigné en aurait certainement jeté sa langue aux chiens; imagine-toi qu'un capitaine français, en garnison à Bari, a tué sa femme en duel, en croyant.... Mais qu'as-tu donc de devenir si pâle...? Il n'y a rien là de bien.... Pour moi je me soutenais à peine, et quand nous fûmes entrés au plus prochain café, je m'évanouis entre les bras de mon ami, tout étonné d'une pareille sensibilité.

. . . .

. . . .

. . . .

Quelque temps après, mon correspondant de Milan m'envoya une lettre, arrivée pour moi après mon départ; c'étaient les adieux de Cécile, les voici :

« Je ne puis supporter plus long-temps les douleurs de ma position. Mon mari ne m'aime plus, et j'aime mieux me faire tuer par lui que de supporter son indifférence. Ma pauvre mère, si elle me survit, prend soin de ma fille. Portez cette bague en souvenir de moi, c'est mon anneau de mariage. »

Je ne l'ai plus quitté depuis!

FIN.

TABLE.

